CONSOLATIONS

A

CEUX QUI PLEURENT

St. Joseph, patron de la bonne mort,
priez pour nous.

CONSOLATIONS

A

CEUX QUI PLEURENT

OU

TRÉSOR DES MALADES

MONTREAL
[illegible] SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St Vincent Nos 6, 8 et 10.

1872

St Joseph, patron de la bonne mort,
priez pour nous.

CONSOLATIONS

A

CEUX QUI PLEURENT

OU

TRÉSOR DES MALADES

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St Vincent Nos 6, 8 et 10.

1872

C 65

ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante et douze, par le propriétaire de cet ouvrage, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

APPROBATION

DE

MGR. L'EVEQUE DE MONTREAL

Nous approuvons et recommandons le présent opuscule ; recueil excellent de maximes, sentences et prières, tirées des meilleurs auteurs, qui ont adressé des paroles de consolation aux âmes affligées ; nous avons l'intime conviction que cet ouvrage produira le fruit que promet son titre : *Consolation à ceux qui pleurent*, ou *Trésor des Malades*.

S'il est un temps où un écrit de ce genre doive être accueilli avec empressement et actions de grâces, c'est assurément celui que nous traversons maintenant, au milieu des pleurs et des gémissements, celui où tant de malades endurent de si cruelles souffrances, et où tant de familles sont dans le deuil et la désolation.

Ce petit livre, fait expressément pour adoucir les maux de ces jours mauvais, sera donc reçu partout comme un ange consolateur, inspirant

de la patience aux malades, de la confiance aux mourants, de la résignation à ceux et celles qui ont à pleurer des enfants, des époux, des parents et des amis que la mort leur a enlevés.

Nous souhaitons donc à ce bon livre tout le succès qu'il peut et qu'il doit avoir ; et nous prions Jésus, Marie et Joseph de répandre sur chacune des paroles qui le composent cette divine onction qui fait tant de bien aux âmes affligées.

Montréal, le 22 mars 1872.

† IG., Ev. de Montréal.

PRÉFACE.

Si l'utilité d'un ouvrage dépend, en grande partie, de la matière qu'il renferme, qui pourrait imaginer le bien qu'est appelé à faire celui que nous offrons aujourd'hui aux fidèles de notre paroisse ?

Les pensées et les sentiments qui s'y trouvent exprimés, peuvent tout à la fois édifier et soutenir les malades, consoler les familles éprouvées par la mort de leurs proches, porter dans tous les cœurs ces impressions si salutaires qui font songer à la fragilité de la vie présente et à la grandeur de notre immortel avenir.

Ce livre renferme un choix de pensées et de sentiments qui s'emparent doucement et fortement de l'âme, en montrant le but suprême auquel doit tendre toute existence humaine.

Les hommes du monde sont en généra trop oublieux de leur âme et de leur salut cependant il est dans la vie des occasions qui les ramèneraient à la pensée de Dieu, s'ils voulaient en profiter ; ce sont ces deuils, hélas, si fréquents, qui les appellent à l'église devant un cercueil pour les funérailles d'un parent ou d'un ami ; et qui leur feraient entendre, s'ils y prêtaient l'oreille, les salutaires enseignements de la mort. En effet, pour quiconque veut y réfléchir, jamais ces heures solennelles, ces occasions favorables ne passent sans produire les plus heureux fruits. Elles servent à l'accomplissement de cet oracle de l'Esprit-Saint : pensez à vos fins dernières et vous ne pécherez pas.

C'est pour atteindre ce but si désirable que l'on a voulu réunir sous un format commode un recueil de considérations, de prières et d'instructions courtes, variées

et touchantes, tirées des auteurs les plus recommandables et qui nous ont semblé propres à produire sur les cœurs, les plus vives et les plus salutaires impressions.

Pour arriver à cette fin, nous avons divisé notre petit ouvrage en trois livres dont le premier renferme des avis et des conseils, aux malades et aux personnes chargées d'en avoir soin.

Le second met devant les yeux du lecteur les graves enseignements de la mort, et les consolations que la religion et la foi peuvent seules faire naître.

Le troisième, un choix de prières et de méditations en rapport avec le but de l'ouvrage qui n'est autre que d'apprendre à vivre chrétiennement pour mériter de mourir saintement.

Puisse ce petit travail que nous dédions aux Associés de l'Union de Prières, et que nous mettons sous la protection de Marie

Immaculée et de son glorieux époux St. Joseph, patron de cette œuvre, obtenir à tous ceux qui le liront, la grâce par excellence, d'une bonne et sainte mort : — *Moriatur anima mea morte justorum.*

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

DIRECTION PRATIQUE POUR LE SOIN DES MALADES.

CHAPITRE I

LES MALADES.

Incipiebat mori.
Il commençait à mourir.
(Joan., IV, 47)

Les leçons importantes et essentiellement pratiques qui vont faire la matière des chapitres suivants, sont d'un tel intérêt qu'on ne saurait trop y réfléchir. Nous allons nous occuper dans une série d'instructions tout à fait spéciales, des soins à donner aux malades, et de la manière de sanctifier la maladie et la mort, et cela non seulement pour les malades eux-mêmes,

mais aussi pour les personnes qui sont appelées à leur donner des soins.

La maladie étant l'avant-coureur de la mort, il convenait de commencer ces instructions par une étude sérieuse de ce sujet. Avez-vous remarqué le texte de cette première leçon : *Incipiebat mori ?* Quelle parole, *commencer à mourir !..* Mais l'enfant qui vient de naître commence aussi.... La vie toute entière n'étant que cela, une mort en train, une mort commencée : *Quaedam prolixitas mortis...* (S. Grégoire). L'apôtre exprime la même chose d'une manière frappante quand il dit qu'il meurt chaque jour, *quotidie morior* (I Cor., xv, 31). Et vous, il y a donc longtemps que vous avez commencé..., n'approcheriez-vous pas du terme ? La maladie n'est à proprement parler qu'un avertissement, un signe qu'on pourrait bien approcher de la fin. Apprenez donc à bien commencer dès ce jour, afin de bien finir. C'est précisément là ce qui doit faire le principal objet de notre étude : La science de la Bonne Mort.

Nous donnerons pour cela des règles de conduite bien simples et qui pourront ser-

vir à tout le monde ; elles se rapportent à deux chefs :

1° Ce que doivent faire les malades pour bien profiter de leurs maladies et s'y sanctifier en en retirant les fruits et les bénédictions que Dieu ne manque jamais d'accorder à ceux qui la veulent supporter et souffrir chrétiennement.

2° De quelle manière doivent se conduire les personnes qui sont appelés à avoir soin des malades.

I. Si vous êtes malade, vous, quelle doit être votre conduite : 1° *Quid vitandum ?* D'abord vous aurez soin d'éviter la plainte, le murmure, vous souvenant que la maladie est un don de Dieu, aussi bien que la santé. Vous pouvez cependant prier Dieu d'éloigner de vous ce calice amer et dire avec Jésus-Christ : *Transeat à me calix iste* (Matt., XXVI, 39), mais ne manquez pas d'ajouter comme lui : *fiat !* que votre volonté pourtant se fasse, ô mon Père, et non pas la mienne. Ensuite vous éviterez le découragement, l'ennui, l'abattement, l'impatience, le désespoir surtout ; c'est le moment de l'épreuve ou de la tentation ; l'ennemi des âmes est

là, au chevet de la souffrance, s'efforçant de tuer ces âmes par la tristesse, et de les perdre par le désespoir ; résistez lui avec force par la foi, et pour triompher plus facilement de ses efforts, *allez contre*, comme dit Saint Ignace ; *oportet ire contrà*, c'est-à-dire portez votre âme à la confiance, à la joie, par des chants sacrés, par la vue même du ciel pur, ou des fleurs de la terre... vous souvenant que, si la tristesse tue, l'espérance est la vie même ? *spe vivit homo*, et, pour éviter tous ces dangers et ces fautes, vous prendrez les moyens que nous allons indiquer.

2° *Quid agendum.* Prier, sans contention, sans effort, sans scrupule enfin, mais par un regard, un soupir, un mot du cœur : un regard au ciel ou sur la Croix : un acte de douleur ou d'amour, de soumission surtout, *fiat !... ita pater.* On vous fera quelques lectures pieuses, peu à la fois, mais dans des livres de choix, et le plus ordinairement dans l'Evangile, la Passion de Jésus-Christ, quelques versets des Psaumes, l'Imitation de J.-C. ou une Vie de Saint. Je vous conseillerais encore, dans l'intérêt de votre santé même, autant

que dans le désir de votre salut, de terminer vos affaires promptement, si vous ne l'aviez pas fait avant la maladie : la paix, le calme, qui sont le fruit et le résultat de l'accomplissement de ce devoir, opérant toujours une réaction salutaire. J'ai vu des personnes qui ont été guéries dès ce moment.

Mais si cela est vrai de l'arrangement de vos affaires temporelles, que dire de l'efficacité des Sacrements dans le double but de la santé et du salut ? Qu'ils contribuent puissamment à l'un ou à l'autre, cela n'est pas seulement un fait acquis et prouvé par l'expérience, c'est une vérité de foi. Je vous prie donc de prendre la résolution de ne pas recevoir plus de trois visites de votre médecin, sans appeler le père de votre âme, et dans bien des circonstances, ce serait mieux de se conformer à l'usage des pays vraiment catholiques, de ne recourir au médecin qu'après avoir vu le prêtre. Enfin obéissez bien à l'un et à l'autre.

II° De quelle manière se doivent conduire les personnes qui sont appelées à avoir soin des malades.

Si vous êtes appelé auprès des malades, il est évident que bien des choses,

qui ont été dites pour lui, devront trouver ici leur application. Mais, en suivant le même ordre, et la méthode de saint Thomas d'Aquin, je dirai d'abord en peu de mots : 1° *Quid vitandum*, ce qu'il faut éviter : l'impatience, les dégoûts, les les vaines inquiétudes, les empressements d'un zèle indiscret : c'est ici surtout que la patience arrive sûrement au but, à la perfection même... *Patientia autem opus perfectum habet.* (Jac., I, 4.) Si vous avez affaire à parler près d'un malade qui souffre, que ce soit à voix basse et en peu de mots, et toujours de choses utiles ou agréables : craignez de le fatiguer, de l'impatienter surtout. Rien ne tourmente plus les malades que de parler devant eux, sans qu'ils puissent entendre ce que l'on dit ; ils s'imaginent qu'on parle d'eux et du danger qu'ils courent. S'il y avait un danger réel, évitez d'en parler, même à voix basse, car souvent ils entendent bien mieux qu'on ne l'imagine, et ils se troublent, s'agitent et se désespèrent.

2° *Quid agendum.* Ce qu'il faut faire : la charité, votre foi, votre amour, ne manqueront pas de vous l'inspirer. Donnons

pourtant encore quelques avis. Il faut veiller avec soin à la plus grande propreté dans la chambre et autour du malade, à l'ordre, au silence, à l'exacte observation des prescriptions et ordon nances du médecin : prévenir les désirs, deviner les goûts, et par mille moyens adoucir une souffrance: prier, lire, comme il a été dit plus haut; amener doucement et avec précaution un malade, à désirer, à demander de bonne heure les secours de la religion. Que dirai-je en un mot ? Aimez ! Souffrez avec celui qui souffre, *quis infirmatur, et ego non infirmor ?* (Cor., XXII, 9) et tout sera bien. Voyez une mère auprès de son enfant ; pour vous la foi vous dira : C'est Jésus-Christ. Oui, c'est lui, *infirmus eram et visitastis me* (Matt., XXV, 36). Il s'en souviendra bien au grand jour.

Enfin, j'inviterai nos associés, quand ils savent que quelqu'un est malade, à le faire entrer dans notre Association, s'il n'en faisait pas encore partie ; et, dans le cas où il serait déjà inscrit, nous les prions de ne pas oublier de prévenir le Prêtre Directeur, afin que les prières de tous lui soient

appliquées. Tant de grâces déjà ont été obtenues à la suite de ces recommandations, que nous ne saurions trop les répéter ; et c'est un devoir de mutuelle charité pour tous les membres de la confrérie.

CHAPITRE II

LES AGONISANTS.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.
Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.
(Apoc., XIV, 13.)

Nous avons donné une instruction et des règles pratiques, pour la manière de se conduire dans la maladie, auprès de ceux qui *commencent* à mourir. Aujourd'hui nous parlons de ceux qui *finissent*, ou qui se meurent ; de ceux qui luttent dans ce moment suprême et sont sur le seuil de l'éternité, des agonisants en un mot ; et ce mot dit tout : c'est la lutte dernière, le combat décisif... Ah ! ce monde est un champ de bataille immense ! et quand on pense que tous les jours, il y en a plus de quatre-vingt mille qui tombent frappés par la Mort ; plus de trois mille par heure qui succombent dans le combat, qui ne serait touché de compassion ? mais surtout qui

pourrait s'empêcher de pleurer, en considérant cette grande armée, et en songeant que parmi toutes ces victimes, il n'y a pas beaucoup de bonnes morts !...

Le but de cette leçon est d'apprendre :

1° Comment on peut aider *de loin* ceux qui meurent.

2° Comment on doit les aider *de près.* Sujet important pour le salut de beaucoup d'âmes.

I. Et d'abord comment pouvons-nous venir en aide à ceux qui meurent loin de nous ? Il y en a tant, et on n'y pense pas. J'ai vu dans notre ville des personnes mourant dans les plus horribles angoisses : et, dans la même maison, à côté ou au-dessous du malade, le dirai-je? on dansait !.. Les gémissements de la douleur, les plaintes de l'agonie, le râle de la mort, se mêlaient au son des instruments, au bruit cadencé d'un galop infernal : Au moins, dans un pays de foi comme le nôtre, pourrait-on supposer que de pareilles choses puissent arriver.

Il existe dans certains pays, de pieuses confréries instituées en faveur des pauvres

agonisants, et à toute heure du jour et de la nuit, des frères désignés prient au pied des autels, et passent des heures entières dans ces veilles saintes, demandant à Dieu la victoire pour ceux de leurs frères qui au moment de la mort ont à lutter contre l'enfer. Il existe aussi dans cette paroisse une pieuse confrérie dite de la *Bonne Mort ;* et d'après les règles de cette association, toutes les fois qu'un associé touche à ses derniers moments, les confrères sont invités à se rendre, au son de la cloche qui sonne lentement le glas de la mort, à la chapelle de la confrérie, qui est celle du Sacré Cœur à l'église paroissiale, pour réciter avec le Directeur les prières des agonisants. Qui empêche qu'on ne fasse au moins quelques courtes prières toutes les fois qu'on entend sonner un glas ? ce qu'on aura fait pour les autres, Dieu permettra qu'il le soit fait pour nous.

Mais enfin, pour rendre cette leçon encore plus pratique, et vous apprendre à porter à ces âmes un secours plus efficace, voici ce que je vous conseillerais : tous les ans, et dans les premiers jours de janvier, une communion fervente pour tous ceux qui

doivent mourir dans le cours de l'année; tous les mois, entendre la sainte Messe avec piété, pour ceux qui doivent mourir pendant ce mois : chaque semaine, réciter, à la même intention, les prières sublimes des agonisants...et chaque jour enfin, le soir, avant d'aller prendre votre repos, dire un *Ave Maria* pour ceux qui doivent mourir cette nuit; et je vous promets que votre charité sera bénie et que vous aurez plus d'un Ange pour vous protéger, à l'heure de votre mort.

II. Comment nous devons aider les agonisants, qui meurent près de nous. Ce sont des parents, des amis; il faut les aimer jusqu'à la fin, leur être fidèles pour l'éternité : 1° *Quid vitandum*, éviter cette fausse tendresse, et ces craintes exagérées qui prétendent éloigner toute pensée de péril et de sacrifice : ne serait-ce pas une cruauté, si on allait jusqu'à priver ces chères âmes des grands secours de la religion, comme on le dira dans la leçon prochaine. — Éviter ces témoignages trop empressés, trop souvent réitérés, d'un amour tendre, mais sensible, qui peuvent troubler une âme si près de Dieu, et qui

la distrayent de ce qui seul doit l'occuper. Faites-lui plutôt baiser la croix ou l'image de Marie.—Éviter aussi ces éloges imprudents qui l'exposent à bien des tentations d'orgueil... Ah ! malheureux ! vous parlez de ses bonnes œuvres, de ses vertus !... Je vous en prie, taisez-vous, déjà le démon lui en avait parlé aussi, pour la perdre ; vous allez entrer dans les vues perfides de ce cruel ennemi : rappelez plutôt à cette âme le souvenir des miséricordes divines qui la console, et l'espérance de la croix qui la fortifie.—Évitez surtout, en ce moment, les plaintes, les cris, les larmes même, si vous pouvez ; ne fatiguez pas non plus ce cher malade, en vous entretenant près de lui d'affaires d'intérêts, et de mille autres choses qui ne conviennent pas à sa position.

2° *Quid agendum.* Je suppose que sans doute les grands secours de la religion ont été donnés à temps ; autrement vite, vite un prêtre ! et préparez doucement le malade à cette visite qui doit lui faire tant de bien. Mais après l'extrême-onction, et à l'heure de l'agonie, tâchez qu'il y ait encore, et jusqu'à la fin, autant que pos-

sible ou une sœur de charité ou quelque personne de piété bien connue. La présence de ces personnes, leurs prières, leurs paroles, encouragent, fortifient, consolent. Si vous ne pouvez avoir ce bonheur, vous y suppléerez en priant vous-même, en répétant de temps en temps quelques douces paroles des saintes Ecritures, qui portent à des sentiments d'humilité, de contrition, de soumission, de confiance, d'amour. De temps en temps, dites et faites prononcer au malade les noms de Jésus, Marie, Joseph ; faites-lui baiser la croix, tâchez de lui faire faire le signe de la croix, même avec de l'eau bénite... Il y a des grâces spéciales et des indulgences attachées à ces pieuses pratiques. On peut répéter aussi les belles prières de l'agonie, mais à voix basse, pour ne pas fatiguer le malade, qui quelquefois voudrait encore répondre, ce qui pourrait le fatiguer beaucoup.

Enfin, il faut autant que possible prier tant que dure cette lutte, prier jusqu'à la fin pour assurer la victoire, et unir cette âme à Jésus-Christ dans ses souffrances, dans son agonie, dans sa mort.

CHAPITRE III

LES DERNIERS SACREMENTS.

Ego sum panis vitae.
Je suis le pain de la vie.
(Joan., VI, 18.)

J'aborde aujourd'hui le sujet le plus grave, le plus sérieux qui puisse se trouver dans ce livre. C'est la leçon la plus importante, la plus nécessaire, et certainement, c'est celle qui touche le plus directement à la gloire de Dieu, et au salut des âmes. Il s'agit des derniers sacrements, qui donnent la force et la consolation aux mourants; qui assurent la vie, même à l'heure de la mort. *Ego sum panis vitae.* Le croirait-on ? on voit encore dans un pays aussi catholique et aussi chrétien que le nôtre, des personnes assez mal avisées pour oser s'imaginer qu'il y a à craindre d'effrayer le malade en lui parlant de la nécessité d'appeler un prêtre. Comme

si la vue d'un prêtre annonçait nécessairement ou pouvait donner la mort !

1° Je dis qu'il y a tout à espérer pour le salut de ceux qui reçoivent à temps ces sacrements augustes du Saint-Viatique et de l'Extrême-Onction ;

2° Qu'il y aurait tout à craindre pour ceux qui ne les reçoivent pas, ou qui les recevraient trop tard. En deux mots, ces sacrements divins sont la grande consolation des mourants aussi bien que de ceux qui les assistent.

I. Ceux qui les reçoivent à temps et dans de bonnes dispositions arriveront certainement à la vie : ils mourront dans la paix et dans l'amour. Cette grâce leur est assurée : 1° par une bonne confession, faite avec plus de lumière, de sincérité et de douleur... Il n'y a plus alors d'illusion possible ; il n'y plus de liens qui retiennent l'âme dans le péché ; tout se brise : on sent Dieu si près de soi !...Une première absolution est pleine de douceur, mais la dernière a plus de consolations encore, et le cœur respire bien plus librement et dans la paix. 2° Mais c'est surtout la force, fruit de l'onction sainte, et l'amour, fruit de la

communion en viatique, qui assureront le bonheur de cette âme fidèle. Ainsi fortifiée pour le dernier combat, elle pourra défier tout l'enfer ; et son espérance, exaltée par la visite et par la possession de Jésus son Sauveur, lui fera trouver dans la joie un avant-goût du ciel : elle aime trop pour craindre encore celui qui l'attend et qui l'appelle, son Sauveur Jésus ! c'est le même Dieu qui vient de se donner à elle et qui vit dans son cœur. Oh ! courage et confiance, enfant de Dieu, bon et fidèle serviteur ! vous souffrez, mais tout doit vous rassurer et vous consoler : les prières de l'Église, si touchantes en ce moment ; la parole du prêtre, le père de votre âme ; et la vue de la croix... Ce calme heureux, cette joie douce de l'âme, opèrent le plus souvent une puissante réaction, qui rend la santé et la vie ; nous en avons une foule d'exemples. Ou, si le jour est venu, si la dernière heure est sonnée, vous quitterez la terre sans regrets, vous vous endormirez doucement dans la paix de Dieu, et vous monterez au ciel, en souriant à vos amis et à vos frères, consolés par ce spectacle de la mort du juste.

II. Mais si on ne recevait pas à temps ces secours puissants de la religion..., quel danger pour ceux qui meurent, et quelle responsabilité pour ceux qui restent, et qui les pleurent ! Et en effet, si un prêtre n'était pas appelé ce ne pourrait être, si c'était par la faute du malade, que pour cause d'incrédulité, d'indifférence etc., ou de respect humain ou bien d'une négligence coupable, ou seulement enfin de l'ignorance dans laquelle il serait de son état. Ne parlons pas des incrédules, des indifférents, ni de ces lâches et insensés esclaves, indignes soldats de Jésus-Christ. Ce ne serait jamais pour nos frères que par négligence, ou parce qu'ils ne se croiraient pas en danger... Et disons tout de suite que cette faute là même devrait retomber moins sur eux, que sur leurs parents et amis, qui, par une fausse et imprudente tendresse, auraient craint de les avertir et de les préparer à cette dernière grâce. Or c'est précisément contre cette fausse tendresse et cette imprudente sagesse du monde, que je veux m'élever ici de toute la force de mon âme. Oui, il y a des parents qui ne savent pas aimer

leurs enfants... il y a des enfants qui ne savent pas aimer leur père, leur mère... Ils ont vite appelé un médecin pour la vie du temps, pour la santé du corps, et non-seulement, ils n'ont pas encore songé à faire venir un prêtre pour l'âme et la vie de l'éternité, mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour tromper ces pauvres malades. Ils répètent sans cesse, comme le serpent à nos premiers parents : *Nequaquàm moriemini* (Gen., III, 4)... ce n'est rien, il n'y a pas de danger, dans quelques jours ce sera passé... sans doute, on doit parler avec précaution aux malades, ne pas les effrayer, mais les tromper ainsi, serait la dernière cruauté. On dit bien qu'on ne veut pas les laisser mourir sans sacrements, qu'on aura recours au prêtre plus tard..., mais, hélas ! souvent ce sera trop tard ; le mourant ne saura plus même reconnaître le prêtre... il n'entendra plus rien : il ne saura plus ce qu'on lui dit, ni ce qu'il fait...Et le prêtre désolé ne saura pas où va cette âme infortunée : il consolera, comme il pourra, ceux qui pleurent, il leur dira que le mourant à baisé la Croix...qu'il a versé des larmes. Mais

quelle différence, quand un mourant a reçu toutes les grâces du saint Viatique, et qu'il a été vraiment *muni* des sacrements de l'Eglise !...

Nous terminerons cette leçon en invitant tous les fidèles à méditer sur ce sujet, à se faire la mutuelle promesse de s'avertir en cas de maladie, de veiller, de prévenir, afin que tous reçoivent avec foi ces grâces suprêmes ; qu'ils imitent la ferveur et l'amour d'un pieux chrétien qui, au jour où il devait recevoir ce grand sacrement de la vie, ordonna à ses petits-enfants d'aller cueillir toutes les fleurs de son parterre, et de les jeter partout où le prêtre allait passer, et jusque sur les escaliers, et autour de son lit de mort. C'est la Fête-Dieu, disait-il en souriant ; mes enfants, Dieu va venir..., allez chercher des fleurs, jetez-en partout ! des fleurs ! des fleurs ! et quelques heures après cette douce fête, il mourait dans la paix du Seigneur, au milieu de ces fleurs bénies et de ces petits anges !

CHAPITRE IV

LES MORTS.

§ I. — LE CORPS.

Qui credit in me, non morietur in æternum.
Celui qui croit en moi, ne mourra pas.
(Joan, XI., 26.)

C'est cette foi sublime à l'immortalité qui a porté tous les hommes à honorer la cendre des morts d'un culte touchant, d'un culte de respect et de larmes. Ces restes *sacrés*, car c'est ainsi qu'on appelait la dépouille d'un homme mort, étaient conservés avec un soin particulier, soit qu'on les eût embaumés, soit qu'on les eût brûlés, pour les préserver de la corruption de la tombe. On ne pensait donc pas que tout était mort ; et dans le christianisme on a de plus toujours cru que cette poussière se ranimerait un jour ; et l'Eglise, dont la foi est sûre, et l'espérance est certaine, va plus

loin encore dans ce culte des morts ; elle va jusqu'à leur donner l'encens qui n'est dû qu'à Dieu ou aux objets consacrés à Dieu ; supposant que ces défunts sont morts dans l'amitié de Dieu, ce qu'on doit toujours supposer en l'absence de preuve du contraire, elle considère leurs restes comme saints, ayant été consacrés à Dieu par le baptême, et toute leur personne sanctifiée par les sacrements.

Après avoir indiqué comment nous devons agir auprès des malades et des mourants, nous allons, dans deux leçons spéciales, voir comment nous devons nous comporter à l'égard des morts. Aujourd'hui, nous ne parlerons que du corps, et, dans la leçon suivante, nous parlerons de l'âme de ces chers défunts.

I. *Avant l'ensevelissement.* Quand le mourant vient de rendre le dernier soupir, silence et prières ; etc., qu'on tâche d'éviter les cris, les scènes, par respect pour la mort même et pour le jugement de Dieu qui est tout près : *Dominus enim propè est* (Phil., IV, 5), On s'incline, on prie en silence !... une personne de l'assistance ferme les yeux et les lèvres, *stipendia*

peccati mors (Rom., VI, 23) ; la mort est le juste salaire du péché... On met une croix sur le cœur, l'eau sainte auprès des cierges bénits qui vont brûler aux pieds du corps immobile et glacé... Ce n'est qu'après une heure au moins, que l'on doit s'occuper de ce que l'on appelle la toilette des morts, afin que la paix, le calme, je dirai la majesté de ce repos éternel ne soit pas altérée... On procède à l'accomplissement de ce devoir religieux en silence ; on ne touche qu'avec respect à ces restes sacrés, et à dater du moment que ces soins ont été donnés, et quand le corps a été remis dans sa couche, il doit y avoir toujours une croix, deux flambeaux, le rameau bénit, l'eau sainte, et au moins une personne qui prie ; si on peut, un prêtre qui veille, ou une sœur ; celle qui a soigné le malade, et qui va lui continuer son service de charité.

II. *L'ensevelissement.* C'est une des sept œuvres de miséricorde corporelle, un acte éminemment religieux. Tobie a été loué par l'Esprit-Saint pour avoir rempli ce devoir auprès des pauvres. Il fut un temps, dans l'Eglise, où c'était un privi-

lége réservé à des ordres religieux ; des mères chrétiennes n'ont pas voulu confier ce soin à d'autres ; elles mêmes ont eu le courage d'ensevelir leurs enfants. Nous recommanderons encore ici le silence, le recueillement, la vénération pour le corps, temple de la Divinité. On peut méditer doucement sur l'éternité ; se rappeler quelques sentences des Ecritures ou des Docteurs sur la mort ; ou les réflexions graves de Bossuet, qui trouve, dans le linceul dont on se sert pour la sépulture, une image des langes dont on enveloppe l'enfance, et dans la tombe même une ressemblance avec le berceau ; c'est pour cela qu'il est beau de voir une mère coucher son enfant dans le berceau de l'immortalité, et c'est ce qui s'est vu plus d'une fois déjà, parmi les membres de notre Association.

III. *Les funérailles ou le convoi; l'enterrement.* Je dirai ici, en peu de mots, à nos chers frères ce que je pense : il faut de la convenance, assurément ; *quod decet*, selon la position, la fortune ; mais pas au-delà. On s'efforcera toujours d'éviter une douleur éclatante et stérile ; une douleur excessive et fastueuse ; une douleur vaine

et superstitieuse.—*Stérile*, celle qui ne va pas plus loin que la terre, qui ne suit pas cette chère âme par la prière ou l'aumône. —*Excessive*, celle qui ne garde pas d'espérance, qui pousse des cris et se donne en spectacle par des scènes : Qu'on le sache bien : *lugentes stupent ;* la grande tristesse est silencieuse et immobile : souvent même elle ne peut avoir des larmes.—*Superstitieuse*, c'est la douleur qui s'abandonne à des terreurs vaines ; qui croit aux songes lugubres, aux noires idées. Que votre deuil soit digne, votre chagrin calme ; que la foi, l'espérance soient la règle, même de ces jours de pleurs.

Enfin j'ajouterai, pour dernier conseil, qu'il ne faut jamais manquer de saluer avec foi et respect lorsqu'on rencontre un convoi, ou quand on passe devant un mort.

CHAPITRE V

LES MORTS.

§ II.—L'AME.

Miseremini meî, miseremin
meî saltem vos, amici mei !
Ayez pitié, ayez pitié de moi,
vous au moins, mes amis !
(Job, XIX, 21.)

Nous parlerons aujourd'hui du devoir sacré de la prière pour les morts ; ce ne sera pas trop assurément d'une leçon sur un sujet si important. La voix, les gémissements de ces âmes bien-aimées, ne peuvent se faire entendre à nous. Je vais essayer de plaider leur cause, et j'espère toucher les cœurs. Trois pensées feront le partage de cette leçon.

1° Nous pouvons soulager les âmes souffrantes.

2° Nous le devons.

3° Moyens de les soulager.

I. Nous pouvons, par nos prières et nos larmes, soulager, délivrer les âmes qui souffrent dans le purgatoire : c'est une vérité de Foi ; vérité sainte et sublime, parfaitement conforme d'ailleurs à la raison. Mais il ne peut être question pour nous de prouver ce dogme sacré : nous devons seulement le rappeler, et, pour cela, il suffit de citer la parole du saint concile de Trente : *Si quis negaverit purgatorium esse... animasque ibi detentas, fidelium suffragiis posse juvari.... sit anathema !...* " Si quelqu'un ose nier qu'il y ait un purgatoire... et que les âmes qui y sont détenues peuvent être soulagées par la prière des fidèles... qu'il soit anathème ! " Ah ! je comprends bien que l'orgueil puisse entraîner un esprit à repousser cette belle foi au purgatoire, mais un cœur, un cœur de mère surtout qui refuserait d'admettre ce dogme, et de prier pour ce qu'il aime, je ne le concevrais pas, et je le plaindrais bien.

II. Nous devons nous efforcer de soulager et de délivrer ces âmes ; notre cœur nous le dit : ce sont nos frères... Il suffit, pour être touché de leurs souffrances, de nous rappeler deux choses ;

1o. Ce que l'on souffre dans ces lieux d'expiation, et 2o qui sont ceux qui implorent notre compassion. Ce que l'on souffre en purgatoire : les saints docteurs ont des paroles effrayantes, des peintures terribles.—On y souffre, en un sens, comme dans l'Enfer, c'est-à-dire des tortures qui ont quelque analogie avec celles de l'Enfer même. C'est, disent-ils avec sainte Catherine de Gênes, c'est un feu vengeur semblable à celui des abîmes ; seulement, il n'est pas éternel.—On y souffre par la privation du Ciel dont on est encore éloigné, et cette privation, cet exil qui ne bannit pas l'espérance, il est vrai, est pourtant un supplice horrible pour des âmes qui ont vu Dieu, et qui l'aiment.

2° Mais quelles sont donc ces âmes et ces infortunées victimes de la justice divine ? Ah ! ce sont nos frères, nos amis ! C'est un enfant peut-être : ou bien c'est votre père, enfant ingrat ; c'est votre mère, fille dénaturée ; et c'est peut-être pour vous avoir trop aimé qu'ils souffrent si cruellement, et vous n'y pensez plus depuis qu'ils sont entrés dans la terre d'oubli, *in terrâ oblivionis* (Ps. LXXXVII, 13) ; vous les

délaissez, et c'est en vain qu'ils pleurent dans ces feux qui les consument, et que vous pourriez éteindre si facilement ! *Miseremini*, ayez donc pitié...

III. Comment pourrons-nous soulager, délivrer ces âmes ? c'est pour nous la question principale et pratique. Il y a cinq moyens efficaces :

1o La prière... C'est ici surtout que nous pouvons rappeler la parole de saint Augustin : *Deus vult orari, vult cogi.* Dieu veut qu'on le prie, qu'on apaise sa justice... qu'on désarme son bras et qu'on lui fasse violence en quelque sorte *Heu !... vindicabor !... Hélas c'est avec regret que je me venge ; que ne m'appaise-t-on ?* (Isaï., I, 24) ; ces âmes lui sont si chères ! Il se plaint d'être obligé de sévir contre elles. Vous prierez donc avec l'Eglise ; vous aimerez surtout à répéter ses chants de douleur et d'espérance, *De profundis*, (Ps. CXXIX, 1). *Dies irae...* Mais vous ne prierez pas seul...

2o Le saint Sacrifice ! Vous demanderez la prière plus puissante des prêtres de Dieu, la prière de Jésus-Christ même, qui s'immole par leurs mains au saint autel :

c'est surtout ce sacrifice, dit le saint concile de Trente, qui ouvre les portes du purgatoire; c'est le sang de l'Agneau qui éteint ces flammes d'expiation. Saint Jean Chrysostôme voyait un ange qui versait le sang du calice sur l'abîme, et les âmes purifiées s'envolaient au ciel.

3o La pénitence. Admirable dessein des divines miséricordes; il suffit d'une larme pour apaiser Dieu; la plus petite mortification satisfait à cette justice éternelle. La balance est dans les mains du Seigneur... Il y aurait encore un poids énorme de souffrances pour l'expiation, vous mettez une larme, et la miséricorde l'emporte, l'âme est délivrée, elle monte au Ciel et vous bénit. *Miseremini*, ayez pitié !

4o L'aumône. Ah ! la charité surtout est puissante, elle rachète tous les péchés, elle couvre toutes les iniquités... Jésus-Christ est reconnaissant, c'est à lui qu'on donne quand on a pitié de ses pauvres ; il exauce leurs vœux, il entend toujours leurs prières, car ses pauvres prient avec vous sur la terre et dans le Ciel même... *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudi-*

vit eum (Ps. XXXIII, 7) ; *Date eleemosynam.* (Luc., XI, 41.) Donnez donc, faites l'aumône, surtout dans les jours de deuil, donnez un peu de cet or que vous a laissé votre père, votre mère, et vous les arracherez au feu dévorant. *Miseremini*, ayez donc pitié d'eux !

5o Les indulgences. C'est un trésor immense où vous pouvez puiser pour payer la dette que ces âmes ont contractée envers Dieu. Ah ! ne perdez pas l'occasion qui vous est offerte. Eh quoi ! si votre père sur la terre avait été enfermé dans une horrible prison, dans un obscur cachot, et si, pour lui rendre la liberté, il eût suffi de payer quelque argent à un créancier rigoureux... n'auriez-vous pas fait des efforts pour le délivrer, des sacrifices pour le sauver ?... Et aujourd'hui que cette âme, l'âme de votre père, de votre mère, gémit dans les prisons de la justice de Dieu, et qu'elle est en proie aux plus cuisantes souffrances, au milieu des flammes vengeresses... aujourd'hui qu'il vous serait si facile de lui ouvrir la porte de sa prison, que dis-je, la porte même de la lumière, la porte du Ciel, en appliquant à

cette âme souffrante la grâce et le mérite de vos indulgences, vous n'y penseriez pas, vous la laisseriez languir dans l'exil et souffrir dans le feu ! Ah ! ce serait être trop ingrat, trop cruel !... *Miseremini, saltem vos* (Job). Ayez pitié de ces pauvres âmes, vous du moins, qui l'aimiez autrefois, et un jour, on priera aussi pour vous.

Réciter le *De profundis* avec piété et ferveur.

CHAPITRE VI

LE TOMBEAU.

Solum mihi superest sepulchrum,
Il ne me reste plus que le tombeau.
(Job, XVII, 1.)

C'est là, en effet, le terme du voyage, la fin de toute gloire. Un tombeau !... Et c'est un des plus grands malheurs de la vie qu'on y pense si peu. Interroger la tombe, ce sera certainement une des plus graves et des plus utiles leçons de ce cours religieux ; c'est le sujet d'une méditation très-importante. Appliquez-vous sérieusement, et profitez de toutes les pensées saintes qui vont être proposées à votre cœur.

I. D'abord une réflexion générale : n'est-il pas bien remarquable que, partout et dans tous les siècles, on ait conservé tant de vénération pour les tombeaux ? c'est un vrai culte, un culte universel, un culte d'amour et de larmes. Les patriarches ne se bâtissaient sur la terre que des

tombes, dernière demeure où ils devaient, en effet, rester bien plus de temps que dans la vie ; pendant la vie, qu'ils appelaient un pélerinage, ils se contentaient d'une tente. Les barbares même et les sauvages tenaient plus aux cendres de leurs pères qu'à toutes les douceurs de la patrie, et j'aime cette parole des Scythes à Alexandre : " Laissez-nous seulement emporter les tombes de nos ancêtres, et puis faites de la terre tout ce que vous voudrez." C'était leur trésor. Et qui ne verrait dans ce témoignage sacré, dans ce culte des tombeaux, une preuve sublime de la foi de tous à l'immortalité, une magnifique espérance de la résurrection ?

II. Mais exposons de suite toute notre pensée sur les tombeaux. Je prétends qu'on peut juger une religion, un peuple, une cité, une famille, à la première vue de ses tombeaux. *Veni et vide* (Joann. 11. 34) Je vous dirai ce que c'est qu'un tombeau profane,—un tombeau chrétien, —un tombeau glorieux.

1° Un tombeau profane, mondain ; c'est pitié, vraiment, et il y en a beau-

coup de ces tombes, où l'on ne peut pas trop gémir, car rien n'y rappelle Dieu ; il n'y a pas même de croix, pas un mot d'espérance du ciel, mais des paroles vaines, des éloges ridicules : *bon père, bon époux, bon fils !...* des figures qui pleurent, l'image du temps avec sa faux, des oiseaux de nuit, des colonnes brisées, des urnes vides, des larmes qui coulent sur le marbre... Oh ! pitié profonde ! et que je plains les enfants qui ne voient pas autre chose sur le tombeau d'un père, d'une mère... que je plains ces pauvres familles, et il y en a tant aujourd'hui ! Oh ! de grâce, une croix, au moins une croix, pour que mes larmes ne coulent pas dans le désespoir !

2° Un tombeau chrétien. Là, au moins, il y a de l'espérance, des prières et des consolations : l'arbre de vie, la croix domine, et quelquefois l'image de la vierge Marie, mère de douleurs : et quelles paroles de foi et d'amour vous pourriez lire sur la pierre, quels vœux touchants, quelles sublimes prières ! *Requiescat in pace, — De profundis — Miseremini mei.*

3o Un tombeau glorieux. A propre-

ment parler, il n'y en a qu'un, c'est celui du Christ vivant, *sepulchrum Christi viventis—Erit sepulchrum ejus gloriosum* Isaïe 11. 10.,et puis celui de sa mère...Jésus s'est levé du sépulcre par sa propre vertu... et Marie a été rappelée par lui à la vie, et elle a été portée au ciel sur les ailes des anges. Mais encore, il y a sur la terre quelques autres tombes glorieuses, celles des saints, des amis de Dieu; on y prie, à ces tombeaux, et c'est parce qu'on sait que souvent, il s'en échappe une vertu merveilleuse, qui sauve les âmes ou qui guérit les maladies, ou même qui ressuscite les morts. Ainsi, à Paris, la tombe d'une petite et humble bergère, Geneviève de Nanterre, est assurément bien plus glorieuse que celle des rois et des empereurs, et que les mausolées superbes de tous les Pharaons en Egypte, ces hautes pyramides, les plus fastueux monuments de l'orgueil humain; car on ne peut rien en attendre; on n'y prie pas, que dis-je? on ne sait même pas le nom de celui qui a pourri dans la plus belle de ces pyramides fameuses!

Concluons: que votre tombe soit chré-

tienne, et qu'on puisse y prier pour vous ! Au moins une Croix !

LA MORT.

Notre-Seigneur, au moment de ressusciter la fille de Jaïre, donne à la mort le nom de sommeil ; expression consolante, bien propre à fonder nos espérances. Après le sommeil vient le réveil, et la mort, qu'est-elle autre chose qu'un plus long sommeil ? — Mais quand on est mort, m'allez-vous dire, on ne parle point, on ne voit ni on n'entend, on ne sent plus rien. Je réponds : Ni quand on dort non plus. J'ajoute (la chose vous semble peut-être étrange), j'ajoute : Durant le sommeil, l'âme est comme endormie ; à la mort elle s'éveille. — Vous insistez : ce corps que la mort a frappé se corrompt, il se dissout et devient cendre et poussière. — Qu'en concluez-vous, mon frère ? J'en conclus, moi, que c'est cela même qui doit faire notre joie. Lorsque l'on veut rebâtir une maison que le temps fait tomber en

ruines, on commence par en faire déloger les habitants, ensuite on la démolit pour la reconstruire après, avec plus de magnificence ; et ceux qui en sortent, bien loin de s'en désoler, s'en réjouissent, parce que leur vue ne s'arrête pas à sa destruction actuelle, mais que leur pensée embrasse à l'avance le nouvel édifice qui doit sortir du milieu de ces ruines. C'est là la conduite de Dieu. Il commence par abattre ce corps, d'où il a fait sortir l'âme qui y résidait, pour le reconstruire ensuite sur un dessin beaucoup plus élevé, et le restituer à la compagne qui l'avait habité autrefois, et qui doit être réunie à lui pour jamais. Empruntons une autre similitude.

Si vous voyiez fondre une statue de bronze que la rouille et la vétusté auraient dégradée, mutilée même dans plusieurs de ses parties, mais avec l'intention de la refaire en la perfectionnant, vous ne croiriez pas que ce fût la perdre que de la détruire pour un moment, et vous estimeriez, au contraire, qu'elle gagnerait à ce changement qui lui donnerait un nouvel être. De même, à la vue de ce corps frappé par la mort qui le dissout, ne vous en tenez

pas au seul aspect qui saisit vos regards, mais attendez la refonte. Encore cette comparaison elle-même est incomplète. Ne vous bornez pas à ces simples rapports; car ce statuaire, en renouvelant son ouvrage, ne le fera pas d'un autre métal, ni plus durable que le premier. Mais de ce corps de boue et condamné à la mort, Dieu fera un corps nouveau, pur et immortel ; la terre, qui aura reçu dans son sein cette substance corruptible et périssable, la rendra désormais inaltérable. Ne considérez donc pas seulement ce cadavre, étendu sans mouvement et sans vie ; mais, du milieu de ces débris, voyez sortir un homme nouveau, qui s'éveille en santé, à une existence toute de gloire, à une vie si belle que tous les efforts de l'imagination ne sauraient vous en fournir l'idée. Que votre esprit se transporte, de l'objet que vous avez sous les yeux, dans un meilleur avenir. Ce mort que vous pleurez, vous ne sauriez, dites-vous, vous consoler du regret de sa perte. Votre désespoir est-il raisonnable ? Quand vous établissez votre fille en la donnant en mariage à un époux qui l'emmène dans une contrée lointaine,

pour l'y faire jouir d'une brillante fortune, vous ne regardez point son absence comme un malheur pour vous; mais votre chagrin se calme bientôt par la pensée du bonheur qui l'attend ailleurs. Or ici, ce n'est pas un homme, votre semblable, qui vous impose cette séparation : c'est le Seigneur qui l'ordonne, le Seigneur qui ne fait que reprendre son propre bien, et qui ne le reprend que pour le transformer et l'enrichir infiniment ; et vous vous abandonneriez à d'inconsolables regrets !

Ah ! efforcez-vous plutôt de faire ici-bas, bien parfaitement la volonté du Seigneur, afin d'aller retrouver dans un monde meilleur, tout ce que vous avez aimé sur la terre ! Dieu et ces âmes vous attendent !

DOCTRINE CHRETIENNE.

Écoutons l'ange de l'école, saint Thomas, sur l'état des corps après la résurrection ;

BÉATITUDE DU CORPS.

Les corps des bienheureux sont revêtus de quatre qualités qui les mettent au plus haut point d'excellence qu'ils sont capables d'avoir. La première de ces qualités est l'IMMORTALITÉ, qui comprend aussi l'impassibilité, en vertu de quoi ces corps ne peuvent plus ni être blessés, ou fatigués, ni mourir. S'ils passaient par le feu, ils n'en seraient point blessés, et, s'ils passaient par les glaces, le froid n'aurait point d'atteinte sur eux, parce qu'ils sont invulnérables et immortels. La seconde est la CLARTÉ, qui les rend plus brillants que le cristal illuminé des rayons du soleil. *Les justes brilleront comme le soleil dans l'éternité* (*Matth.*, XII); c'est pourquoi toutes les parties de ces corps paraîtront dans leur propre et vive couleur, d'où résultera un éclat de beauté, qui fera admirer la sagesse du Créateur dans leur composition et leur assortiment. Ils ont encore l'AGILITÉ, qui est la vertu de se transporter avec une vitesse incroyable d'un lieu à un autre fort distant, sans peine et sans lassitude aucune. Ils ont enfin la

SUBTILITÉ, qui les fait passer au travers des corps solides sans obstacle, de même ainsi que le rayon du soleil pénètre le cristal.

L'âme se sentant unie à un corps si beau et si parfait, n'a pas de quoi se plaindre de lui, comme elle fait souvent en cette vie, parce qu'en cet état, il n'embarrasse aucune de ses fonctions spirituelles, ni ses mouvements pour se transporter où elle veut. Elle ressent, au contraire, une très grande béatitude, de cette union qui lui cause une joie que les Anges même ne ressentent pas ; le tout, à cause de la lumière de gloire, et des diverses satisfactions de tous ses sens, lesquels y sont rassasiés de leurs plaisirs propres, tous plaisirs très-purs et très convenables à l'état de la gloire ; car les yeux y contemplent les objets les plus admirables, L'HUMANITÉ SACRÉE DE JÉSUS-CHRIST, LA TRÈS-SAINTE VIERGE, TOUS LES SAINTS ET LES SAINTES (*par conséquent les membres de notre famille*) et toutes les autres beautés du paradis. L'ouïe y est délectée par le perpétuel concert des Anges, con-

cert qui célèbre les louanges divines; c'est pourquoi, si la musique des hommes est quelquefois si charmante, et si la voix d'un rossignol donne tant de plaisir sur la terre, quelles délices ne recevront pas les bienheureux dans le ciel ? L'odorat aura son contentement; car les corps des saints répandront des odeurs plus douces que le lis, à l'imitation de celui de Jésus-Christ, dont saint Denis dit :— Nous sommes persuadés que Jésus, le Prince-Dieu, y répand les plus suaves parfums. (*De Eccles. Hierarc.*, IV) — Le *goût* aura sa satisfaction propre, bien que l'on ne mange ni ne boive dans le ciel, parce que Dieu épanchera dans ces corps bien-heureux quelque substance très-suave, qui les entretiendra toujours dans leur fraîcheur, et dont un goût délicieux reviendra au palais et à la langue et les remplira de douceur. — Le *toucher* recevra sa satisfaction, tant par l'attouchement du corps céleste que par la douceur et la température de l'air, et par le sentiment de la parfaite complexion du corps. Enfin il n'y aura rien de contraire aux sens et qui les puisse offenser. A toutes ces choses si

l'on ajoute la douceur de leur occupation, on comprendra qu'il n'y a et ne saurait y avoir d'état aussi accompli sur la terre ; car les Saints ne seront plus occupés aux labeurs de cette vie pour pourvoir à leurs nécessités, ni aux rigueurs de la pénitence pour expier leurs péchés, ni aux œuvres de miséricorde spirituelle ou temporelle pour assister les nécessiteux. Ce qu'ils auront à faire sera de servir, par des offices très-solennels, le Dieu qui les a remplis de tant de grâces. Cependant *ils converseront dans une grande douceur l'un avec l'autre, s'entr'aimant cordialement plus qu'une tendre mère n'aime son fils, et se réjouissant réciproquement de leur bonheur.* Ils se transporteront où il leur plaira dans ce séjour de délices, où il n'y aura jamais de nuit et d'obscurité, ni de deuil, ni de cris, ni de larmes ; mais où tout sourira à leurs vœux.—Apoc.

BÉATITUDE DE L'AME.

Quant à l'âme, elle est remplie de la grâce sanctifiante, consommée et accomplie ; ce qui la rend belle et agréable à

tous les yeux qui la contemplent. Cette grâce consommée est la gloire même, la splendeur de l'âme et la source de tous ses biens et de tous ses avantages ; et premièrement de ceux qui sont dans l'entendement, lequel est enrichi, fortifié et élevé par la lumière de gloire, qui le ravit à la vision claire et intuitive de l'essence divine et de toutes ses perfections infinies ; ensuite l'entendement connait clairement tout ce que l'âme peut raisonnablement souhaiter de connaître, soit de l'état des autres bienheureux, anges ou hommes, soit des secrets de la nature et des effets merveilleux de la Providence divine. Et toutes ces connaissances sont sans erreur, sans incertitude et sans opinion sujette à faillir ; car l'erreur est une imperfection de l'esprit qui ne peut trouver place dans un état de perfection, comme celui de la béatitude ; puis, s'ils avaient des doutes ou des opinions fautives, il se pourrait faire que, sans aucune malice, ils eussent des avis contraires, et se trompassent l'un l'autre, ce qui est une chose très-répugnante à leur société très-parfaite. En vertu de la vision, qui est dans l'entende-

ment, la volonté est ravie et emportée, par une suite nécessaire, à l'acte de l'amour béatifique ; car un objet tout aimable et tout ravissant étant présenté à la volonté, qui ne rencontre d'ailleurs aucun obstacle et aucun empêchement à l'aimer, se porte nécessairement à cet amour. Si bien qu'il est impossible à la volonté de se refuser à cet attrait. Aussi est-elle remplie de la charité qu'elle avait en cette vie, et cette charité n'étant point distraite par les occupations de la terre, ni appesantie par la masse d'un corps infirme et mortel, et son objet lui paraissant à découvert, sans voile et sans obscurité, produit des actes d'amour d'une excellence toute autre qu'elle ne le pouvait faire ici-bas. Ces actes regardent Dieu premièrement en lui-même, et sont des complaisances et des bienveillances indicibles; *ils regardent aussi les créatures en Dieu, et comme bien de Dieu et choses de son domaine ; c'est pourquoi comme celui qui aime bien le père aime ses enfants, à proportion, il en est de même des bienheureux qui aiment Dieu comme leur père très-aimable et tous leurs frères comme ses enfants, et tout le reste du*

monde comme ses créatures et choses à lui appartenant. Or de cet amour naît la joie dans la volonté ; et même le principal acte de l'amour est la complaisance et la joie, dont ils sont comme inondés et tout remplis. De plus leur joie est double, par ce qu'ils en ont de la félicité de Dieu, et de leur félicité propre. Ils ont de la joie de Dieu de ce qu'il est si heureux et si parfait en son Être suprême, et ils ont de la joie d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont si heureux et si parfaits. (St. Thom., *Théol. affective. De l'état des bienheureux.*)

ADIEU ! !

C'est le mot suprême de la vie, c'est la dernière parole que nous adressent ceux qui vont nous attendre dans les cieux !

Oui, quand le terme fatal est arivé, toutes les illusions de la vie tombent en présence de la mort, et il faut dire un éternel adieu à tout ce qui nous entoure, à tout ce que nous aimons. Adieu !... ah ! avez-vous quelquefois réfléchi, ô vous qui

lisez ces lignes, avez-vous réfléchi sur ce mot, sur le sens mystérieux qu'il cache? Il n'y a rien il faut l'avouer, qui soit de nature à faire plus d'impression qu'un adieu ; car un adieu, c'est la mort ; un adieu, c'est peut-être une séparation éternelle ; ce mot nous dit du moins que nous ne nous reverrons qu'en présence de Dieu ; mais nous sommes si légers, nous réfléchissons si peu que nous le prononçons tous les jours sans y faire attention. Une personne un jour disait : — Je puis bien faire tous les sacrifices, m'imposer toutes les privations, mais je ne puis dire : *Adieu !* — Ah ! en effet, pour un cœur aimant, pour le cœur d'une mère surtout, ce mot est comme un coup de poignard ; il tue quand il est profondément senti !

Adieu ! L'infortuné condamné à l'exil jette un dernier regard sur la côte qui va bientôt disparaître à ses yeux ; il lui dit adieu, mais il espère que cet adieu ne sera pas éternel ; et l'espérance qu'il emporte au fond de son cœur, la pensée qu'il reverra sa patrie, le berceau de son enfance, lui rendent moins pénible la séparation de ses parents et de ses amis. Mais, dans l'a-

dieu solennel de la mort, l'âme est déchirée avec une telle violence qu'aucune douleur ne peut lui être comparée. Ah ! en est-il quelques uns parmi nous qui aient perdu un père ou une mère ? Se rappellent-ils ces terribles moments d'angoisses, de désolation, lorsque penchés sur la couche où se mourait tout ce qui leur était cher, interrogeant ces traits qui se décomposaient, comptant une à une ces dernières pulsations de la vie, ils essayaient de rattacher à l'existence ces derniers fils qui se brisaient, et disputaient à l'horrible mort les dernières forces de la nature. Et cependant il fallut se séparer pour jamais de cet être chéri. Mon fils, ma fille, adieu ! ! !... paroles terribles qu'on n'oublie jamais, et qui, dans la suite des jours, retentissent encore à nos oreilles comme un glas funèbre qui nous perce le cœur !

Adieu ! ah ! il faut le dire non-seulement à tout ce qui nous est cher, mais encore aux plus doux souvenirs ! Avec quel charme cependant ne voit-on pas tout ce qui a appartenu à un être bien aimé ; avec quel soin une épouse, une mère, ne cachent-elles pas, comme pour le dérober

aux regards des profanes, tout ce qui a été à l'usage d'un mari qui a fait le bonheur de sa vie, tout ce qui a appartenu à un fils, à une fille chérie !

Il y a sur tout ce qui a servi à une personne qu'on pleure je ne sais quelle teinte funèbre qui en rappelle le souvenir. Cette personne avait d'ailleurs tant de manières qui nous rappelaient sa présence; c'était sa marche, c'était sa voix, c'était l'arrangement et la disposition de sa chambre. Écoutez à la porte de ce cabinet de travail : au léger bruit qui s'y fait, vous jugez de suite qu'une personne bien connue est là, à deux pas de vous. Mais laissez entrer la mort, attendez que des mercenaires aient débarrassé de ce cadavre importun, peut-être d'avides héritiers, puis écoutez encore. N'est-il pas vrai qu'un froid glacial parcourt alors tous vos membres, que la mort semble avoir mis son cachet sur tout ce qui vous entoure ? Plus rien !...Un silence morne et solennel a succédé à cette agitation d'autrefois. O homme ! aviez-vous réfléchi à cet adieu de la mort, à cette séparation qui nous arrache à tout ce qui attache ici-bas ? Le cœur de l'hom-

me est si aimant, son origine est si divine, qu'il est impossible de ne pas voir que la mort est une punition, et que cette horrible séparation n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais l'œuvre du péché. Aussi, pour nous consoler, pensons que chacun de nous, après avoir payé cette dette à la justice de Dieu, retrouvera dans les cieux ceux dont il a été si cruellement séparé sur la terre !

L'ESPERANCE.

L'ESPÉRANCE DE SE RETROUVER AU CIEL EST LE SOUTIEN DE CEUX QUI SOUFFRENT.

Demandez au vrai croyant ce que c'est que l'espérance ? Il vous répondra : Pour moi, c'est l'image d'une riante perspective qui flatte la vue, réjouit le cœur, élève l'âme jusqu'au Créateur de tant de merveilles, soutient ainsi les forces, ranime le courage et donne de la consolation au

malheur. Pour moi, le passé est mort ; le présent n'est qu'un songe pénible qui va bientôt s'évanouir, l'avenir seul est quelque chose. L'avenir est mon espérance.

Une espérance, ô mortel, voilà ta grandeur ! Au milieu d'un monde de destruction, en présence de la mort et de l'oubli, lorsque tout passe autour de toi, que tu vois ceux qui te sont chers disparaître tour à tour, tu espères les revoir dans une vie qui ne doit point finir ; le mot éternité n'étonne point ton âme ; car l'ame a l'idée de l'infini ; sentiment sublime qui nous détache de cette terre et nous ravit au sein de Dieu !

L'espérance ! c'est le soutien de notre volonté ; c'est elle qui met sans cesse un but devant nos efforts, qui nous console dans l'infortune et nous encourage dans le triomphe. Tous les hommes, chacun dans la route que lui a tracée la Providence, marchent à la lumière de ce flambeau. Grâce à ce sentiment consolateur, qui nous promet toujours un lendemain plus prospère, nous soutenons les maux, les traverses de la vie présente, qui sont parfois si

amères que nous pourrions être tentés de nous jettter dans le découragement ; mais l'espérance est là devant nous, qui nous tend la main, nous promettant le bonheur, et nous la saisissons avec joie.

D'ailleurs, le chrétien qui ne s'abuse pas sur la destinée de l'homme, et qui met son espérance plus haut que la terre, accepte les misères d'ici-bas comme un calice d'expiation ; il sait que Dieu lui paiera en félicités suprêmes la dernière de ses larmes et la moindre de ses douleurs, et il se réjouit d'avoir à souffrir. Qu'elle est donc sublime l'espérance qui produit ainsi la résignation d'esprit, ferme la bouche au murmure, ouvre le cœur aux sacrifices de toutes sortes, et verse sur les douleurs du temps qui s'envole, le baume des consolations éternelles ! Quel remède qne l'espérance pour l'âme chrétienne et pieuse ! O pauvre mère ! qui avez perdu toutes les joies de votre âme par la mort de votre enfant chéri, quel baume que l'espérance ! Comme elle adoucit les maux de la vie, comme elle tempère la douleur, comme elle la fait supporter ! Oui, l'espérance est le plus beau présent qu'un Dieu plein d'a

mour ait fait à sa créature ; c'est l'ange invisible qu'il a envoyé sur la terre pour que l'âme inquiète se repose et se délecte dans la vie à venir, oubliant les maux présents. Ce sont ces consolantes promesses qui adoucissent notre existence ; l'espérance du bonheur est presque le bonheur lui-même !

Aussi l'espérance offre-t-elle en elle même, dit Châteaubriand, un caractère particulier ; c'est celui qui le met en rapport avec nos misères. Sans doute, elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance. Cette nourrice des infortunés, placée auprès de l'homme, comme une mère auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, et l'abreuve d'un lait qui calme ses douleurs. Elle veille à son chevet solitaire, elle l'endort par des chants magiques. N'est-il pas surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder, et qui semble un mouvement naturel de l'âme, de la voir se transformer, pour le chrétien, en une vertu rigoureusement exigée ; en sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeraient

heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), l'homme sera *récompensé d'avoir espéré*, en d'autres termes *d'avoir fait son propre bonheur*. Le fidèle, toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'ennemi, est traité par la religion, dans sa défaite, comme ces généraux vaincus que le sénat romain recevait en triomphe, pour cette seule raison qu'ils n'avaient pas désespéré du salut de l'Etat. Mais, si les anciens attribuaient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais, qu'auraient-ils pensé du chrétien qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir* mais *pratiquer* l'espérance ?

Voyez cette jeune mère caressant son unique enfant; comme elle est heureuse ! Elle vit de présent et d'avenir dans ce tendre objet de son amour. Quels soins, quelle vigilance ! Sa sollicitude écarte de devant les pas de son enfant tout ce qui pourrait blesser ses pieds, attrister son cœur. Elle s'est en quelque sorte incarnée en lui ; elle respire par sa bouche, elle voit par ses yeux, elle aime dans son cœur. Pauvre mère ! ton amour est-il donc un soleil trop

ardent, qui fasse languir et mourir la fleur sur sa tige ! Peu à peu celle-ci se penche et se flétrit ; quelque insecte meurtrier l'aura piquée au cœur. En vain tu l'arroses de tes larmes ; en vain tu mets ce cher enfant sur ton sein qui est plein de prières. Bientôt les cieux ont un ange de plus, et la terre une tombe.

Un ange, au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressemble,
" Disait-il, oh ! viens avec moi ;
" Viens, nous serons heureux ensemble.
" La terre est indigne de toi.

" Là, jamais d'entière allégresse ;
" L'âme y souffre de ses plaisirs,
" Les cris de joie ont leur tristesse,
" Et les voluptés leurs soupirs.

" La crainte est de toutes les fêtes ;
" Jamais un jour calme et serein
" Du choc ténébreux des tempêtes
" N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non : dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler !
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau :
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots à pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !.... ton fils est mort !....

R.

Maintenant pour toi, tout est brisé. Le présent est rempli de larmes, l'avenir en ce monde n'a plus d'étoiles qui brillent, le passé revient avec son bonheur évanoui, il

se fait une nuit dans ton cœur, peu s'en faut que tu n'invoques le trépas. Mais une clarté que Dieu t'envoie vient luire au sein de la nuit obscure. Prosternée au pied des autels, tu y as puisé la force de supporter ton malheur ; tu dis en priant : Consolatrice des affligés, priez pour moi ; rendez-moi mon enfant ! Le calme appaise ton imagination, la sérénité et la paix reviennent sur ton front, tu sais maintenant qu'un ange est au ciel, qu'il prie pour toi et qu'il te dit : " Viens, ma mère, viens, je t'attends ! Oh ! comme nous serons heureux lorsque tu seras venue me rejoindre ! Qu'il fait bon jouir de Dieu ! qu'il fait bon aimer sa mère pour l'éternité, sans crainte de la perdre jamais. "

Oui, dès que la mort nous ravit ceux que nous aimions le plus, Dieu nous envoie, pour modérer nos regrets, l'espérance de les revoir, de les reconnaître, de les aimer encore dans le ciel et d'en recevoir aussi les témoignages d'une spéciale affection.

Combien de fois cet espoir ne fut-il pas un remède à nos blessures et un baume à nos douleurs !

LETTRE DE SAINT JEROME.

A SAINTE PAULE POUR LA CONSOLER SUR LA MORT DE BLESILLA, FILLE DE CETTE SAINTE DAME ;—HISTORIQUE DE LA MALADIE DE LA PIEUSE VEUVE.—(Extrait de la vie de Sainte Paule d'après Saint Jérome, par Lagrange.)

Depuis sa dernière maladie, la santé de Blesilla paraissait plus affermie que jamais, et elle marchait avec l'ardeur que nous avons vue, dans la voie de sa mère et de sa sœur, comblant de joie Paula, remplissant d'admiration Marcella et saint Jérôme. Hélas ! les larmes étaient bien près de cette joie. Peu de temps après la mort de Prætextatus, vers le mois de novembre de cette année 384, la fièvre, comme il arrive souvent aux malades à cette époque redoutée de la chute des feuilles, ressaisit Blesilla, et la mit en peu de jours aux portes du tombeau.

La nouvelle que la fille de Paula était encore une fois en danger jeta la consternation, non-seulement au palais de Paula et à l'Aventin, mais encore dans toute la société patricienne, où Paula était vénérée,

et où Blesilla, par ses rares et charmantes qualités, s'était fait tant d'amies. Le peuple même, qui la connaissait et l'aimait, en fut affecté. Le mal cependant marcha avec une effrayante rapidité, et bientôt, il n'y eut plus d'espérance. Dieu avait agréé la bonne volonté de la jeune femme ; sa générosité avait compensé la courte durée de sa pénitence. Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis sa conversion à la vie fervente, et déjà Dieu la jugeait mûre pour la couronne, et cueillait cette fleur pour le ciel [1].

Sa mort fut de celles dont l'histoire seule des Saints offre l'exemple, qui ravissent et qui font pleurer. Elle avait vingt ans, et elle allait mourir ! Sa mère, ses sœurs, ses proches, ses amies, Marcella et saint Jérôme, tous ceux qui l'avaient aimée sur la terre, entouraient son lit funèbre et fondaient en larmes. Seule Blesilla ne pleurait pas. En vain la fièvre la dévorait, en vain elle était là, haletante sous les étreintes de la maladie : un reflet

1 Blesilla est honorée comme Sainte, dans quelques martyrologes, le 22 janvier. (Baronius, tom. IV, *ad annum* 384.)

céleste illuminait son pâle visage; je ne sais quelle beauté qui n'était pas de la terre, comme un dernier rayon de l'âme prête à s'échapper, la transfigurait. Une ombre cependant passa tout à coup sur son front, une larme apparut dans ses yeux; mais ce n'était pas de quitter la vie qu'elle pleurait, l'admirable jeune femme, c'était de n'avoir pas à présenter à Dieu une assez longue pénitence ni un suffisant trésor de mérites. On l'entendit alors se recommander avec instance à tous ceux qui l'entouraient. " Oh! priez bien le Seigneur Jésus, leur dit-elle, d'avoir compassion de mon âme, puisque je meurs avant d'avoir pu accomplir ce qui était dans mon cœur pour lui [1]. "

Ce furent ses dernières paroles. Ce regret de la jeune mourante émut tout le monde jusqu'aux larmes. Jérôme s'empressa de lui répondre et de la consoler. " Ayez confiance, chère Blesilla, lui dit-il; ces vêtements blancs que vous portez depuis votre consécration au Seigneur, doivent vous

1 Orate Dominum Jesum ut mihi ignoscat, quia implere non potui quod volebam. (*Epist.* 22, *ad Paulam, super obitu Blesillæ*)

rassurer. Comme eux, votre âme est pure. Votre retour à Dieu ne date pas, il est vrai, de bien loin ; mais il a été si généreux, qu'il n'est pas venu trop tard. [1] " Ces paroles firent entrer une profonde paix dans l'âme de la fille de Paula. Bientôt après, comme s'exprime saint Jérôme, " se dégageant des liens du corps, la blanche colombe s'envolait au ciel, la fille de Dieu exilée ici-bas rentrait dans l'héritage paternel [2] ! "

Le coup fut affreux pour Paula. Tant d'affections saintes, de pieuses joies et d'espérances maternelles étaient en un moment, dévorées par cette tombe ! Son âme si forte n'y tint pas, et sa douleur passa même toutes les bornes. La sainte la courageuse veuve disparut entièrement sous la mère. Elle voulut au moins, triste conso-

1 Secura esto, mi Blesilla, sentiens vestimenta tua candida. Candor vestium sempiternæ virginitatis est puritas. Confidimus probare vera qaæ dicimus : numquam est sera conversio. (*Ibid.*)

2 Sarcinâ carnis abjectâ ad suum anima revolavit auctorem, et in antiquam possessionem diu peregrinata conscendit. (*Ibid.*)

lation d'un deuil inconsolable, dernier témoignage d'un amour à jamais brisé, que des obsèques magnifiques fussent faites à sa fille chérie. A Rome d'ordinaire ces cérémonies funèbres avaient lieu, pour les patriciens surtout, avec beaucoup d'appareil. Tous les parents et tous les amis du mort se faisaient un devoir d'y assister. Et ici, un intérêt particulier pour cette jeune femme, si brillante autrefois dans le monde, et si généreuse au service de Dieu, récemment revenue des portes de la mort, et de nouveau et si soudainement frappée, et aussi une compassion pleine de respect pour sa vénérable et malheureuse mère, attirèrent une grande foule aux funérailles de Blesilla. Le long cortége, composé de toute la noblesse romaine, s'avança à travers les rues, remplies d'un peuple immense et attendri ; à la suite du cortége venait le cercueil de la jeune défunte, recouvert d'un voile d'or : l'austère saint Jérôme, qui approuvait peu cette pompe, n'osa pourtant rien empêcher [1].

1 Ex more parantur exequiæ, et nobilium ordine præeunte, aureum feretro velamen obtenditur. (*Ibid.*)

Paula s'était crue assez de force pour accompagner Blesilla à sa dernière demeure ; elle s'était trompée ; après avoir fait quelques pas, elle s'évanouit, et il fallut la ramener demi-morte, à la maison. Ce spectacle émut péniblement la foule, toujours si prompte à se prevenir, et des murmures excessifs et violents comme tous les murmures populaires, se firent entendre. Le peuple interprétait à sa façon, cette douleur maternelle : " N'est-ce pas ce qu'on a dit souvent ? Cette pauvre femme pleure sa fille, qu'on lai a tuée par les jeûnes, et qui ne lui laisse pas de petits-enfants parce qu'on l'a empêchée de se marier. Il faudrait chasser de la ville cette détestable race des moines ! les lapider ! les jeter dans le Tibre ! Ce sont eux qui ont séduit cette pauvre matrone. On voit bien qu'on l'a faite moinesse malgré elle ; car jamais femme païenne n'a pleuré autant ses enfants.[2] "

Cette douleur dont Paula n'avait pas

2 Matronam miserabilem seduxerunt ; quæ, quàm monacha esse noluerit, hinc probatur, quod nulla gentilium ita suos unquàm fleverit filios. (*Ibid*,)

été maîtresse aux funérailles de sa fille, les jours qui s'écoulaient, loin de l'adoucir, ne faisaient que l'augmenter. Elle en était accablée. En vain, pour se fortifier elle-même, et en signe d'acquiescement douloureux à la volonté divine, voyait-on sa main tracer sans cesse de rapides signes de croix sur sa bouche et sur son cœur; malgré elle son cœur succombait[1]. " L'image de sa fille chérie ne pouvait pas quitter ses yeux. Sans cesse elle se rappelait les paroles de Blesilla, ses caresses, ses prévenances, sa charmante conversation. Avoir perdu cela pour jamais! cette pensée lui était insupportable, et ses larmes recommençaient sans fin à couler, et à de certains moments, quand un souvenir plus vif la saisissait, elle ne pleurait pas seulement, la pauvre mère, elle poussait des cris déchirants, ne pouvait plus prendre aucune nourriture, et on craignait sérieusement pour ses jours[2]."

1 Cum os stomachumque signaret, et matris dolorem crucis iteretur impressione lenire, superabatur affectu. (*Epitaph Paulæ.*)

2 Ante oculos tuos filiæ semper imago versatur... Redit tibi in memoriam confabulatio ejus-

C'en était trop, et Jérôme comprit qu'il fallait absolument arrêter ces larmes, et appeler toutes les puissances de la foi et de la charité au secours de ce cœur brisé. Mais lui-même aurait eu besoin d'être consolé. De toutes ses disciples, Blesilla était celle à qui il s'était le plus dévoué ; c'était lui qui avait, plus que personne, décidé et soutenu sa conversion ; il en poursuivait l'œuvre avec bonheur, en dépit des colères patriciennes ; il connaissait toutes les vertus de cette rare jeune femme, et jusqu'où elle pouvait aller un jour dans le bien : cette mort qui anéantissait toutes ces belles et chères espérances, le frappait vivement lui-même, et il souffrait dans son âme toutes les tortures de Paula. Mais, jugeant nécessaire, et avec raison de faire un effort sur son cœur pour venir au secours de Paula, il écrivit à cette mère, désolée, avec ses larmes, comme il le dit lui-même, [1] une lettre, admirable de déli-

blanditiæ, sermo, consortium ; et quod his cares pati non potes... Ululas et exclamitas, et quas, quibusdam facibus accensa, quantùm in te esti tui semper homicida es. (*Epist.* 22, *ad Paulam.*

1 Totus hic liber fletibus scribitur. (*Ibid.*)

catesse, de sensibilité et de foi chrétienne. L'antiquité ecclésiastique a peu de pages aussi tendres et aussi belles, et elles peuvent servir à consoler encore non-seulement ces ineffables douleurs des mères, auxquelles rien n'est comparable, mais tout pauvre cœur dans ces cruelles épreuves, dans ces séparations affreuses dont la vie abonde, et que toute âme humaine connaît à son heure ici-bas.

Car enfin, dans ces coups qui étourdissent et où, tout d'abord, on ne voit rien, il y a pourtant une raison à se faire ; dans ces ténèbres que les grandes douleurs répandent sur l'âme, il y a pourtant des lumières à chercher ; il ne faut pas qu'un deuil, si sacré qu'il soit, voile tout de ses ombres ; l'âme chrétienne doit se courber, mais se relever aussi sous la main de Dieu : c'est ce que saint Jérôme essaie pour Paula et pour lui-même.

Il commence, comme il faut commencer toujours avec ceux qui souffrent, par pleurer avec Paula. " *Qui donnera de l'eau à ma tête ; et à mes yeux, une source de larmes ?* et je pleurerai, non pas comme Jérémie, les morts de mon peuple, ni

comme le Sauveur, les malheurs de Jérusalem ; mais je pleurerai la sainteté, la douceur, l'innocence, la chasteté, toutes les vertus emportées avec Blesilla dans la tombe ! Ce n'est pas cependant celle qui nous a quittés non, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, mais nous, qui l'avons perdue !... " Puis il ajoutait : " Mes joues sont baignées de larmes, les sanglots étouffent ma voix, l'émotion retient la parole sur mes lèvres... Hélas ! qu'est-ce que je fais ? Je veux arrêter les larmes d'une mère, et je pleure moi-même. Pauvre consolateur que celui qui ne sait pas dominer sa douleur, et qui ne trouve, au lieu de paroles, que des gémissements. Pourtant Jésus lui-même pleura Lazare, parce qu'il l'aimait. J'en atteste, ô Paula, ce Sauveur à la suite duquel marche maintenant votre fille, et ses saints anges, dont elle est devenue la compagne, je ressens tout ce que vous souffrez : n'étais-je pas aussi son père ? N'avais je pas formé et nourri tendrement son âme par toute la charité que Jésus-Christ avait mise dans mon cœur pour elle[1] ? "

1 Lacrymis ora complentur, singultus occupat

Mais enfin, malgré cette douleur si vivement exprimée, il faut bien chercher à relever cette mère. D'où Jérôme tirera-t-il les fortes consolations qu'il veut apporter à Paula ?

Il était nécessaire d'abord de répondre à cette plainte douloureuse, à ce doute affreux qui assaille les âmes, même les meilleures, dans les coups en apparence immérités, devant l'abîme des jugements de Dieu et le mystère impénétrable de ses voies. Ce doute, saint Jérôme l'éprouvait comme Paula elle même : " *Et j'ai dit : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur et lavé mes mains parmi les innocents. Et j'ai cherché à pénétrer ce mystère, et mes yeux n'ont vu là qu'un grand travail ; jusqu'à ce que je fusse entré dans le sanctuaire de Dieu, et que j'eusse regardé la fin des choses.* "

vocem, et hærentem linguam commota viscera non laxant. Quid agimus ? Matris prohibituri lacrymas, ipsi plangimus... Non est optimus consolator quem proprii vincunt gemitus. Testor, mi Paula, Jesum, quem nunc Blesilla sequitur, eadem me dolorum perpeti tormenta quæ pateris, patrem spiritu, nutritium charitate. (*Ibid.*)

Ce sanctuaire de Dieu, c'est la foi seule qui l'entr'ouvre ; cette fin des choses, c'est la foi seule qui en a le secret. Au doute de la nature, Jérôme répond par la certitude de la bonté de Dieu :

" Dieu est bon, et tout ce qui vient d'un Dieu bon est nécessairement bon, et pour notre bien. Voilà ce que doit se dire, avec une pleine acceptation, la mère qui perd son enfant, comme l'épouse qui perd son mari, comme quiconque est atteint par quelques-uns de ces maux qui pleuvent sur la vie humaine, la pauvreté, la maladie, la souffrance. Nous disons que nous croyons au Christ : eh bien ! sachons donc nous abandonner à ses saintes volontés. [1] "

Cette pensée si simple et si vraie aurait pu suffire à Paula pour se plonger, les yeux fermés et le cœur confiant, dans l'abîme des jugements de Dieu ; mais, à ce premier motif de consolation, pris dans les certitudes de la foi, saint Jérôme en

1 Bonus est Deus, et omnia quæ bonus facit bona sint necesse est.. Qui se credere dicit Christo, in omnibus Christi judiciis gaudeat. (*Ibid.*)

ajoute un autre, pris dans les certitudes de l'espérance, et il le développe à Paula dans ce puissant langage et ces profondes allégories des saintes Écritures qu'elle aimait tant : " Que l'on pleure les morts, mais ceux que l'abîme reçoit dans ses feux. Nous, fidèles, que la troupe des anges environne au sortir du monde, et au-devant desquels vient le Christ, affligeons-nous plutôt d'habiter si longtemps dans ces tabernacles de mort ; car, tant que nous sommes ici-bas, nous sommes exilés loin du Seigneur. Désirons, désirons aller à lui ! Écrions-nous : *Ah ! que notre exil dure longtemps ! J'ai habité avec les habitants de Cédar : Combien mon âme y était étrangère !* Car si *Cédar* veut dire *ténèbres*, et à cause de cela désigne le *monde*, dont il est dit : *La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise*, félicitons notre chère Blesilla, qui des ténèbres a passé à la lumière, et, commençant à peine, a mérité la couronne d'une vertu consommée. Ah ! si une mort prématurée, Dieu en préserve à jamais ceux qui l'aiment ! l'eût surprise quand elle était tout occupée du siècle,

Réjean
Olivier

tout énivrée de ses plaisirs, c'est alors qu'il faudrait la pleurer de toutes nos larmes.[1] Mais, par la grâce de Jésus-Christ, il y a quatre mois que, foulant aux pieds le monde, elle s'est donnée tout à Dieu. Ne craignez-vous donc pas que le Seigneur ne vous dise :

" Paula, est-ce que vous regrettez que votre fille soit devenue ma fille ? Vous vous indignez de mes jugements : vos larmes rebelles outragent l'amour qui m'a fait rappeler à moi Blesilla. Vous vous refusez la nourriture non par pénitence, mais par un excès de votre douleur : eh bien ! je n'aime pas cette abstinence là ; ces jeûnes ne réjouissent que mon ennemi. Est-ce donc là ce que vous me promettiez en faisant profession de la vie monastique ? Est-ce pour cela que vous vous êtes séparée des matrones ? Laissez pleurer ainsi celles qui portent des robes de soie. Si ce n'était pas la défaillance de votre foi sous

1 Revera si sæculare desiderium, et, quod Deus à suis avertat, delicias vitæ hujus cogitantem, mors immatura rapuisset, plangenda erat, et omni lacrymarum fonte ploranda. (*Ibid.*)

l'épreuve, si vous croyiez bien que votre fille est vivante, pleureriez-vous ainsi de ce qu'elle est passée à une vie meilleure[1] ?"

Mais quoi ! ne faut-il rien accorder à la nature dans ces dures épreuves ? Certes, il n'en est pas ainsi. " La foi ne défend pas de pleurer, mais de pleurer comme les gentils." Et, en effet, il vient de Dieu même ce grand don des larmes, noble et riche trésor de l'âme humaine, source qui jaillit en nous des profondeurs de la sensibilité et de l'amour. Cette source, quand le coup de la douleur l'entr'ouvre, elle peut couler. Pleurez donc, ô mères qui avez perdu vos enfants, mais non pas sans mesure et sans consolation. " Nous pardonnons, dit Jérôme, aux larmes d'une mère, mais nous voulons une mesure dans les larmes. Quand je songe que vous êtes mère, oh ! non, je ne vous blâme pas de pleurer ; mais quand je songe que vous êtes chrétienne, je voudrais, ô Paula,

1 Mens ista quæ plangit,sericarum vestium est. Si viventem crederes filiam, nunquàm plangeres ad meliora migrasse. (*Ibid.*)

que la chrétienne consolât un peu la mère [1]."

" Mais, continue-t-il, la blessure est trop récente, et j'irrite peut-être, malgré mes efforts pour la toucher doucement, la plaie que je veux guérir. [2] " Cherchant alors un fort exemple à placer sous les yeux de Paula : " Voyons-donc, lui dit-il, le grand modèle que vous donne Job : tous les malheurs, tous les deuils fondent sur lui à la fois ; et cependant que fait-il ? Il ne cesse pas un seul instant de regarder le ciel avec espérance. C'était un juste, me direz-vous, et Dieu ne le châtiait pas ; il l'éprouvait. Eh bien, vous, Paula, pour tout vous dire en un seul mot : vous êtes juste, ou vous êtes pécheresse. Si vous êtes juste, votre malheur est une épreuve ; et si vous avez péché, pourquoi vous

1 Ignoscimus matris lacrymis, sed quærimus modum in dolore. Si parentem cogito, non reprehendo quod plangis ; si christianam et monacham, istis nominibus mater excluditur. (*Ibid.*)

2 Recens vulnus est, et tactus iste quod blandior, non tam curat quàm exasperat. (*Ibid.*)

plaindre ? Vous souffrez moins que vous ne méritez.[1] "

S'adressant ensuite au cœur maternel, et ramenant la pensée de la pauvre mère, de la fille qu elle avait perdue à celle qui lui restait, il lui demandait au nom d'Eustochium de ne pas pleurer avec cet excès Blesilla : " Si ce n'est pas assez, pour tarir ces pleurs, de la gloire certaine de votre fille Blesilla, épargnez au moins cette jeune et douce Eustochium, dont l'âge est si tendre encore, et qui a tant besoin de sa mère pour guide et pour appui dans la voie où elle marche.[2] "

Et, parlant enfin avec toute l'autorité de son sacerdoce, comme il le faut bien quelquefois, quand on a tout essayé, avec ces douleurs sans limites, et sans force contre elles-mêmes, qui s'oublient et s'a-

1 Et tu è duobus elige quod velis : aut sancta es, et probaris ; aut peccatrix, et injuste quereris, minora sustinens quam mereris. (*Ibid.*)

2 Parce filiæ cum Christo regnanti ; parce saltem Eustochio tuæ, cujus parva adhùc ætas et rudis pene infantia te magistrâ dirigitur. (*Ibid.*)

bandonnent, il allait jusqu'à dire à Paula de sévères et dures paroles : " A force d'aimer vos enfants, prenez garde de ne pas assez aimer Dieu [1]. Il y a là une ruse de Satan. Il cherche à vous prendre par ce charme étrange des larmes, et, vous mettant sans cesse sous les yeux l'image d'une fille chérie, il espère tout à la fois tuer la mère de celle qui l'a vaincu, et triompher ensuite de sa sœur orpheline et délaissée. Je ne veux pas vous donner de vaines terreurs, et Dieu m'est témoin que je vous parle comme si nous étions au pied de son tribunal : ces larmes qui n'ont point de mesure, et qui vous conduisent au seuil du tombeau, sont un sacrilége et une incrédulité. Vous poussez des cris et des sanglots, on dirait que vous voulez vous faire mourir. Ecoutez donc Jésus qui vient à vous, plein de bonté, et vous dit : " Votre fille n'est point morte, elle dort." Vous ne cessez de vous pencher en pleurant sur son tombeau, comme Marie Ma-

1 Grandis in suos pietas impietas in Deum est... Detestandæ sunt lacrymæ, plenæ sacrilegio, incredulitate, quæ non habent modum, et usque ad viciniam mortis accedunt. (*Ibid.*)

deleine sur celui du Sauveur. Eh bien ! comme l'ange à Madeleine, je vous dis : *Pourquoi cherchez-vous une vivante parmi les morts ?* "

Oui, Blesilla était vivante ; et, par une fiction touchante qui n'était pas un artifice oratoire, mais une certitude de la foi chrétienne, Jérôme la montrait à Paula dans la gloire céleste, et faisait entendre à la mère désolée le langage de la fille heureuse : " Vous qui verses sur votre fille tant de larmes, ne l'entendez-vous pas qui vous crie : " Si vous m'avez jamais aimée, ô ma mère, si vous m'avez nourrie de votre lait, si vous avez formé mon âme par vos paroles et par vos vertus, oh ! je vous en conjure, ne m'enviez pas la gloire et le bonheur dont je jouis ! Vous croyez que je n'ai plus de mère ; j'en ai une ici, celle du Sauveur ; plus de sœurs ? j'en ai ici une foule que je ne connaissais pas. Vous pleurez parce que j'ai quitté le monde : je vous plains bien plus d'y être encore, exposée à ses douleurs, à ses périls de toutes sortes. Oh ! voulez-vous rester ma mère, et me retrouver un jour ? Ne songez qu'à une chose : aimer le Seigneur

et en être aimée.[1] C'est à ce prix que vous resterez ma vraie mère." Que de choses encore vous dit Blesilla! et quelles prières elle adresse pour vous à Dieu!"

Et ici le vieux prêtre qui vient de faire sur lui-même ce grand effort pour offrir à une mère affligée toutes les consolations les plus élevées et les plus fortes de la foi, retombe en quelque sorte sur son cœur, attendri par ses souvenirs, donnant encore à Paula ce témoignage de sympathie, le plus vrai et le plus doux qu'on puisse offrir à la douleur, qui est de montrer qu'en consolant les autres on ne se console pas soi-même, et que l'on compatit toujours :

" Elle prie bien aussi pour moi, je l'espère, en retour de ce que j'ai fait pour elle, et elle m'obtiendra le pardon de mes péchés; car vous savez, ô Paula, combien

1 Clamat nunc illa lugenti : Si unquam me amasti, mater, si tua ubera suxi, si in tuis instituta sum monitis, ne invideas gloriæ meæ... At ego vestri sortem doleo, quos adhuc sæculi carcer includit. Si vis ut mater mea sis, cura placere Christo. (*Ibid.*)

j'étais dévoué à son âme, et ce que je n'ai pas craint de braver pour la sauver[1]."

Certes, il est permis de le dire, après ces belles pages d'un éloquent interprète du christianisme, rien pour l'âme dans les douleurs ne vaut les consolations de la religion. Elles ne sont pas vaines; elles reposent sur des vérités solides, sur des certitudes inébranlables, et c'est pourquoi elles pénètrent profondément. Bien malheureux ceux qui ne les ont pas! Il n'y a rien en dehors d'elles à quoi l'âme puisse se prendre, et le cœur sans appui retombe écrasé sur lui-même. Ni le stoïcisme philosophique, ni la légèreté mondaine ne peuvent quelque chose ici. La religion seule, appuyée sur les promesses de Dieu, montre à notre cœur avide, au delà du tombeau, une réalité assurée, un bonheur qui ne trompera point. La séparation n'est plus qu'une absence; on se reverra un jour dans une vie meilleure. Et parce que la religion maintient ces liens de l'es-

1 Mihique, ut de ejus mente securus sim, veniam impetrat peccatorum; quod monui, quod noratus sum, quod invidiam propinquorum, ut salva esset, excepi. (*Ibid.*)

pérance, entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent, elle maintient entre eux, vivante, indestructible, immortelle, l'affection qui les unissait. Non, jamais la religion ne paraît plus divine que sur un tombeau.

LETTRES DE ST. FRANÇOIS DE SALES

A une mère.

" Or sus, voilà donc votre petit enfant au ciel avec les anges et les saints innocents ! Il vous sait gré du soin que vous avez pris de lui, ce peu de temps qu'il a été en votre charge, et surtout des dévotions faites pour lui. En contre-échange il prie Dieu pour vous et répand mille souhaits sur votre vie, afin qu'elle soit de plus en plus conforme à la volonté céleste, et par icelle vous puissiez gagner celle dont il jouit. Demeurez en paix, ma très-chère fille, et tenez bien votre cœur au ciel, où vous avez ce brave petit saint..."

LETTRES DE FÉNÉLON.

A une dame affligée.

" C'est, madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine : et pour faire

quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il me permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs ; c'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à dire, le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes ; sans cela, l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé tourne pour nous en amertume. Ainsi notre cœur blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes,

les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

" Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies ; il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il, par son Saint-Esprit, réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités ! Je l'en prierai sans cesse ; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin et vous le faire demander avec instance."

EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES DE FÉNÉLON.

" ...Dieu veuille mettre au fond de votre cœur blessé sa consolation ! La plaie est horrible; mais la main du consolateur a une vertu toute puissante. Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours, il connait mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes, et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi qui étais privé de le voir... je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu ; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. Oh ! qu'il y a de réalité dans cette société intime et invisible où les enfants de Dieu se trouvent !

" ...Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu, nous nous en approchons tous les jours à grands pas.

Encore un peu de temps, et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourrons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus ; voilà ce que nous croyons, mais nous le croyons mal : si nous le croyions bien, nous serions pour les personnes les plus chères comme Jésus-Christ voulait que ses disciples fussent pour lui quand il montait au ciel : *Si vous m'aimiez*, disait-il, *vous vous réjouiriez de ma gloire*[1]. Mais on se pleure en pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine des personnes qui ont mené un vie mondaine ; mais pour un véritable ami de Dieu qui a été fidèle et petit, on ne peut voir que son bonheur et les grâces qu'il attire sur ce qui lui reste de cher ici-bas. Laissez donc apaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappé.

" ...Je prie Dieu tous les jours qu'il vous console. Il y a une consolation que notre cœur ne veut point, et c'est avec raison : elle est vaine et indigne de l'esprit de grâce. Mais il y a une autre consola-

1 St. Jean, XIV, 28.

tion qui vient de Dieu seul. Il apaise la nature désolée ; il fait sentir qu'on n'a rien perdu et qu'on retrouve en lui tout ce qu'on semble perdre ; il nous le rend présent par la foi et par l'amour, il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précèdent ; il essuie nos larmes de sa propre main. J'espère que celui qui vous a affligé par un coup si accablant modérera votre douleur ; il n'y a que lui qui le puisse faire.

" ...Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins et prie pour nous... Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être ainsi très-souvent avec lui en esprit... Que le courage de la foi vous soutienne ! c'est un courage qui n'a rien de haut, et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter :

on ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté, on se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne possède plus rien de ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu."

PENSONS AU CIEL

Les cloches sonnant à toute volée appellent les fidèles à une solennité sainte. Réjouissons-nous, chrétiens ! L'Eglise notre mère, entr'ouvrant aujourd'hui un coin du voile qui cache la céleste Jérusalem, montre à tous ses enfants les saints de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges de toutes les conditions. Quelle multitude innombrable ! Quel magnifique cortége entoure le trône du divin Agneau ! Pourquoi cette solennité joyeuse et ces chants d'allégresse ? Quelle est, dans cette belle fête de la *Toussaint*, la pensée de l'Eglise ? Étudions un instant ce qu'elle nous enseigne, en prêtant l'oreille à sa voix maternelle, qui est toujours celle de la miséricorde et de l'amour.

Un grand nombre de saints on leur fête

spéciale. Mais que d'autres, en bien plus grand nombre encore, sont inconnus, ignorés du monde, et connus de Dieu seul ! L'Eglise a voulu célébrer aussi leur triomphe. Voilà donc qu'aujourd'hui elle contemple dans le ciel cette *grande foule que personne ne pourrait compter*, comme dit l'Apôtre bien-aimé, *de toutes les nations, tribus, peuples et langues, se tenant devant le trône et en présence de l'Agneau, avec des robes blanches et des palmes dans les mains* [1]. Elle chante l'insigne victoire de chacun de ces élus, et leur paye à tous un juste tribut d'hommage et de vénération.

Sur nous, fidèles, l'Eglise abaisse ensuite ses regards maternels. Elle dit à chacun de nous, dans un amoureux et tendre langage : Voyez, mon fils, ces éclatantes couronnes. Elles sont le prix des efforts de vos compagnons qui vous ont précédé dans la vie. Beaucoup d'entre eux ont partagé vos travaux, vos prières, vos fatigues ; beaucoup ont vécu dans la même condition que vous-même. Un grand nombre peut-être a vaincu des

1 Apocal., VII.

obstacles bien plus insurmontables que les vôtres. Ah! courage donc! *Pourquoi*, mon fils, *ne feriez-vous pas ce qu'ont fait ceux-ci et ceux-là ?* Compagnon de leurs travaux, ne voulez-vous pas l'être aussi de leur bonheur et de leur gloire ?

Je connais un vénérable religieux qui termine toujours son entretien avec ses visiteurs par ce salut gracieux : *Allons, mon enfant, courage, nous irons au Paradis.* Tel est aussi le langage que tient l'Eglise à chacun de nous dans cette auguste solennité. Courage, nous dit-elle, voilà le ciel, voilà votre couronne qui vous attend. Encore quelques jours, et nous serons au paradis !

Pensons au ciel. Eh quoi ! devrait-il être si nécessaire qu'un jour dans l'année la voix de notre mère nous fit cette douce et aimable invitation ? Tous les jours de notre vie ne devraient-ils pas s'écouler dans la pensée presque constante de ce fortuné séjour qui sera notre héritage ? Qu'a donc de triste cette pensée ?... Le pauvre exilé qui rêve de sa patrie absente où il doit revenir un jour, chante pour s'égayer, des airs de son pays ; il célèbre

le bonheur du retour, les joies du foyer paternel. Irez-vous donc lui dire : " Mon ami, ces airs sont tristes, chantez plutôt les charmes de cette demeure étrangère..." Ah ! le pauvre exilé ne vous comprendra pas, il poursuivra le chant de sa montagne, et, s'il semble s'attrister, et pleurer, ce sont des larmes d'attendrissement et de joie qu'il versera. On a vu de jeunes soldats au service étranger, en écoutant un *Ranz des vaches* ou quelques chansons de leur pays lointain, tomber presque en défaillance, dans l'excès de leur joie, comme une heureuse mère qui, après des années d'absence, retrouve dans ses bras son bien-aimé fils.

Pensons au ciel, et, comme disait saint Bernard, *si le travail nous effraye, que la récompense nous anime* [1]. Mais les enfants du siècle, l'œil toujours tourné vers la terre, ne veulent point y penser. Comme ces esclaves infortunés que Rome payenne condamnait aux mines, et qui, loin du soleil, cachés dans les entrailles de ta terre, arrachaient l'or enfoui dans son sein, la

1 Si labor terret, merces invitet.

plupart des hommes, se condamnant volontairement à un labeur analogue, voient s'écouler leurs pénibles et sombres jours loin du brillant soleil de l'espérance. Et pourtant elle est belle, cette espérance ; et l'un des plus étranges mystères de la vie humaine est cette insouciance inouie qui la dédaigne. Quoi donc ! autant qu'il peut être donné à une créature, posséder la plénitude de l'être, de la connaissance, de l'amour, contempler d'une claire vue l'essence divine, être inondé des torrents des plus pures délices, être heureux du bonheur de Dieu même, et jouir éternellement de ce bonheur sans mesure, dans la belle compagnie de Marie, des Anges et des Saints, ô chrétiens, quel avenir ! quelle espérance ! Comment notre âme si avide, si haletante, si insatiable, peut-elle ne point sentir le prix d'une si merveilleuse félicité !

Pensons au ciel. Non, cette pensée, encore une fois, ne saurait nous attrister. C'est l'arc radieux du firmament qui réjouit la vue après l'orage ; c'est la source limpide qui désaltère le pèlerin dans un aride désert ; c'est le rayon de miel qui

nourrit le voyageur épuisé de fatigue. Le ciel ! mais savez-vous que c'est la patrie des amis de Dieu, où ce Dieu libéral, magnifique, a déployé tous les trésors de sa puissance et de son amour ? Dans combien d'œuvres ne brillent pas sa grandeur et sa magnificence ! Tout l'univers est rempli de ses merveilles. *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce ses œuvres* [1]. Sur la terre, sa main a répandu d'innombrables trésors, tous appropriés au service de l'homme. Et cependant la terre est un lieu d'exil et la prison de l'homme prévaricateur ; le ciel est la véritable patrie promise à l'espérance du juste. Le ciel est le royaume des anges et des élus, le trône même d'un Dieu. *C'est là seulement que Dieu est magnifique* [2], comme dit l'Ecriture... O mon Dieu ! s'écriait dans son ravissement le prophète royal, *je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra.*

Pensons au ciel, et contemplons le bonheur qui nous y attend. Ah ! sans doute,

1 Ps. XVIII.

2 Ibi solummodo magnificus.

nous ne pouvons avoir ici-bas qu'une idée très-imparfaite de ce bonheur futur. Mais cependant nous l'entrevoyons assez dans l'infirmité de notre nature, pour apprécier sa valeur infinie. Nous concevons très-clairement que l'homme, possédant trois facultés éminentes, celles de *connaître*, d'*aimer* et d'*agir*, ces facultés sont perfectibles à un degré indéfini, et que de leur perfection doit jaillir pour l'âme, dans le ciel, une source incommensurable de félicité. " Si la souveraine bonté s'est plue, à parer si richement la première demeure de l'homme, dit le savant et religieux Charles Bonnet, si elle y a répandu d'aussi grandes beautés, prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les parties de la nature conspirent ici-bas à fournir à l'homme des sources intarissables de plaisir; que dis-je? si cette bonté ineffable enveloppe et serre l'homme de toutes parts ici-bas, quel ne sera point le bonheur dont elle le comblera dans la Jérusalem d'en haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse et la variété du magnifique spectacle qui s'offrira à ses regards, dans la maison de Dieu, où l'*Etre existant par*

soi donne aux hiérarchies célestes les signes les plus augustes de sa présence adorable !

« Ce sera dans ces demeures éternelles, au sein de la lumière de la perfection et du bonheur, que nous lirons l'histoire générale et particulière de la Providence. Initiés alors, jusqu'à un certain point, dans les mystères profonds de son gouvernement, de ses lois, de ses dispensations, nous verrons avec admiration les raisons secrètes de tant d'événements généraux et particullers, qui nous étonnent, nous confondent, et nous jettent dans des doutes que la philosophie ne dissipe pas toujours, mais sur lesquels la religion nous rassure toujours. Nous méditerons sans cesse ce grand livre des destinées du monde. Nous n'y découvrirons point sans surprise les differentes révolutions que ce petit globe a subies avant de revêtir sa forme actuelle, et nous y suivrons de l'œil celles qu'il est appelé à subir dans la durée des siècles. Mais ce qui épuisera notre admiration et notre reconnaissance, ce seront les merveilles de cette grande *Rédemption* qui renferme

encore tant de choses au-dessus de notre faible portée, qui ont été l'objet de l'exacte recherche et de la profonde méditation des prophètes, et dans lesquelles les anges désirent de voir jusqu'au fond. Un mot de cette page nous retracera aussi notre propre histoire, et nous développera le *pourquoi* et le *comment* de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations, qui exercent souvent ici-bas la patience du juste, épurent son âme, rehaussent ses vertus, ébranlent et terrassent les faibles. Parvenus à ce degré si supérieur de connaissances, l'origine du mal physique et du mal moral ne nous embarrassera plus ; nous les envisagerons distinctement dans leur source et dans leurs effets les plus éloignés ; et nous reconnaîtrons avec évidence que *tout ce que Dieu avait fait était bon.* Nous n'observons sur la terre que des *effets ;* nous ne les observons même que d'une manière très- superficielle ; toutes les causes nous sont voilées : alors nous verrons les *effets* dans leurs *causes*, les *conséquences* dans leurs *principes* etc. Présentement nous ne voyons les choses que confusément et comme au travers

d'un verre obscur ; mais alors nous verrons face à face, et nous connaîtrons, en quelque sorte, comme nous avons été connus. Enfin, parce que nous aurons des connaissances incomparablement plus complètes et plus distinctes de *l'ouvrage*, nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des perfections de *l'ouvrier*. Et combien cette science la plus sublime, la plus vaste, la plus désirable de toutes, ou plutôt, la *seule science*, se perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la *source éternelle* de toute perfection ! Je n'exprime point assez, je ne fais que bégayer ; les termes me manquent ; je voudrais emprunter la langue des anges : s'il était possible qu'une intelligence finie épuisât jamais l'*univers*, elle puiserait encore d'éternité en éternité dans la contemplation de son Auteur, de nouveaux trésors de vérités, et, après mille myriades de siècles consumés dans cette méditation, elle n'aurait qu'effleuré cette science, dont la plus élevée des intelligences ne possède peut-être que les premiers rudiments [1]."

1 Ch. Bonnet, *Palingénésie philosophique*, part. XXII.

Il y a, dans les *Confessions de saint Augustin*, une scène touchante, solennelle, qui pourrait fournir à l'artiste chrétien le sujet d'un gracieux et sublime tableau. Nous laisserons parler le fils de Monique : " Peu de jours avant sa mort,... il arriva qu'à Ostie, où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, après les fatigues d'un grand voyage, n'ayant qu'à nous préparer à nous embarquer, nous nous trouvâmes seules, elle et moi, appuyés sur une fenêtre qui regardait sur le jardin de la maison où nous étions logés, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur, et portant toutes nos pensées et affections vers ce qui était devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laissé derrière.

" Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumières de la vérité éternelle,... ce que sera cette vie bienheureuse qui doit être le partage des saints durant toute l'éternité. Nous savions bien que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a point senti ; mais nous ne laissions pas de présenter encore la bouche

de notre cœur au courant des eaux célestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous, ô mon Dieu, afin qu'en étant abreuvés, autant que notre capacité le comportait, nous pussions porter nos pensées assez haut pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée...

" ...Dans le temps que nous parlions de cette vie, qui n'est autre que la sagesse éternelle, et que le mouvement de nos affections nous portait tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir et de la goûter en quelque sorte ; et la vue de ce grand objet nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement...

" ...Vous savez, ô mon Dieu, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, et que ce que nous disions nous donnait plus de mépris que jamais pour le monde et pour tous ses plaisirs, elle me dit : " Pour moi, mon fils, je ne vois plus " rien dans la vie dont je puisse être tou- " chée : qu'y ferais-je davantage ? et pour-

" quoi y suis-je désormais qu'il ne me
" reste plus rien à désirer ? La seule
" chose qui me faisait souhaiter de vivre,
" c'était l'envie que j'avais de vous voir
" chrétien et enfant de l'Eglise catholique,
" avant de mourir. Dieu a rempli sur
" ce point mes désirs, et avec surabon-
" dance, puisque je vous vois même en-
" tièrement dévoué à son service, et mé-
" prisant pour l'amour de lui tout ce que
" vous auriez pu prétendre d'heureux et
" d'agréable dans le monde. Que fais-je
" donc ici davantage ?"

A quelques jours de là, Dieu avait exaucé le vœu de l'heureuse mère d'Augustin, et elle contemplait face à face cette *Sagesse éternelle* dont elle venait avec son fils d'entrevoir quelques faibles rayons. Si, comme la pieuse Monique, nous ne pouvons dire encore : *Que fais-je ici davantage ?* et soupirer après la fin de notre course, du moins contemplons quelquefois, comme elle, les trésors de l'éternelle Sagesse ; *pensons au ciel* pour apprécier à leur juste valeur les biens, les plaisirs de la terre et pour reprendre force et

courage, afin de conquérir la riche couronne qui nous y attend.

M. DE MONTROND, *Mes paillettes d'or.*

LETTRE DE ST. LÉGER A STE. SIGRADE SA MÈRE.

(Extrait de l'Histoire de l'Eglise de France.)

Pendant que le cruel Ébroin, Ministre du Roi en 700 persécutait St. Léger, Évêque d'Audun. Ste. Sigrade, mère de ce saint, vivait encore et elle avait part à ses souffrances. Ebroin, qui persécutait toute cette famille ayant confisqué les biens de cette dame, lui ordonna pour mieux s'arsurer d'elle, de se retirer au monastère qu'il avait fondé a Soissons. Sigrade embrassa la vie religieuse avec une ferveur qui lui laissa moins sentir ses disgrâces que celles de ses enfants.

St. Léger lui écrivit une fort belle lettre pour la consoler, ou plutôt il la lui fit écrire par quelqu'un à qui il la dicta. Après lui avoir montré les avantages des

souffrances par l'autorité des Stes Ecritures, il lui parle de ceux de la vie Religieuse.

Nulle langue, lui dit-il, ne peut exprimer la joie que vous devez ressentir dans le Seigneur : vous avez quitté ce qu'il fallait abandonner... le Seigneur a exaucé vos prières, il a vu les larmes que vous avez répandues en abondance en sa présence. Il vous a retranché ce qui paraissait vous retarder dans la voie du salut, afin que, dégagée des liens qui vous attachaient au monde, vous viviez pour Dieu et que vous goûtiez combien le Seigneur est doux.. O heureuse mort, qui donne la vie ! heureuse perte des biens qui mérite des richesses éternelles ! heureuse tristesse qui procure la joie des anges ! Vous avez déjà éprouvé les miséricordes du Seigneur. Il vous a inspiré le mépris du monde pour vous faire pratiquer les observances d'une sainte règle. Il a délivré vos enfants des misères du siècle et leur a donné l'espérance d'une vie éternelle : au lieu que vous auriez dû les pleurer comme morts si en mourant vous les eussiez laissé sur la terre.

LIVRE DEUXIEME

CONSOLATIONS.

On se retrouve dans le Ciel.

Præterit figura hujus mundi.

Tout passe, tout disparaît, tout s'évanouit ici-bas ; la figure de ce monde, pour parler le langage des Livres saints, est comme une *tente qui sera bientôt enlevée* Un peu plus tôt, un peu plus tard, tous s'en vont par le même chemin. Mais, quand tout disparaît, quand tout s'efface, rien ne périt de ce qui a été animé un instant du souffle de Dieu. Notre âme immortelle, dégagée de l'enveloppe du corps, recommence alors une nouvelle vie. Que dis-je ? C'est seulement alors qu'elle vit pleinement. L'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie. On pourrait donc dire que la vie de l'âme ne commence en quelque sorte qu'à la mort du corps, si ce corps lui-même ne devait un jour ressusciter glorieux pour vivre avec l'âme, sa

compagne d'exil, d'une vie immortelle et bienheureuse.

Mais, au-dessus de toutes ces disparitions d'ici-bas, tristes, déchirantes, le pieux fidèle voit planer une céle[illegible] figure dont la vue le console. C'est l[illegible]ge de l'espérance ; sous ses blanches a[illegible]es, il porte de mystérieux trésors qu'il étale devant nos yeux ou verse dans notre âme. Parmi eux, je distingue une banderole rayonnante d'or sur laquelle je lis ces mots : *On se retrouve dans le ciel.*

Il est très-permis de croire et d'espérer que nous nous retrouverons et reconnaîtrons dans le ciel, et que notre félicité s'accroîtra de celle de nos amis. Le doute même à cet égard répugne à la nature de notre âme, et la raison s'accorde ici merveilleusement avec la foi pour nous attacher à cette croyance si douce, si consolante. Oui, dans le ciel, si nous avons le bonheur d'y être introduits, nous reverrons nos parents, nos amis nous les aimerons d'un ameur plus vif, plus tendre, plus parfait ; et cet omour, qui faisait déjà ici-bas une grande part de notre félicité, contribuera encore à augmenter pour nous

celle des cieux. Et pourquoi n'en serait-il point ainsi ? Nos facultés ne seront point changées dans le monde futur ; mais elles seront agrandies, développées, et recevront le complément qui leur manquait. Possédant, autant qu'il peut être donné à des créatures, la plénitude de l'être, de la connaissance, de l'amour, les âmes des élus ne perdront aucune de leurs affections légitimes, elles les ressentiront, au contraire, beaucoup plus vivement. Elles aimeront, en Dieu et selon Dieu, d'un *amour de bienveillance* tous ceux qu'elles auront aimés sur la terre ; et cet amour, ainsi épuré, perfectionné, n'en sera que plus fort, plus solide, plus sublime. C'est là que la reconnaissance et l'amour seront enfin au large, et payeront à l'être aimé le véritable tribut dont tous ceux d'ici-bas n'étaient que de faibles et impuissantes arrhes. Un jeune savant, enlevé récemment, à la fleur de l'âge, à la religion et à ses nombreux amis, faisait ainsi ses adieux à sa bien-aimée compagne : " A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie,... j'adresse des adieux courts comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je

la bénis et je l'attends. *Au ciel seulement je pourrai lui rendre autant d'amour que je lui en dois* [1]."

Ainsi parle le cœur du chrétien. C'est là haut, et non point ici-bas, qu'il se dilatera pleinement, et qu'il rendra à Dieu d'abord et par-dessus tout, ensuite à ses amis de la terre, le vrai culte de la reconnaissance et de l'amour.

Il semble superflu d'insister sur ce point. Tous les docteurs, tous les saints ont regardé la terre comme un exil, un lieu de passage, et le ciel comme la patrie, le bienheureux séjour de *l'éternelle réunion*. Citons seulement quelques lignes du bon saint François de Sales. Voici comment il écrivait à une pieuse dame, contre la crainte de la mort: " Considérez les personnes que vous aimez le plus, desquelles il vous facherait d'être séparée, comme des personnes avec lesquelles vous serez éternellement au ciel ; par exemple, votre mari, votre petit Jean, monsieur votre père. Oh ! ce petit garçon qui sera, un jour

1 Testament de A. Ozanam. Voir *Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul*, Octobre 1853.

Dieu aidant, bienheureux en cette vie éternelle, en laquelle il jouira de ma félicité et s'en réjouira ; et je me réjouirai de la sienne, et m'en réjouirai sans jamais plus nous séparer ! Ainsi du mari, ainsi du père et des autres [1]."

Je connais une autre mère, pieuse et tendre comme la plupart d'entre elles, qui revint un jour d'un sermon sur le *ciel*, l'âme toute bouleversée. D'après certains passages où l'orateur s'était mal expliqué sans doute, ou plutôt qu'elle avait mal compris, elle se figurait que notre âme dans le ciel serait tellement absorbée dans la contemplation des perfections de Dieu et dans le ravissement du divin amour, que tout le reste ne lui serait plus rien, et qu'elle serait dès lors étrangère à toute autre créature comme à tout autre amour. Et cette pauvre mère, qui avait perdu naguère une fille bien-aimée, s'affligeait à la triste pensée de ne pas la retrouver, la reconnaître et l'aimer encore au céleste séjour. Et ce beau ciel, dont on

1 *Œuvres de Saint François de Sales*, lettre 787.

venait de lui vanter les charmes ravissants, ne lui semblait plus désormais l'asile du parfait bonheur... Ma muse chrétienne se sentit émue de pitié pour cette mère, et ce sentiment lui inspira quelques simples strophes qu'on me permettra de rappeler ici :

A une Mère.

C'en est donc fait, dis-tu dans ta douleur profonde :
Quand pour voler aux cieux elle quitta ce monde,
Mon adieu d'ici-bas était donc éternel !...
Je me disais : Après l'exil de cette vie,
Oh ! je la reverrai dans la sainte patrie ;
On se retrouve dans le ciel.

Hélas ! non, ô mon Dieu ! Cette douce espérance
Qui venait de mon cœur alléger la souffrance,
Et de ce dur calice adoucissait le fiel,
La voilà donc perdue ! Elle m'est donc ravie !
Plus ne m'est donc permis de dire : Après la vie
On se retrouve dans le ciel !...

Quel étrange langage, ô pauvre et tendre mère !
Oh ! non, rassure-toi : dans cette coupe amère,
Dieu, qui créa ton cœur, mit un rayon de miel.
Tu reverras ta fille ; oh ! reprends confiance ;
Rattache ta pensée à l'ancre d'espérance :
On se retrouve dans le ciel !...

Quoi ! l'amour maternel, si fort et si sublime,
S'éteindrait-il alors qu'en nous tout se ranime,
Et près de Dieu revêt un éclat immortel ;
Alors que notre cœur, dilatant sa puissance,
Se remplit, comme Dieu, d'une tendresse immense ?...
On se retrouve dans le ciel !...

Tout me le dit : la foi, la raison, la nature.
Quand Dieu met dans nos cœurs une croyance pure,
Et l'y grave d'un sceau permanent, immortel,
Pourrait-il nous tromper ?... Lui le Maître infaillible,
Quand il met dans nos cœurs cet espoir invincible :
On se retrouve dans le ciel ?...

Laisse donc là, crois-moi, ta crainte imaginaire :
Le divin Créateur, dont le cœur de la mère
Est, en ce lieu d'exil, le chef-d'œuvre immortel,
L'aurait-il enrichi de cet amour immense,
S'il l'eût déshérité de ce cri d'espérance :
On se retrouve dans le ciel ?...

Jadis le monde a vu la mère la plus sainte
Perdre un Fils bien-aimé, sans que jamais la plainte
Sortît un seul moment de son cœur maternel :
Pleine foi, d'amour, oubliant sa souffrance,
Elle bénissait Dieu, dans la ferme assurance
Qu'on se retrouve dans le ciel.

Comme la Vierge Sainte et la plus tendre mère,
Bénis Dieu, prie, attends, et que ta plainte amère
Ne monte plus dès lors au séjour éternel....
Sans crainte au Paradis que ton cœur s'achemine :
Là, tu retrouveras ta chère *Clémentine*....
On se retrouve dans le ciel !...

M. DE MONTROND, *Mes souvenirs.*

(Voyez l'article ci-dessous : *Au Ciel on se Reconnait* page 137 et suivantes.)

REFLEXION SUR UNE TOMBE

LI N'Y A QUE DEUX DEMEURES OU RIEN NE PASSE.

(Mgr. Gerbet.)

Voilà donc tout ce qui reste en ce monde de celui qui y fut et y sera toujours tant aimé ! Voilà où vient aboutir une vie qui peut-être se promettait encore de longs jours !

Adorons la volonté de Dieu au bord de cette fosse, et élevons nos pensées vers le seul séjour qui ne soit pas un lieu de passage.

Redisons-nous ici avec une foi vive que nous ne faisons que confier à la terre un germe d'immortalité... Ce pauvre corps va bientôt se dissoudre ; mais tandis que la main de la mort le décompose, il y a une indicible et toute-puissante main qui travaille à le réparer. Nous semons dans cette tombe un corps corruptible, il en

sortira incorruptible, nous le semons dans la bassesse, il en sortira dans la gloire ; nous le semons dans l'infirmité, il en sortira dans la puissance ; nous semons un corps animal, il en sortira un corps spirituel... Ainsi, cette fosse que nous appelons la dernière demeure de ce corps, n'est pas la dernière ; il ne fera qu'y passer.

O NÉANT DES ESPÉRANCES HUMAINES !

(Bossuet.)

Qu'ont à espérer les enfants d'Adam ? Tout passe, tout s'évanouit ; nos jours ne sont qu'une ombre sur la terre, et rien ne demeure ; nos vains plaisirs nous échappent, et notre gloire s'efface en un moment. Où sont les rois anciens qui ont fait tant de bruit dans le monde ? Ils gîsent dans leurs tombeaux, et leur âme peut-être est dans les tourments. O néant des espérances humaines ! O mon âme, viens goûter avec Jésus-Christ une meilleure espérance.

Qu'est ce que les biens du monde ? Qu'est-ce qu'un royaume sur la terre ? une vaine pompe, un éclat d'un jour, une terrible obligation de conscience. O Seigneur, je régnerai un jour avec vous ; mon âme sera heureuse, parce qu'elle verra votre lumière ; mon corps sera plein de gloire et de vie, car votre corps, que je recevrai, déploira sur moi sa vertu. Un jour, quand la mort viendra, vous me serez, ô Jésus, un doux viatique ; au milieu des ombres de la mort je ne craindrai point les maux, parce que vous serez avec moi ; ma chair se reposera en paix, et la corruption ne me retiendra pas ; vous me montrerez les voies de la vie, vous me remplirez de joie avec votre face ; je serai comblé éternellement de plaisirs célestes.

Il m'est bon de m'attacher à mon Dieu, et de mettre en lui mon espérance. [1]

1 Ps. LXII, 28.

EN FIN FINALE, MON AME LAISSERA AUSSI SON MISÉRABLE CORPS.

(Saint François de Sales.)

Mon âme sortira un jour de ce corps ; mais quand, comment et de quelle manière cela arrivera, il n'y a que Dieu qui le connaisse. D'une chose seulement je suis assuré, c'est que nous mourrons tous, et qu'à mon égard ce sera toujours plus tôt que je ne pense ; qu'alors le monde finira pour moi, avec toutes ses vanités, ses divertissements, ses pompes et ses convoitises.

Ah ! Seigneur, je verrai alors pour quelles bagatelles et chimères je vous ai si lâchement offensé. Alors aussi j'expérimenterai, mais peut-être trop tard, ô mon Dieu, que les péchés qui me semblaient ici-bas fort petits, me paraîtront là, gros comme des montagnes, tandis que mes bonnes œuvres et ma dévotion me paraîtront fort petites.

L'EXPIATION TEMPORAIRE.

(Mgr. Gerbet.) [1]

Le dogme du purgatoire est lié au dogme de la pénitence, qui tient lui même au fond du christianisme ; car, si la pénitence est nécessaire, le plus simple bon sens nous suggère l'idée d'une expiation temporaire placée au delà de cette vie. N'arrive-t-il pas assez souvent que la mort, survenant à l'improviste, est inutile à la pénitence, parce qu'elle est reçue sans pouvoir être acceptée, et qu'elle fait une victime sans qu'il y ait d'holocauste ? Et lors même que Dien laisse entre le premier jour de la conversion du cœur et le dernier jour de la vie un assez long espace pour l'expiation, il est toujours très-vraisemblable qu'on arrive fréquemment au terme de l'épreuve terrestre avant d'avoir atteint les limites de la pénitence ; il faut bien dès lors, qu'il y ait, au delà des limites de ce monde, une station dernière où

1 *Du dogme générateur de la piété catholique.*

tout se régularise et s'achève. Et n'est-il pas raisonnable de croire que Dieu fait pour le chrétien ce que fait un père pour un de ses enfants qui doit expier quelques torts envers l'amour paternel ? Il le condamne à une absence.

PIÉTÉ ENVERS LES MORTS.

(P. Félix.)

La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur ; et de tous les retranchements que le Protestantisme a fait subir à l'intégrité de la doctrine catholique, le plus étonnant et le plus inconcevable est sans contredit celui qui, en supprimant la prière et le sacrifice pour les fidèles trépassés, brise ce commerce sacré qui nous unit, encore après leur mort, à ceux que nous avons aimés pendant leur vie.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus suave au

cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts ? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux qu'on a perdus ; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables ; croire enfin que même dans ce monde invisible qu'ils habitent, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance ! et dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit et frapper tout près de leur cœur ! Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour, a je ne sais quoi d'exquis et d'attendrissant tout ensemble. La foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants ?

MOYENS DE SOULAGER LES MORTS.

I

LA PRIÈRE.

" Ensevelir les morts avec un respect
" pieux, honorer de tout son pouvoir leur
" dépouille mortelle, ce sont là des devoirs
" que l'Écriture Sainte place au rang des
" œuvres méritoires et louables. Que les
" hommes s'acquittent donc, à l'égard de
" ceux qu'ils aimèrent, de ce devoir sacré ;
" qu'ils accordent cet adoucissement à
" leur humaine tendresse, pourvu qu'avec
" beaucoup plus de zèle encore ils offrent
" à Dieu des prières qui puissent être
" utiles à leurs amis, à leurs proches,
" morts selon la chair et non selon l'esprit.
" La pompe des funérailles, la foule qui
" les accompagne, le soin de la sépulture,
" le luxe des tombeaux, peuvent bien, à
" leur manière, consoler les vivants dans
" leur douleur, mais ne peuvent rien pour
" les morts. Ce qui les soulage véritable-

" ment, c'est la prière, le sacrifice de l'au-
" tel, et les aumônes versées dans le sein
" des pauvres. [1] "

Tel est l'enseignement laissé par les Pères, et qui remonte aux temps apostoliques.

Fidèle à sa tradition, l'Église, mère incomparable, élève chaque jour vers le ciel sa voix suppliante en faveur des âmes du purgatoire, qui n'ont pas cessé de compter parmi ses enfants. Sa tendresse, émue par leurs souffrances, les suit au delà du tombeau, et dans le lieu de leur expiation douloureuse, suppléant par la constance de ses prières à l'insuffisance des nôtres. Et quand nul ne se souviendra plus ni d'eux ni de nous ici-bas, l'Eglise priera encore, et elle priera toujours. Pas un seul de ses offices publics ou particuliers où le souvenir des morts n'ait une place à part dans les prières du prêtre. Le doux souhait du repos, *Requiem*, du repos éternel, *Requiem æternam*, du repos dans la paix, *Requiescat in pace*, y est sans cesse répété pour les fidèles qui sont morts dans la foi.

1. Saint Augustin.

Chaque jour aussi, à toutes les messes qui se célèbrent dans le monde, le prêtre applique aux fidèles défunts la prière touchante qui ouvrit au bon larron les portes du ciel : *Memento Domine :* Souvenez-vous Seigneur de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi. Souvenez-vous d'eux ; mais ne vous souvenez plus de leurs péchés. Versez sur eux le sang de Jésus-Christ ici présent sur l'autel, et que ce sang précieux les introduise au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

" C'est donc une sainte et salutaire " pensée de prier pour les morts, afin " qu'ils soient délivrés de leurs péchés.[1] " Mais entre toutes les prières, il n'en est pas de comparables à celles qui montent vers Dieu par le Saint Sacrifice de la Messe, continuation réelle, et non pas seulement figure du sacrifice de la croix. Sur l'autel comme sur le Calvaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre en victime pour le salut des vivants et des morts. Allons donc

1. II Mach. XII, 46.

puiser souvent pour nos morts bien aimés à cette source de grâces, en faisant célébrer la sainte messe à l'intention de leurs âmes. Les mérites du divin sacrifice sont infinis, et notre indignité ne saurait rien leur enlever : grande consolation pour nous qui pouvons si justement douter de l'efficacité de nos pauvres prières.

II

LES BONNES ŒUVRES.

" Qui pourrait mettre en doute," écrit encore saint Augustin, " que les œuvres " de miséricorde faites à l'intention des " morts ne servent à leur délivrance, " puisque ce n'est pas vainement que " nous offrons pour elles à Dieu nos prières ? "

Dans cette pensée qui a été de tout temps la pensée de l'Église, les chrétiens des premiers siècles avaient coutume, au jour des funérailles, de faire des largesses aux pauvres. On leur donnait le festin nommé *Agape*, repas de charité, et on leur distribuait des aumônes.

Saint Paulin, contemporain de saint Jérôme [1], écrivant à un sénateur romain que la mort de sa femme avait plongé dans la douleur, cherchait à le consoler par ces touchantes paroles :

" Tout ce que vous donniez aux pau-
" vres, disait-il, la main de Jésus-Christ
" le rendait incontinent à vous et à elle ;
" car la voix des indigents trouve une
" route facile pour arriver à l'oreille de
" Dieu, et il est écrit : *La prière du pau-*
" *vre perce les nuées.* Votre épouse est bien-
" heureuse, elle pour qui tant de choses
" plaident en ce moment auprès de Jésus-
" Christ, vos mérites et les siens, les
" bonnes œuvres que vous faites pour son
" âme et ses vertus héréditaires. [2] "

Notre Seigneur n'a-t-il pas attribué à l'aumône une puissance en quelque sorte souveraine, quand il a déclaré qu'il regardait comme fait à lui-même tout ce qu'on fait pour l'amour de lui au plus petit des

1 IVe siècle.

2 *Histoire de sainte Paule*, par M. l'abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans.

siens, tout, jusqu'à *un verre d'eau* froide donné à celui que la soif tourmente ? Un verre d'eau froide ! quel symbole encourageant de l'aumône même légère et facile à tous ! Et ce pauvre désaltéré n'est-il pas l'image sensible d'une âme soulagée dans sa souffrance par notre charité ?

NOUS OUBLIONS TROP NOS MORTS.

" Nous oublions trop nos morts, nos " chers défunts, " avait coutume de dire saint François de Sales. Nous ne prions pas assez pour leurs âmes. Le besoin de croire au bonheur, à l'entière délivrance de ceux dont nous pleurons la perte, fait que nous aimons à nous persuader qu'ils ont passé sans transition de la terre au ciel, et que nos prières sont désormais superflues. Aussi, lorsque la lutte suprême s'achève, et que ce moment de solennel silence qui suit le dernier soupir a fait place à l'explosion des regrets, que de fois on entend s'écrier autour d'un lit de mort : Enfin il ne souffre plus, il est

heureux, il se repose! Et l'on cherche dans cette assurance un allégement à sa douleur; et l'on ne songe guère, hélas! que, retenus peut-être dans le séjour de l'expiation, la pauvre âme y souffre plus cruellement encore que dans sa cruelle agonie.

Mais qui donc a pénétré dans les conseils de Dieu? A qui Dieu a-t-il révélé le secret de sa justice envers cette âme?

Éclairés des lumières de la foi, les Saints tremblaient bien plus que nous, sur eux-mêmes et sur les autres. Le grand évêque saint Cyprien, sur le point de souffrir le martyre, s'écriait en livrant sa tête au bourreau : *Malheur à moi qui vais paraître au jugement de Dieu!*

Et saint Augustin, longtemps après la mort de son admirable mère, priait encore pour elle, et il demandait des prières. *Seigneur*, écrivait-il, *inspirez à vos serviteurs qui sont mes frères, de porter à votre autel le souvenir de Monique, votre servante, et de Patrice qui fut son époux.*

A Dieu seul il appartient de juger les âmes, parce que seul il connaît tous les replis des cœurs. Seul il pénètre dans cette vie intérieure de l'âme qui, ne se révélant pas au dehors, est cause que nos jugements sur autrui sont injustes souvent, et tout au moins téméraires. Là où l'œil de l'homme n'aperçoit que des sujets d'édification ou de scandale, l'œil de Dieu découvre peut-être, soit un orgueil secret qui gâte les plus belles vertus, soit des circonstances cachées qui atténuent les plus grandes fautes. Et il ne faut point l'oublier: si Dieu a promis le pardon au pécheur, s'il accueille avec indulgence les ouvriers de la dernière heure, il déclare aussi qu'il demandera compte *d'une parole oiseuse* [1], et qu'il *jugera même les justices.* [2] Car, *rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux* [3], et il reste le plus souvent, même après le par-

1 Matth. XII, 36.

2 Ps. LXXIV, 3.

3 Apoc. XXI, 27.

don, quelques fautes à expier et une peine temporelle à subir.

Gardons-nous donc de prévenir les arrêts divins par nos jugements aveugles. Espérons en l'infinie bonté de Dieu ; mais, tout en gardant la douce confiance qu'autorise la foi pour les vies pures et pour les morts chrétiennes, prions pour tous nos frères défunts, quelle qu'ait été leur vie, quelle qu'ait été leur mort. Si, par bonheur, notre prière est inutile à l'âme qui en était l'objet, elle ira chercher quelqueautre pauvre âme en détresse, et, lorsqu'à notre tour nous aurons besoin de prières, ceux dont nous aurons hâté la délivrance s'intéresseront à notre bonheur.

Dès à présent et sur la terre, une prière persévérante pour les morts portera ses fruits dans notre cœur. Elle lui rappellera ce dernier de nos jours qui va bientôt venir. Elle y continuera ces douces relations d'une intime tendresse ; elle y protégera des mémoires vénérées contre l'oubli, le triste oubli, cette grande faiblesse de notre nature ; et nous pourrons

dire avec saint Ambroise pleurant un ami : *je l'ai aimé, et je ne le délaisserai pas que ma prière ne l'ait fait entrer dans la maison du Seigneur.*

Il a passé par la mort, mais il ne s'y est point arrêté.

(Saint François de Sales.)

Mon Dieu, que cette vie est trompeuse et que ses consolations sont courtes ! Elles paraissent en un moment, et un autre moment les emporte. Petit à petit, Dieu nous sèvre des contentements de ce monde, et il nous attire de cette sorte au désir du ciel, en y attirant peu à peu tout ce qui nous était cher ici-bas. Il faut donc aspirer ardemment au jour de l'immortalité, et tenir nos cœurs élevés vers le ciel, où nous avons maintenant une partie de nos âmes bien-aimées. Ah ! si une fois nous avions notre cœur bien engagé à cette sainte et bienheureuse éternité : " Allez, dirions-" nous à tous nos amis, allez, chers amis,

" en cet Être éternel, à l'heure que le " Roi de l'éternité vous a marquée. Nous " irons après vous. " Et puisque le temps ne nous est donné que pour cela, et que le monde ne se peuple que pour peupler le ciel, quand nous allons là, nous faisons tout ce que nous avons à faire.

O Dieu ! la mort est épouvantable ainsi qu'on nous la propose. Car on vient nous dire : Votre père est mort, ou, Votre fils est mort ; et ce n'est pas bien parler entre nous autres chrétiens. Il faut dire : Votre père s'est retiré en son pays et au nôtre, et, parce qu'il le fallait, il a passé par la mort, en laquelle il ne s'est point arrêté.

Et nous, quand irons-nous dans notre patrie ? En peu de jours, tôt ou tard, en peu d'années nous les suivrons en ce passage, et les amitiés commencées en ce monde se reprendront pour ne plus se quitter. Toutes nos pertes et nos séparations ne sont que pour ce petit moment : ah ! vraiment, pour si peu que cela, il faut avoir patience.

Tâchons donc d'attendre avec courage que l'heure de notre départ sonne, pour

aller où ces amis sont déjà arrivés ; et puisque nous les avons si fort aimés, persévérons à les aimer encore, faisant pour l'amour d'eux ce qu'ils ont désiré que nous fissions, et ce que maintenant ils souhaitent pour nous, qui est de modérer notre douleur, en conservant nos yeux pour un sujet meilleur que les larmes, et notre esprit pour de plus désirables occupations que celles de la tristesse. Et puisque la vraie amitié se plaît à complaire à la personne aimée, pour lui complaire, soulagez votre esprit et relevez votre courage. Imaginez-vous qu'elle vous en a prié à son départ.

Pleurez-vous la semence quand vous la confiez au sillon ?

(Saint Augustin.) [1]

Vous êtes triste d'avoir porté au sépulcre celui que vous aimiez, et parce que tout à coup vous n'entendez plus sa voix. Il vivait, et il est mort !

1 Ozanam, *Éloquence chrétienne*.

Mais pleurez-vous donc la semence quand vous la confiez au sillon ? Si un homme était assez ignorant de toutes choses pour pleurer le grain qu'on apporte aux champs, qu'on met dans la terre et qu'on ensevelit sous la glèbe brisée ; et si cet homme disait en lui-même : Comment donc a-t-on enterré ce blé moissonné avec tant de peine, battu, émondé, conservé dans le grenier ? Nous le voyions, et sa beauté faisait notre joie : maintenant, il a disparu de nos yeux !... S'il pleurait ainsi, ne lui dirait-on pas : " Ne t'afflige point, ce grain " enfoui n'est assurément plus dans le " grenier, il n'est plus dans nos mains ; " mais nous viendrons plus tard visiter ce " champ, et tu te réjouiras de voir la ri- " chesse de la récolte, là où tu pleures " l'aridité du sillon. Les moissons se voient " chaque année ; celle du genre humain ne " se fera qu'une fois, à la fin des siècles. " En attendant, toute créature, si nous ne sommes pas sourds, nous parle de la résurrection. Le sommeil et le réveil sont de tous les jours ; la lune disparaît et se renouvelle tous les mois. Pourquoi viennent, pourquoi s'en vont les feuilles des arbres ?

Voici l'hiver ; assurément ces arbres desséchés reverdiront au printemps. Sera-ce la première fois, ou ne l'avez-vous pas vu l'an passé ? Vous l'avez vu : l'automne amènera l'hiver, le printemps ramène l'été. L'année recommence dans un temps qui lui est marqué ; et les hommes, faits à l'image de Dieu, ne pourraient plus revivre ?...

Ce qui finit sitot est toujours court.

(Sainte Thérèse.)

La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, et vous donne la force qui vous est nécessaire pour supporter une telle perte, un si terrible coup ! Dieu qui l'a permis, et qui nous aime plus que nous ne saurions jamais nous aimer nous-mêmes, vous éclairera de plus en plus pour vous amener à comprendre quelle grâce singulière il accorde à ceux qui le connaissent et qui l'aiment, lorsqu'il les retire de cette vie de misères.

Les lumières de la foi ne nous permettent pas de douter que cette sainte âme ne soit actuellement dans le lieu du repos, y recevant la récompense des grandes épreuves de sa vie, et de la patience avec laquelle elle les a supportées.

Et vous, gardez-vous bien de vous laisser abattre par cette pensée, qu'il vous reste encore de longs jours à passer, isolé sur la terre. Ce qui finit sitôt est toujours court. Dites-vous bien que le temps qui peut vous rester à vivre sans cette chère compagne n'est en réalité qu'un moment ; et remettez-vous entre les mains de Dieu, qui fera tourner toutes choses à votre plus grand bien. Croyez que celle que vous avez perdue pour la vie présente, vous est bien plus secourable en l'autre, où elle priera Dieu pour vos enfants. Ces pauvres enfants, il me font bien de la peine ; mais j'espère que Dieu les assistera, en faveur de leur mère.

Ah ! que nous serons heureux si nous sommes tous ensemble au Ciel !

(Fénélon.)

On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. En perdant de vrais amis, on perd trop. Mais la religion nous console en nous apprenant qu'ils ne sont pas perdus pour nous, et qu'il y a une patrie dont nous nous approchons tous les jours, qui nous réunira tous. *Ne nous affligeons donc pas comme ceux qui n'ont point d'espérance.* [1] Ceux qui meurent ne sont à notre égard qu'absents pour un peu de temps. Leur perte apparente doit servir à nous dégoûter du lieu où tout se perd, et à nous faire aimer celui où tout se retrouve. Oh ! que nous serons heureux si nous sommes un jour tous ensemble au ciel, devant Dieu, ne nous aimant plus que de son seul amour, ne nous réjouissant plus que de sa seule joie, et ne pouvant plus nous séparer les

1 I Thessal. IV, 12.

uns des autres! Nous sommes heureux déjà, au milieu de nos peines, par l'attente certaine de ce bonheur. L'espérance d'un si grand bien est, dès cette vie même, notre plus grand bien.

Ne vous affligez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. [1]

(Saint-Augustin.)

Le saint apôtre nous avertit " de ne pas " nous affliger sur ceux qui dorment, c'est-" à-dire les morts qui nous étaient chers, " comme s'affligent les autres hommes qui " n'ont pas d'espérance ;" l'espérance de la résurrection et de la vie éternelle. Car l'usage des saintes Écritures est d'appeler les morts " ceux qui dorment, *dormientes*," afin que lors qu'on vient nous dire qu'ils se sont endormis, nous espérions les voir se réveiller un jour. Et nous chantons aussi dans les Psaumes : *Celui qui dort ne pourra-t-il donc pas se réveiller ?*

1 I Thessal. IV, 12.

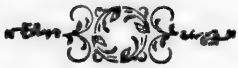
Il est vrai que la tristesse que nous ressentons à la mort de nos proches est en quelque sorte naturelle. Ce n'est pas un simple préjugé qui nous inspire l'horreur de la mort ; c'est bien moins aussi la raison que la nature. L'amour de la vie est instinctif chez l'homme, qui n'avait pas été fait pour mourir, et qui, jamais, n'y aurait été condamné sans le châtiment qu'avait précédé sa faute.

Il faut donc que nous soyons tristes quand la mort nous enlève des personnes aimées ; car, bien que nous sachions qu'elles ne nous laissent pas pour toujours sur la terre, et que nous devons bientôt les rejoindre, néanmoins leur absence contriste notre cœur, dans son amour. Mais si d'une part nous vient l'affliction, de l'autre la consolation nous arrive ; si l'infirmité de la nature nous abat, la foi nous relève ; si la condition de l'humanité nous plonge dans la douleur, la promesse de Dieu nous guérit. C'est pourquoi l'Apôtre ne défend pas de s'affliger, mais seulement de s'affliger comme les autres hommes qui n'ont pas d'éspérance.

Que la douleur soit donc permise à notre

tendresse, mais une douleur que l'espérance tempère. Pleurons nos morts, mais que les joies de la foi viennent promptement sécher nos larmes ; car les âmes fidèles ont échangé leur sort contre un sort plus heureux.

Non, nous n'avons pas perdu ceux qui abandonnent cette terre, que nous devons dans peu quitter nous-mèmes. Nous les avons seulement envoyés devant nous dans un monde meilleur, où ils nous seront d'autant plus chers que nous les connaîtrons encor mieux.



AU CIEL ON SE RECONNAIT.

Oui certainement l'on se reconnaîtra et l'on s'aimera au ciel, et cet amour réciproque fera partie du bonheur accidentel du ciel. Cette doctrine soutenue et confirmée par les témoignages les plus flatteurs prodigués par les plus grands Evêques de France à l'auteur d'un excellent opuscule intitulé : *Au Ciel on se Reconnait* répandra dans les cœurs de tous ceux qui le liront le baume de l'espérance chrétienne et tout en faisant sentir les liens spirituels, qui nous unissent entre nous cet excellent ouvrage servira à nous unir davantage au Seigneur.

Monseigneur Malou Evêque de Bruges a écrit en répondant à un ami des paroles si frappantes sur ce sujet qu'il nous a semblé que nous ne saurions rien citer de plus fort ni de plus capable de jeter des flots de lumière sur cette Thèse. Je

viens de lire dit cet Evêque à son ami l'opuscule *Au Ciel on se Reconnait :* vous me demandez ce que j'en pense.

Tous les ouvrages qui traitent du ciel, de son bonheur, de son éternité, etc., me font plaisir, parce que ce sont ceux qui de nos jours font le plus de bien aux âmes. Autrefois, on recueillait plus de fruit, à ce qu'il paraît, en parlant de la mort, du jugement et de l'enfer. La crainte avait alors plus d'empire que l'amour. Aujourd'hui, l'amour est plus puissant pour convertir les cœurs. C'est donc l'amour qu'il faut inspirer, et pour affermir les justes et pour ramener les pécheurs.

" Le sujet traité dans cet opuscule est plein d'intérêt. Il répond à une question que les personnes pieuses nous adressent souvent : *Au Ciel se reconnaîtra-t-on ?* Oui, certainement, l'on se reconnaîtra et l'on s'aimera, et cet amour réciproque fera partie du bonheur accidentel du ciel. A mon avis, l'auteur est exact et n'exagère rien. S'il a un défaut, c'est peut-être celui de n'avoir point épuisé son sujet.

" La société des saints, me disais-je, continue la Jérusalem céleste, la sainte Sion, la cité de Dieu. Mais une ville a ses magistrats et ses princes, comme elle a ses citoyens. Elle suppose entre les personnes qui la composent des rapports de supériorité et de subordination d'ordre moral, rapports qui n'existent point sans connaissance mutuelle.

" La société des Saints est la famille de Dieu; famille spirituelle, transportée de la terre au ciel, famille où Marie est encore Mère et distingue ses enfants bien-aimés. Or conçoit-on une famille dont les membres ne se connaissent point entre eux ? Peut-il se faire que les enfants connaissent leur père et leur mère, sans que les frères et les sœurs aient des rapports fraternels ?

" La société des Saints forme une hiérarchie céleste, à l'imitation de celle des anges, si toutefois elle ne se confond pas avec celle-ci. Or nous savons que les anges se connaisseut entre eux, puisque les ordres supérieurs éclairent, illuminent les ordres inférieurs, et que tous s'aident

mutuellement à louer, à bénir, à adorer le Dieu trois fois Saint. Les bienheureux en agiront de même, et puisque les saints anges les connaîtront comme les remplaçants des anges tombés, eux aussi connaîtront les anges, et se connaîtront réciproquement.

" D'ailleurs, l'Eglise militante n'est-elle pas une image imparfaite de l'Eglise triomphante ? S'il en est ainsi, l'Eglise triomphante conservera donc dans son sein le cachet, si je puis parler ainsi, de l'Eglise militante. Je veux dire que l'ordre et l'harmonie qui règnent ici-bas parmi les enfants de Dieu, pour les préparer au bonheur du ciel, passeront avec eux dans le séjour des élus. Ainsi les pasteurs, au ciel, se trouveront à la tête de leurs troupeaux ; les évêques, à la tête des fidèles de leurs églises ; les souverains Pontifes, à la tête de toute l'Eglise catholique ; les patriarches des Ordres Religieux, à la tête de leurs familles spirituelles de tous ceux qui ont suivi leur règle, porté leur habit, imité leur exemple. Mais cet ordre et cette harmonie reposent sur la connaissance réciproque des personnes, et

sur des relations de l'ordre moral qui, sans connaissance réciproque sent impossibles.

" La nature même de la Béatitude céleste fournit à ce sujet des preuves irréfutables. Cette Béatitude repose toute entière sur la vision béatifique, c'est-à-dire sur la vue intellectuelle de la Divinité. Et qu'est-ce que la vue intellectuelle, sinon la connaissance, l'action de l'esprit? Le développement de l'intelligence sera donc en quelque sorte la mesure du bonheur du ciel. Le bonheur résulte, il est vrai, de l'amour; mais l'amour lui-même est nécessairement proportionné à la connaissance que l'on a de l'objet de son bonheur. On n'aime point ce que l'on ignore, et l'on aime infiniment ce que l'on connaît comme infiniment aimable. L'intelligence est donc la faculté par laquelle les bienheureux saisissent le bonheur; et l'on supposerait chez les élus une ignorance complète de ce qui les entoure, et de ce qui les intéresse au plus haut degré? L'on pourrait croire qu'ils jouissent de la connaissance de l'essence, de Dieu, et que dans cette essence, ils ne contemplent point les jouissances qu'y puisent les

autres bienheureux? Cela est tout à fait impossible. La puissance qu'a acquise leur esprit pour contempler la Divinité, source de tout bonheur, les aide puissamment à connaître ceux que l'essence divine béatifie, comble de bonheur autour d'eux. Ils ne jouissent pas seulement du rayon de lumière qui les met en contact avec la Divinité, mais de l'océan de clarté qui les inonde, et qui les met en rapport avec toutes les félicités du ciel.

" Quoique le bonheur essentiel des élus consiste dans la vision et la possession de l'essence divine, cependant leur béatitude se complète et s'achève, si je puis parler ainsi, par la connaissance qu'ils acquièrent de la béatitude des amis de Dieu. Au ciel comme sur la terre, Dieu reçoit non-seulement des hommages isolés, mais aussi les louanges collectives de tous ses enfants réunis.

" Pourquoi d'ailleurs dans le ciel ces auréoles ou signes particuliers de vertu et de gloire? Pourquoi les martyrs, les vierges, les confesseurs, les docteurs, etc., porteront-ils une marque distinctive au milieu de la lumière commune, sinon

pour être plus facilement reconnus et glorifiés par leurs frères ? Certes, ce n'est point pour fixer l'œil de la Divinité ou des anges que ces sceaux particuliers de mérite et de gloire sont nécessaires ; c'est pour attirer les regards des autres élus. Les bienheureux reconnaîtront donc, et distingueront les martyrs des confesseurs et des vierges ; et tout en reconnaissant leurs mérites, ils reconnaîtront aussi leurs personnes. Il y a donc entre les bienheureux toute une suite de rapports mutuels d'admiration, de félicitations, d'applaudissements, de reconnaissance, qui supposent évidemment une connaissance personnelle claire et directe.

Ce n'est pas tout, nous croyons à la résurrection des corps. Celle-ci n'est point rigoureusement nécessaire pour que les élus se reconnaissent entre eux. Les âmes, dépouillées de leurs corps, revêtent des formes intellectuelles que les intelligences dégagées de la chair peuvent apercevoir, distinguer, connaître. Cependant il est certain que la réunion du corps à l'âme, qui reconstitue l'individualité terrestre, brisée par la mort, est un moyen puissant

de distinguer les élus les uns des autres ; et, quoique la résurrection de la chair ait d'autres fins sublimes, il est permis de croire que la résurrection de la chair contribuera aussi, pour une part, à faciliter aux bienheureux la connaissance qu'ils possèderont de leurs parents, de leurs amis et de leurs bienfaiteurs.

" A cet égard, le dogme de l'invocation des Saints nous fournit aussi des lumières.

" De son vivant, l'apôtre saint Pierre écrivait aux fidèles qu'il avait convertis, qu'après sa mort, il se souviendrait d'eux. Ces fidèles avaient donc un droit tout particulier de l'invoquer après sa mort. Ce droit, nous l'avons dans une certaine mesure à l'égard de tous les saints, mais surtout à l'égard des saints dont nous portons le nom, ou qui, à un titre quelconque, sont devenus nos patrons particuliers. Arrivés au ciel, les saints que nous avons connus sur la terre nous connaissent encore. Que dis-je, les saints qui règnent au ciel depuis des siècles, les saints martyrs qui ont versé leur sang au premier âge de l'Eglise, longtemps avant notre naissance,

nous connaissent et nous aiment en Jésus-Christ. Nous les invoquons avec confiance et avec succès.

" Que si les élus ne se connaissent pas au ciel, il faut que ces bienheureux patrons, qui nous ont suivis de l'œil sur la terre, nous perdent de vue quand nous montons au ciel, et cessent de s'intéresser à notre bonheur. Or cela est impossible. Loin de se briser, quand nous montons au ciel, les liens d'amour qui nous unissent aux Saints se fortifient et se resserrent. La foi et l'espérance cessent alors ; mais la charité demeure toujours. Les Saints qui nous connaissent sur la terre, nous connaissent donc encore quand nous arrivons au ciel ; et comme cette prérogative est essentiellement commune à tous les élus, tous les élus se connaissent mutuellement pendant toute l'éternité.

" Enfin, si les bienheureux ne se reconnaissent pas les uns les autres, quelle idée pourrait-on se faire du bonheur du ciel ? Il faudrait nécessairement s'imaginer une multitude d'êtres isolés les uns les autres, sans action ni rapports réciproques, immobiles, absorbés dans une comtemplation

immuable, et en quelque sorte matérialisée. L'esprit et le cœur des élus seraient absorbés, je le veux, dans la connaissance et dans l'amour de la nature divine ; mais leur ensemble ne formerait plus ni une société d'amis, ni la famille spirituelle, ni la cité de Dieu. Le ciel ne serait plus le séjour des délices, où toutes les facultés de l'âme raisonnable ont une action propre, concourant au bonheur de cette âme et au bonheur des autres élus ; mais il deviendrait, qu'on me passe l'expression, une espèce de prison cellulaire, où les âmes, captivées par le bonheur essentiel de la vision béatifique, ne sauraient point ce qui se passe autour d'elles, et vivraient dans une espèce d'isolement sans motifs.

" Tenons-nous-en donc à l'image de la société des saints, où la charité règne en souveraine ; à celle de la famille de Jésus et do Marie, dont tous les membres se connaissent et s'aiment ; à celle du royaume de Dieu, où tout se passe avec ordre et harmonie, pour le plus grand bonheur de tous

" Ces idées, et quelques autres encore

se sont présentées à mon esprit pendant que je lisais l'opuscule du R. P. Blot; je conclus que c'est à lui que je les dois. Je le remercie bien sincèrement de ce qu'il me les a suggérées, et je les lui renvoie comme une dette de reconnaissance. Puisse son excellent opuscule répandre le baume de l'espérance chrétienne dans beaucoup d'âmes affligées, et, tout en faisant sentir les liens spirituels qui nous unissent entre nous, nous unir tous davantage au Seigneur ! Après ces lignes, il est fort inutile de dire que j'approuve l'opuscule, et que je désire le voir se répandre dans mon diocèse. La chose parle de soi."

Au ciel on se reconnait. Cette vérité est très propre à consoler grand nombre d'âmes affligées qui, ayant goûté ici-bas le bonheur d'aimer certaines personnes chères, ont peine à concevoir qu'on puisse être heureux loin d'elles. Sans doute Dieu suffit encore, mais la partie sensible de notre âme a peine à s'élever à cette haute vérité; et si la connaissance qu'on aura au ciel les uns des autres n'ajoute pas à notre bonheur essentiel dans le sein de Dieu, l'espoir de cette

connaissance ajoute immensément à notre consolation sur la terre.

Saint Augustin écrivait à une veuve : " Nous n'avons point perdu ceux qui sortent d'un monde dont nous devons sortir nous-mêmes ; mais nous les avons envoyés avant nous dans cette autre vie, où ils nous seront d'autant plus chers qu'ils nous seront plus connus : *Ubi nobis erunt, quanto notiores tanto utique cariores.* Votre mari se connaissait mieux que vous ne le connaissiez. Vous voyiez mieux son visage, mais il voyait mieux son cœur. Or, quand le Seigneur viendra, il mettra à la lumière ce qui était enveloppé dans les ténèbres et manifestera les pensées du cœur. Alors rien dans le prochain ne sera caché au prochain, et chacun n'aura nulle distinction à faire entre les siens et les étrangers, pour découvrir une chose aux premiers et la tenir secrète aux seconds puisqu'il n'y aura plus d'étrangers. Mais quelle sera la nature, quelle sera l'intensité de la lumière qui illuminera ainsi tout ce que notre cœur enferme maintenant dans l'obscurité ? Qui peut le dire ? qui peut seulement le concevoir? "

L'angélique docteur, saint Thomas d'Aquin, enseigne que les bienheureux s'aiment d'autant plus les uns les autres, qu'ils sont plus unis à Dieu, tandis que sur la terre, nous nous aimons plus ou moins, selon que nous sommes plus ou moins unis entre nous, par les différentes liaisons qui nous sont nécessaires ou permises. Cependant, bien que nous n'ayons plus au ciel à pourvoir aux besoins les uns des autres, chacun conservera une affection spéciale pour ceux qui lui furent unis, et il continuera de les aimer en plusieurs manières, à cause de la parenté, de l'amitié, de l'alliance, des bienfaits accordés ou reçus, de la même patrie et de la même vocation. Car les motifs d'honnête dilection ne cesseront pas d'agir sur le cœur d'un bienheureux : *Non enim cessabunt ab animo Beati, honestæ dilectionis causæ.*

DOULEUR ET RÉSIGNATION

D'UNE MÈRE QUI PLEURE LA MORT DE SON ENFANT.

« Depuis que j'ai perdu ma fille, je ne cesse de pleurer, de prier et de gémir! ma fille, c'était ma joie, mon orgueil et mon espérance! Penser à elle, c'est maintenant ma vie. Quelquefois je la vois souriante et affectueuse, je m'abandonne au bonheur de la retrouver, mais cela ne dure pas longtemps, ma douleur recommence avec le vide qui se fait autour de moi.

« Où est-elle? Dans le ciel sans doute... Elle jouit de la vue de Dieu... Elle est revêtue de splendeur et de beauté, elle prie pour moi, elle m'appelle!

« Ah! ma fille, pourquoi faut-il que je demeure sur la terre!... que je voudrais mourir pour partager ton bonheur!...

« Je me sens si malheureuse loin de toi, qu'il me tarde de briser mes liens, de fuir ce monde qui m'est en horreur, de me mêler aux bienheureux et de te revoir!...

" Cependant, pourquoi me plaindrais-je de ce que tu m'as été enlevée? Ai-je le droit de reprocher à Dieu de t'avoir épargné les maux de cette vie et de t'avoir transportée de ton berceau, où te menaçaient peut-être de nombreuses souffrances, pour te placer au séjour de la paix et de la joie inaltérable?... Il est vrai, tu n'es plus à moi, je t'ai perdue... Ah! c'est ta mère qui est la plus malheureuse!

" Parfois j'oublie ton bonheur; mes yeux se mouillent de pleurs, je me plains, je reproche à Dieu de t'avoir ravie à mon amour; je devrais me réjouir, ou du moins me résigner, car une mère doit savoir souffrir, et payer au prix de toutes ses larmes, la félicité dont jouit son enfant.

" Seigneur! vous possédez mon trésor; gardez-le auprès de vous; en échange donnez-moi le courage... Ma fille sera peut-être la cause du salut de mon âme, puisque désormais mes pensées, mes désirs et mes affections se porteront vers le ciel, puisque vous avez promis de consoler ceux qui pleurent!...

LE MYSTÈRE DES DOULEURS

IMPOSÉES AUX MÈRES.

L'homme est condamné à la douleur, et ses efforts n'en triompheront jamais. L'intelligence et l'énergique persévérance peuvent bien servir son ambition avec succès, elles ne lui assurent point le bonheur. L'habileté, la force et le travail réussissent à maîtriser la fortune, à payer les plaisirs et à conquérir des couronnes; mais ni la fortune, ni les plaisirs, ni la gloire n'échappent aux traits du malheur. Il les poursuit partout et les atteint toujours; on peut dire de lui ce que le poëte disait de la mort :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Comment se réjouir quand on contemple le monde et qu'on écoute en silence les gémissements de sa douleur ? Enumérez les souffrances auxquelles les hommes sont condamnés; vous serez convaincus que la vie, hélas ! n'a que peu de joies,

tandis qu'elle est remplie d'amertumes. Quand l'enfant apparaît sur la terre, son premier cri est un cri de détresse ; de combien d'autres celui là sera-t-il suivi ! Aussitôt, quelquefois, la maladie s'empare de lui, et ne le quittera peut-être jamais plus. A mesure qu'il grandit, sa tristesse augmente, et la source des larmes devient plus amère... Que de chagrins passeront sur sa tête, avant qu'elle se courbe sous le poids des ans !

Le voilà homme, cependant ; il s'était promis pour cet âge la félicité et le bonheur ; mais les adversités n'ont fait que grandir, bientôt peut-être, il sentira son corps frappé d'une maladie qui l'enchaîne et le torture ; car les maladies auxquelles nous sommes exposés sont innombrables, il en surgit de nouvelles à chaque instant, et la mort n'est vraiment que la fin d'un long supplice ! Voyez : ici c'est un père, une mère de famille qui travaillent péniblement pour gagner le pain de leurs enfants ; ce sont des enfants abandonnés, à côté d'eux des vieillards sans gîte... Ah ! jetons plutôt un voile sur tant de malheureux, et détournons-en nos regards !

L'homme souffre dans son esprit par les préoccupations et les sollicitudes; il subit des offenses, il en médite contre ses semblables... Envie, haine, vengeances; légions affreuses, ennemis acharnés, qui vous précipitez sur l'humanité, n'êtes-vous pas pour elle, la cause d'amères douleurs ?... Oui mais il en est encore de pires; les privations et les tourments de la faim, le sang répandu, les traits de la haine, sont moins amers que les peines qui déchirent le cœur !... Uu cœur simple et confiant, mais affectueux et dévoué, quand il est trahi dans ses affections, quand il est accablé par le malheur de ceux qu'il aime, arrive au dernier degré des maux que nous pouvons souffrir.

Or, parmi tous ceux qui portent ce pesant fardeau, c'est la mère de famille qui est la plus accablée; car c'est elle surtout qui, avec ses propres douleurs, porte encore les afflictions et les douleurs de ses enfants; elle souffre avec eux, plus qu'eux peut être; si elle survit aux uns, en se dévouant, en s'immolant pour eux, elle ne recueillera parfois de ce qui lui reste qu'ingratitude et délaissement; sa vie se terminera

comme elle a commencé, par un surcroît de douleurs. Cependant Dieu ne peut l'abandonner tout à fait, et les consolations qu'il lui prépare seront quelque fois assez puissantes pour changer ses douleurs en joies, et ce seront celles qu'elle tirera non de la raison mais de la religion et de la foi.

Si une mère n'avait que la raison pour lutter contre l'adversité, elle serait vaincue, car la raison ne comprendra jamais le mystère de la douleur. Elle le reçoit avec haine et indignation, maudit la main qui frappe, accuse le destin et la fatalité, s'abandonne au désespoir, et succombe en blasphémant. Mais la foi, l'espérance et la charité, qui viennent de Dieu, portant avec elles des pensées consolatrices et fortifiantes, viennent ranimer la mère chrétienne qui succombe.

" C'est Dieu qui nous envoie, disent-elles, pour t'aider à souffrir et te promettre en son nom les récompenses du ciel..." A ces mots, l'âme revient à la vie et se ranime comme la nature qui s'éveille au souffle du printemps !

Ces trois grandes vertus vont ici successivement remplir leur ministère, en dévoilant aux mères le mystère de la douleur.

La Foi.

Dieu qui a créé toutes choses, et la terre et les cieux, et les animaux et les hommes, doit tirer sa gloire de tout cet ensemble d'êtres qui sont l'ouvrage de ses mains, et attend qu'ils lui rendent, chacun à sa manière, l'obéissance, l'adoration et l'amour. Fidèle à cette loi sainte, le monde entier chante et adore son Créateur. " Les cieux, dit le prophète, racontent la gloire de Dieu [1]. " Mais l'adoration, dont Dieu est le plus jaloux, est celle qui lui vient du cœur de l'homme, car le moindre sentiment, la moindre palpitation de ce cœur l'honore plus que l'harmonie des mondes. Mais souvent cependant, l'homme dans son indépendance, lui refuse l'amour qu'il attend. Où sont les véritables serviteurs, de Dieu, où sont ses sujets dévoués?

1 Psal. XVIII, 1.

Hélas ! je cherche, et j'en trouve bien peu ! L'homme s'adore au lieu d'adorer son auteur.

Le succès, le bonheur, ont le triste privilége de rendre égoïste et de détruire l'amour de Dieu. Connaissez-vous cette famille favorisée par une constante prospérité ? L'heureuse mère a des enfants qui font son espérance et sa gloire, son époux est soumis à toutes ses volontés, la richesse abonde ; en un mot, tout lui sourit. Mais elle ne songe point à remercier *Dieu*, de qui vient toute félicité !... Eh quoi, une âme si belle aux yeux de Dieu, un cœur si précieux créés pour aimer le Seigneur, seront-ils toujours ainsi plongés dans l'égoïsme de la joie ?... Cette femme n'existe donc que pour elle et les siens ? Mais son Père du ciel, mais son éternité ?... Dieu va rentrer en possession de ce qui lui appartient. Sera-ce en provoquant sa reconnaissance par de nouveaux bienfaits ? Il n'en serait que plus complètement oublié ; on remercierait la fortune de ses faveurs, et l'indifférence persévérerait.

Alors, Dieu appelle à lui l'envie, la

haine, la vengeance, la maladie et la mort, tous les ennemis de l'homme. " Allez, leur dit-il, exercez vos ravages dans cette famille d'où je suis exilé ; je vous livre cette mère qui méconnaît mon amour et mes bienfaits. " Et le lendemain, la joie fuit de ce toit jusque-là trop heureux. Tous les maux y sont venus ensemble... J'ai vu la pauvre femme calomniée indignement ; je l'ai vue attachée au chevet de son enfant le plus aimé ; et, revenant quelques jours après, j'ai trouvé la couche vide... la mort avait frappé sa victime... Mais si la joie a fui, la foi est entrée dans les cœurs.

Brisée par la douleur, cette mère s'est souvenue de Dieu ; elle a reconnu son indifférence, elle a levé les yeux au ciel pour demander pardon, elle a répandu ses larmes au pied de l'autel ; la douleur a ramené au Seigneur une âme que la prospérité lui avait enlevée. Afflictions, soyez bénies, puisque vous remportez de si beaux triomphes !... Désormais vous serez un avertissement, une épreuve salutaire ; vous ouvrirez les yeux des mères chrétiennes sur les illusions de la terre ; vous détache-

rez leur cœur des jouissances périssables, et les rappellerez au souvenir de leurs destinées éternelles !...

Dieu retrouve ainsi, en les abattant momentanément sous les coups du malheur, quelques âmes qui l'oubliaient, et perdaient ainsi dans l'indifférence le mérite de leurs œuvres.

Mais ne frappe-t-il que ceux-là ? Ne semble-t-il pas, au contraire, s'appesantir avec une sorte de prédilection sur ceux qui l'aiment et qui lui sont dévoués ? Convenons en, mais demandons à la foi la révélation de ce nouveau mystère.

Certaines âmes d'élite, prévenues de grâces singulières, trouvent une grande joie dans le service de Dieu ; les tendances de leur esprit, les besoins de leur cœur, les portent vers lui comme sans effort ; dans ces conditions, le mérite perd de son étendue ; si les chrétiens étaient toujours sur le Thabor, le Sauveur ne les reconnaîtrait pas pour ses disciples.

C'est sur la voie du Calvaire, c'est au pied de la croix qu'il se plaît à les rencon-

trer et à leur dire : *Vous êtes mes amis* (1). Une mère chrétienne, fidèle à ses devoirs, parce qu'ils lui sont doux, n'a pas assez le droit de se compter parmi les disciples du crucifié ; Dieu cependant ne laissera pas sans récompense les élans d'une âme si belle ; il lui envoie aussitôt les croix, trésors réservés à ceux qu'il aime !... Quand elle a été plongée dans la tristesse, quand elle a été brisée, et qu'il ne reste plus qu'une victime épurée par la souffrance, elle peut se réjouir : Dieu s'est souvenu d'elle, et l'a associée à la condition des martyrs et des saints, de tous ceux qui, pendant leur vie, comprenant le prix de l'immolation, se précipitèrent à sa rencontre et la reçurent comme un bienfait. Cette femme prendra place parmi ces fidèles généreux, qui crucifient leur corps et leur esprit, et recherchent les humiliations et la pauvreté, comprenant qu'ils sont le gage du bonheur céleste.

La souffrance est un élément essentiel de la vie, qu'elle relève et purifie ; c'est une grâce immense. L'ange Raphaël disait à Tobie : " Parce que vous étiez

(1) Joan., XV, 15.

agréable à Dieu, il a été nécessaire que l'adversité vous éprouvât (1)."

Souffrir, c'est donc accomplir la loi de son être et plaire au Seigneur. Ces paroles sont dures, et tous ne savent pas les comprendre. Entendez ceux qui se récrient et qui semblent douter de la justice de Dieu, parce qu'ils n'ont pas vu récompensés l'héroïsme et la vertu d'une mère affligée : " elle savait, disent-ils, verser l'huile et le vin sur les plaies de celui qui souffre, elle priait avec ferveur, elle répandait ses charités et ses aumônes dans le sein des pauvres et de l'infortune ; cependant, Dieu l'afflige et semble ne pas agréer ses vertus ; on dirait qu'il est indifférent à son affliction, pendant que les méchants et les impies nagent dans les prospérités et les plaisirs." Insensés ! ne savez-vous pas que cette femme a été trouvée digne d'être associée aux expiations du Fils de Dieu ? qu'elle a reçu une âme assez puissante pour s'élever là où tant d'autres succomberaient. Vous vous étonnez de ces contradictions, et vous vous écriez dans

(1) Tobie, XII, 13.

votre ignorance : Que lui rendent ses sacrifices, sa charité et sa religion, puisque Dieu semble la repousser ? Mais vos regards ne dépassent pas l'horizon de ce monde, et ne pénètrent point jusque dans les secrets de l'éternité. La vertu éprouvée, sera un jour une vertu triomphante. Dieu consolera lui même la mère qui aura beaucoup pleuré, les anges publieront sa gloire, en racontant ses combats, et déposeront des couronnes sur son front. Heureux de la terre, vous pleurerez pendant qu'elle se réjouira, et vous comprendrez, mais trop tard, le prix des larmes et de la douleur.

Dire que la souffrance dépasse l'énergie de l'âme et de ses forces, c'est méconnaître la bonté et la sagesse de Dieu, qui n'envoie jamais l'affliction, sans envoyer avec elle, le courage nécessaire pour la supporter.

O mères affligées ! il existe un modèle que vous imiterez dans vos heures d'amertume ; C'est le doux Jésus, qui s'est fait homme pour sauver le monde et lui donner des exemples de vertu.

Quand vous souffrirez, contemplez-le dans sa pauvre crèche de Bethléem, accom-

pagnez-le dans sa fuite en Egypte, pénétrez jusque dans l'humble et pauvre maison de Nazareth, mêlez-vous aux saintes femmes qui le suivirent jusqu'au Calvaire. Ce spectacle sera si fortifiant et si doux que, avec le secours de la grâce, la douleur pour vous, se revêtira de charmes ; ses coups seront moins rudes, ses blessures moins vives, et vous vous écrierez : " Je vous remercie, Seigneur ! "

Ce premier cri de resignation ne sera pas sans écho dans son cœur ; vous l'entendrez qui vous dira : " Ma fille, je suis descendu du ciel pour vous enseigner la patience dans vos misères ; j'ai été l'homme de douleurs, et quiconque aspire à ma gloire, doit accepter la croix que je lui offre ; acceptez-la donc, et mourez sur elle.

" Que j'aime les âmes généreuses et combien elles me sont plus chères que celles qui me servent sans opposition et sans combat ! les souffrances m'honorent plus que la science des docteurs et les prédications des missionnaires ; car, c'est en considération des âmes souffrantes et généreu ses, que je bénis les paroles de ceux-ci et que je sauve les nations. "

Ces révélations sont bien capables de rendre le courage et la paix. Ah ! qu'ils sont heureux ceux que la foi éclaire et console !...

L'Espérance.

Dieu, en condamnant l'homme à la douleur, n'a point permis que celle-ci lui enlevât l'Espérance, ni qu'il succombât sous ses coups. Le premier homme, chassé du Paradis terrestre, reçut de la bouche de son Créateur une parole consolante ; et l'Espérance ranimant son âme, lui montra dans l'avenir, sa postérité régénérée par la Rédemption.

Quand le démon demanda à persécuter Job, Dieu, voulant faire éclater la foi de son serviteur, tout en défendant à l'esprit du mal de toucher à sa vie, le lui abandonna ; et ce saint homme qui, en un jour, perdait ses biens et ses enfants, et se voyait abandonné et méconnu des siens, trouva le courage, tout en contemplant la dissolution de son corps, de chanter la gloire de sa résurrection ! D'où lui venait cette confiance

qui avait persévéré malgré tant de malheurs ? De l'Espérance.

L'Espérance ! c'est elle qui maintient la vie en lui promettant un peu de bonheur ; c'est elle qui invite la jeune mère à renoncer à ses plaisirs, en lui faisant entrevoir des jours embellis par la reconnaissance de ses enfants. L'Espérance !... c'est le soutien de l'exilé et la consolation du pauvre...

Cependant ne semble-t-elle pas tromper quelquefois la confiance de l'homme ? Quand donc réalisera-t-elle ses promesses ? Hélas ! où sont ceux qu'elle n'a pas séduits ? N'avons-nous pas été nous-mêmes souvent frustrés dans notre attente ? Et pourtant, malgré les plus rudes épreuves, le chrétien ne cesse jamais d'espérer, parce que son espérance vient de Dieu. Il est vrai, que ses principales promesses ne se réaliseront qu'au ciel ; c'est donc au ciel que les mères affligées doivent diriger leurs regards ; c'est là qu'elles doivent contempler d'avance leur couronne, et tressaillir de bonheur à la pensée du repos et de la joie qui les attend ; car au ciel, le seul aspect de Dieu les consolera de toute une vie d'adversités.

Saint Paul avait entrevu ce spectacle quand il s'écriait : " Nos peines présentes qui ne durent qu'un moment nous produisent un poids éternel de gloire (1)." Les Saints, en effet, ont combattu sur la terre, et maintenant ils sont à l'abri de toute crainte et se reposent dans le bonheur.

La mère qui souffre appartient à Dieu, c'est un être sacré ; sur sont front brille une douce auréole ; l'Eglise l'honore, l'aime et la respecte ; il semble que le Sauveur s'est caché sous ses traits, et qu'elle est déjà éclairée par les lueurs célestes.

Du pied de la croix, l'Espérance a jailli pour se répandre sur la terre et consoler le malheur. Avant le mystère de la croix, l'adversité était regardée comme une malédiction, et l'on repoussait au loin l'être abhorré qu'elle avait choisi pour victime.

Le judaisme lui-même n'avait pas compris que la souffrance, c'est la manifestation de Dieu. Rachel, dit le prophète, ne veut point se consoler sur la mort de ses enfants parce qu'ils ne sont plus. Une mère chrétienne se consolera parce qu'elle

(1) II. Cor., IV, 17.

est chrétienne ; elle sait le prix des amertumes et ses récompenses ; elle se résigne avec héroïsme, et s'écrie avec l'Apôtre que *la mort est un trésor* (1), puisqu'elle ouvre le ciel.

Connaissez-vous cette pauvre femme qui travaille péniblement pour nourrir sa nombreuse famille ? Elle ne se plaint pas si la maladie atteint l'un de ses enfants, elle se prive de pain sans murmurer, elle sourit au milieu de ses inquiétudes et de ses malheurs, et si vous lui demandez le secret de cette paix inaltérable, elle vous dira : " C'est l'Espérance en Dieu qui me soutient et me fait vivre ; jusqu'ici il ne m'a point abandonnée, comment pourrais-je penser qu'il m'abandonnera jamais ? "

Oh ! quelle douce chose que l'Espérance !

Le trait suivant va encore en révéler la douceur.

" C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

(1) Philip., I, 21.

" Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

" Et de temps en temps la pauvre femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

" Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs, puis elle lui dit : Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment.

" Il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

" Et la femme à cheveux blancs répondis : Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

" Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; puis elle reprit :

" Quand je perdis votre père, ce fut une douleur sans consolation : cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

" Depuis, j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. "

" La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

" La mère ajouta : Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

" Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

" Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour ; et combien ne l'ont pas ? un abri, et combien ne savent où se retirer ?

" Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ?

" A ces dernières paroles, la jeune fille toute émue tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

" Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

" Notre Espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou s'il y est, ce n'est qu'en passant.

" Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève, avec vous vers un autre monde.

" Lorsque je vous portais dans mon sein, un jour je priai avec plus d'ardeur la vierge Marie ; elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant.

" Et je pris l'enfant qu'elle me présentait, et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge Mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

" Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux.

" En disant cela, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel ; une troupe d'anges les accompagnaient, et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

Ne cherchez donc pas, dit l'Imitation de J. C., des joies sur la terre ; la terre n'en possède pas, il n'y en a qu'auprès de Dieu.

Ayez donc un peu de patience ; cet exil cessera, et le ciel que vous espérez vous sera donné ; qu'importe les rigueurs du présent, si le ciel ne doit pas finir ?...

La Charité.

Sous les insinuations de la Foi et de l'Espérance, la douleur a perdu de ses aspérités, mais cela ne suffit point : Dieu appelle *bienheureux, ceux qui pleurent.*

La douleur a donc des charmes qui la changent en bonheur ? Oui, et c'est la Charité qui les lui donne.

L'amour, est-ce l'attachement produit dans le cœur par l'attrait du plaisir, l'espoir de la reconnaissance ou d'un intérêt quelconque ?

Non... cet attachement n'est que l'inspiration de l'égoïsme qui, pour se justifier, emprunte le nom le plus beau.

S'il est un sentiment humain qui mérite mieux le nom d'amour, c'est celui qu'éprouve une mère pour ses enfants. Ce n'est point l'intérêt ni le plaisir qui l'inspire, c'est le dévouement, le sacrifice ; or, ce sentiment ne semble-t-il pas condamné à des afflictions constantes, et ne juge-t-on pas de sa grandeur par leur nombre et leurs rigueurs ? On dit que plus une mère a souffert pour ses enfants, plus elle a fait preuve d'amour pour eux.

L'amour, c'est la souffrance... Quand même cette mère généreuse aurait été payée par la reconnaissance filiale, quand elle aurait été la plus heureuse des mères, son amour n'en posséderait pas moins le caractère qui constitue sa nature. N'a-t-elle point souffert au moment de la naissance de ses enfants ? Leurs maladies ne l'ont-elles pas torturée comme eux ? Leurs peines n'ont-elles pas été les siennes ? Et aujourd'hui, ne vit-elle pas dans les craintes continuelles, appréhendant que le malheur ne vienne à les accabler !

Oui ; aimer, c'est souffrir...

Nos sentiments, quand ils ont Dieu pour objet, se produisent de la même maniere que lorsqu'ils s'adressent aux hommes, avec cette différence cependant, qu'ils sont surnaturalisés par la grâce. Celui qui aime Dieu ne peut mieux manifester son amour, que par sa résignation dans sa douleur ; c'est la preuve la plus parfaite qu'il puisse en donner.

Ce qui nous assure la vérité de cette doctrine, ce sont les exemples de Dieu lui-même. *Il a tant aimé le monde*, dit la sainte Ecriture, *qu'il lui a donné son Fils unique* (1) ! Le Sauveur est appelé par le prophète, l'*Homme des Douleurs* ; et celui qui étudie sa vie ne peut s'empêcher de verser des larmes en contemplant tout ce qu'il a souffert. C'est l'amour, qui l'a déposé dans son berceau à Béthéléem, et entraîné jusqu'au Calvaire ; c'est l'amour, qui l'a attaché à la croix et l'y a fait mourir ! Ah ! quand nous n'aurions point d'autre témoignage pour nous assurer que l'expression de la Charité c'est la souf-

(1) Joan., III, 16.

france, le spectacle d'un Dieu crucifié nous suffirait ! D'ailleurs, les âmes qui ont le plus aimé Dieu, et qu'il a lui-même préférées, ont été les plus affligées. Marie, nous ne pouvons en douter, fut l'objet des prédilections divines, aussi quelle existence que la sienne ! Que d'angoisses, que de douleurs, que de souffrances ont pesé sur elle ! Que de larmes elle a versées ! Sa constance ne se démentit jamais malgré ces luttes ; elle ne cessa de répéter à Dieu par sa résignation et sa patience : " Mon Dieu, je vous aime ! "

Contemplez ceux qui depuis dix-huit siècles se pressent sur le chemin du Calvaire, et suivent Jésus en portant leur croix ; vous serez effrayés des prodiges de souffrances inventés par l'amour, avide de s immoler, de mourir pour Jésus-Christ, et avec lui.

Leurs larmes réunies feraient des torrents, et leur sang formerait des fleuves. Ah ! tous les Saints ont beaucoup souffert, parce qu'ils ont beaucoup aimé !

Une mère que la Charité anime ne suivra pas une autre voie. Si Dieu ne lui demande pas des œuvres de piété extraordi-

naires parce qu'il sait qu'elle ne s'appartient point ; souvent il la privera de ces satisfactions spirituelles, qui consolent et fortifient le cœur ; et elle trouvera dans ces sacrifices, l'occasion de réparer bien des faiblesses. Dieu craint d'être oublié, pendant qu'elle se livre avec ardeur à l'accomplissement de ses devoirs maternels, et que son âme s'endorme au milieu des intérêts terrestres ; mais il va faire surgir la vie du sein de la mort.

O mères chrétiennes, vous ne savez point ce qui purifiera votre âme ! C'est la Charité ! Dites à Dieu que vous l'aimez par votre impérissable résignation... On vous calomnie, on vous outrage...regardez la croix et remerciez-la.

Les infortunes, les adversités vous assaillent de toute part, abritez-vous dans l'étable de Bethléem ; vos enfants succombent et sont frappés par la mort, regardez Jésus dans les bras de sa Mère, en disant : " Mon Dieu, vous êtes juste et bon ! " Si vous ne pouvez parler, soyez comme la victime qui s'incline sous le glaive du sacrificateur !..." Encore plus, encore plus, s'écriait une grande âme. "

Épreuve sainte...oh ! vous ne sauriez tromper !...Dieu a comblé le vase des adversités ; le vase déborde, il se répand. Les mères qui aiment, bénissent encore le Seigneur, et le béniraient quand tous les maux se précipiteraient sur elles.

. . . . . .

Pendant l'agonie du Sauveur, un ange descendit du ciel pour ranimer ses forces ; et Jésus, qui avait redouté le calice d'amertume, l'accepta cependant avec soumission en disant : " Mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ! "

L'ange de Gethséman̂i représentait tous ceux qui devaient s'associer dans les siècles futurs, aux douleurs de Jésus. Le Sauveur lui-même les a vus autour de lui, et leur participation généreuse consolant son âme, l'a inclinée à se soumettre aux ordres de son Père : car, c'est toujours une consolation de rencontrer dans le malheur la compassion et l'amour.

Les mères soumises à la rigueur des ordres de Dieu, s'unissent à l'agonie du Rédempteur et sont comptées parmi les âmes d'élite, qui reproduisent et continuent sa passion. . . . . .

Je considérais les yeux des mères, et les apercevant baignés de larmes, je m'étonnais en voyant que celles, dont la vie est un continuel dévouement, semblaient délaissées et abandonnées à la souffrance.

Et mon cœur attendri se plaignait a Dieu... " Seigneur, lui disait-il, pourquoi leur avoir imposé tant de larmes ? "

Et le Seigneur m'a répondu : " Les larmes purifient, elles sont le témoignage de la charité, et un signe de prédestination. "

Et j'ai compris ce langage... Oui, les larmes sont un don de Dieu... loin d'aigrir elles rafraîchissent le cœur, puisque celles qui pleurent si souvent ne cessent de se dévouer et d'aimer.

Oui, les larmes sont un bienfait du Ciel ; elles enlèvent à la souffrance son amertume et sa dureté.

Le cœur opprimé respire plus à l'aise, quand les pleurs s'échappent des yeux.

Les larmes, ce sang de l'âme, comme dit saint Augustin, révèlent souvent dans le cœur la présence de la grâce et sont accompagnées des consolations divines.

C'est une prière muette, une tendre et silencieuse offrande, qui associe aux douleurs et aux mérites de Jésus-Christ et de ses Saints.

Oh ! qui dira la puissance des larmes ? Rien ne leur résiste ! C'est la force du faible et le trésor de l'indigent. Qu'elles sont vraies ces paroles du Sauveur : " Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! "

C'en est assez ; la Foi, l'Espérance et la Charité ont triomphé ; l'Eglise catholique vient d'offrir aux mères les plus douces consolations, et leur donner autant de joie qu'il est possible d'en trouver en cette vie.

CONSOLATIONS

DANS LES

SOUFFRANCES.

Naître, et souffrir et mourir, voilà l'histoire de tout homme venant au monde. Qu'est-ce, hélas ! que notre vie sur la terre ? Une souffrance continuelle. Vous souffrez depuis longtemps, âme affligée ; vous gémissez sous le poids de vos douleurs ; les chagrins naissent sous vos pas ; vous marchez par un chemin semé de croix ; vous ne vous nourrissez que d'un pain détrempé de vos larmes ; vous ne comptez vos jours que par des douleurs ; vos parents vous abandonnent, vos amis vous trahissent, vos projets échouent, vos jours se passent dans la tristesse et dans le deuil ; chaque moment voit croître le torrent d'amertume qui vous inonde ; vous semblez n'être au monde que pour souffrir. J'entends la voix de vos plaintes et de vos soupirs. Je prends part à vos peines, je

suis touché de vos douleurs ; je vous plains, Cependant je ne vous plains point précisément parce que vous souffrez, mais parce que vous ne savez pas mettre à profit vos souffrances, en vous rappelant les grands motifs de consolation que votre religion vous présente. Pensez-y ; vous pleurez sur vos afflictions : hélas ! avez-vous pleuré sur vos péchés ?

Vous souffrez, et vous vous plaignez ; considérez ce qu'un Dieu a souffert pour vous ; et, à la vue de sa croix, de son sang et de ses douleurs, voyez si vous avez droit de vous plaindre.

Vous avez péché, et par vos péchés vous avez mérité l'enfer ; si Dieu vous avait enlevé de ce monde dans un certain temps, ne seriez-vous pas actuellement plongé dans des feux éternels ? et vous vous plaignez de quelque affliction passagère !

Vous souffrez : et les Saints, que n'ont-ils pas souffert ? vos peines sont-elles comparables à leurs sacrifices ? Comme eux, vous désirez être saint, et vous ne voulez rien souffrir avec eux pour le devenir.

Vous souffrez ; par vos souffrances vous pouvez expier vos péchés, attirer les misé-

ricordes de Dieu, mériter le ciel : dès lors vos souffrances, dans les vues de Dieu, ne sont-elles pas des grâces bien précieuses ? Y a-t-il un autre chemin pour aller au ciel que celui des croix ?

Vous souffrez, et vous vous inquiétez, vous vous plaignez, vous êtes tenté de murmurer. Mais, par vos inquiétudes, adoucissez-vous vos souffrances ? Ne voyez-vous pas que vous ne faites que les aigrir, en perdre devant Dieu le mérite, vous rendre d'autant moins digne de ses grâces et de son secours, peut-être même vous attirer de nouvelles épreuves et de nouvelles douleurs ?

Enfin vous souffrez ; mais voudriez-vous n'avoir rien à mettre au pied de la croix de votre Sauveur ? Vous y trouveriez son sang : est-ce trop d'y mêler vos larmes ?

Hommes pécheurs et coupables, remontons à la source du mal, rentrons en nous-mêmes, et voyons ce que nous méritons devant Dieu ; reconnaissons que, si nous souffrons, ce sont nos péchés qui ont attiré nos souffrances ; et, loin d'éclater en plaintes, loin d'accuser le Ciel de rigueur, les

créatures d'injustice, la fortune d'aveuglement, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et à nos péchés. C'est là le funeste flambeau qui a allumé la colère de Dieu et le feu de ses vengeances. C'est là le poison mortel qui, se répandant sur la terre, a produit l'affliction dans les âmes, l'amertume dans les cœurs, la désolation dans les familles, la ruine dans les province, la décadence dans les empires. Dieu se dresse un tribunal de vengeance sur la terre, d'où il exerce ses jugements redoutables sur les hommes pécheurs, soit pour punir les désordres, soit pour arrêter les scandales, soit pour ramener les prévaricateurs à l'observation de sa loi.

Ouvrons donc les yeux sur nos malheurs, et loin de les imputer, en païens, comme nous le faisons souvent, au hasard aveugle, à la malice de nos ennemis, à notre mauvais sort, à je ne sais quelle fatalité que nous appelons notre mauvaise étoile, remontons plus haut, allons au principe du mal ; voyons le bras de Dieu justement armé contre nous ; nous avions péché, et il nous a affligés ; nous avions abandonné sa loi, et il nous a abandonnés à nos calamités ;

nous avions méprisé ses miséricordes, et il nous a livrés aux rigueurs de sa justice. Peut-être que nos misères augmentent, parce que nos iniquités se multiplient; peut-être devenons-nous tous les jours plus malheureux, parce que nous devenons tous les jours plus coupables. Les fléaux de Dieu ne sont point arrêtés ni ses trésors de colère épuisés; sa main est encore levée contre nous: *adhuc manus ejus extenta.* [1] Voulons nous donc faire cesser nos misères, renonçons à nos crimes, déplorons nos iniquités, humilions-nous sous la main de Dieu; et baisons la main qui nous frappe; alors le Ciel irrité s'apaisera, le Dieu vengeur calmera sa colère, et les nuages sombres qui annonçaient les foudres et les éclairs pour nous perdre, se résoudront en une douce rosée pour nous sanctifier. Ce qu'il y a de plus consolant pour nous, c'est que, comme nos péchés ont attiré nos souffrances, nos souffrances serviront à expier nos péchés, contribueront à notre salut, et nous attireront un jour les récompenses promises aux âmes souffrantes: *Beati qui lugent.*

1 Isaïe, v

Voici donc les sentiments dans lesquels nous devons recevoir nos souffrances, si nous sommes chrétiens :

Sentiment de pénitence : nous sommes pécheurs ; nous sommes donc heureux d'avoir un moyen d'expier nos péchés en ce monde plutôt que d'en subir la peine éternelle !

Sentiments de patience : Dieu le veut, ce mot nous dit tout. Dieu le veut ou le permet ; en vain nous plaindrions-nous, murmurerions-nous : pourrons-nous jamais nous soutraire à la main toute puissante de Dieu ?

Sentiments de confiance : Dieu nous afflige pour notre bien ; il nous soutiendra, nous consolera, nous sanctifiera dans nos souffrances et par nos souffrances. Un Dieu a souffert avec joie pour nos péchés, souffrons avec joie pour son amour ; semons à présent dans les larmes, nous moissonnerons un jour dans la joie, et une éternité de bonheur et de gloire sera la récompense de quelques années d'épreuves et de combats.

Pensons-y, et consolons-nous dans toutes nos peines : nos péchés méritent encore plus que nous ne souffrons.

LIVRE TROISIEME

PRIERES POUR LES MORTS

ASSOCIATIONS

MESSE POUR DEMANDER

LA GRACE D'UNE BONNE MORT

(tirée *du Missel Romain.*)

INTROÏT.

Éclairez mes yeux, Seigneur, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : " J'ai eu l'avantage sur lui. "

Ps. Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? Sera-ce pour toujours ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ?

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Ainsi qu'il était, etc.

On répète : Eclairez mes yeux, etc.

ORAISON.

Dieu tout puissant et miséricordieux, qui avez gratifié le genre humain des remèdes du salut, et des dons précieux de la vie éternelle, jetez un regard favorable sur nous qui sommes vos serviteurs, et ranimez les âmes que vous avez créées, afin qu'à l'heure où elles sortiront de ce monde, elles méritent de retourner à vous, leur Créateur, et de vous être représentées, par les mains des saints anges, sans aucune souillure du péché. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit il.

LEÇON DE L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX ROMAINS.

Mes frères, personne de nous ne vit pour soi-même, et personne ne meurt pour soi-même. Mais, soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc

que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur ; car c'est pour cela même que J.-C. est mort et qu'il est ressuscité, afin d'avoir un empire souverain sur les morts et sur les vivants. Vous donc, pourquoi condamnez-vous votre frère ? Et vous, pourquoi méprisez-vous votre frère ? Car nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, selon cette parole de l'Ecriture : " Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant Moi, et que toute langue confessera que c'est Moi qui suis Dieu." Ainsi chacun de nous rendra compte à Dieu de soi-même.

GRADUEL.

Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. La verge dont vous avez châtié mes fautes, le bâton que vous m'avez donné pour me soutenir, ont été pour moi le sujet d'une grande consolation, *Alleluia, Alleluia.* C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré ; que je ne sois pas confondu pour

toujours : délivrez-moi, selon votre justice, et arrachez-moi au danger. Rendez votre oreille attentive à mes prières : hâtez-vous de venir me délivrer, *Alleluia.*

(Après la Septuagésime on omet l'*Alleluia*, avec le verset qui suit, et l'on dit à la place :)

TRAIT.

Délivrez-moi, Seigneur, des maux qui me pressent : regardez l'état d'humiliation et de peine où je me trouve, et remettez-moi tous mes péchés.

V. J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur, je mets ma confiance en vous, ô mon Dieu : ne permettez pas que je tombe dans la confusion, ni que je devienne un sujet de dérision pour mes ennemis.

R. Car tous ceux qui espèrent en vous ne seront point confondus : qu'ils le soient, au contraire, ceux qui commettent follement l'iniquité.

(Dans le temps Pascal, on omet le Graduel, et l'on dit à la place :)

Alleluia, Alleluia. Comme lorsque Israël sortit d'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, mon

cœur est prêt : je chanterai vos louanges, et je les ferai retentir sur les instruments, ô Dieu qui êtes toute ma gloire. *Alleluia.*

SUITE DU SAINT ÉVANGILE SELON SAINT LUC.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les soucis de cette vie, et que le dernier jour ne vienne tout d'un coup vous surprendre ; car il enveloppera, comme un filet, tous ceux qui habitent la surface de la terre. Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

OFFERTOIRE.

J'ai espéré en vous, Seigneur ; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu, ma vie est entre vos mains.

SECRÈTE.

Nous vous prions, Seigneur, de recevoir l'hostie que nous vous offrons, pour la fin

de notre vie; et accordez-nous par elle, que nous soyons purifiés de toutes nos fautes, afin qu'après avoir été courbés, pendant cette vie, sous les coups de votre juste Providence, nous obtenions le repos éternel dans la vie future.

Par J.-C.-N.-S., qui vit et règne etc...

COMMUNION.

Seigneur, je ne me souviendrai plus que de votre justice : ô Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeunesse ; soyez avec moi, sans m'abandonner, jusqu'à ma dernière vieillesse.

POST-COMMUNION.

Nous supplions votre clémence, Dieu tout-puissant, de daigner, par la vertu de ce sacrement, nous affermir par votre grâce, afin qu'à l'heure de notre mort notre ennemi n'ait pas l'avantage sur nous, mais que nous méritions, au contraire, de passer à la vie, en compagnie de vos Anges.

Par J.-C.-N.-S., qui vit et règne etc...

MESSE POUR LES MORTS.

INTROÏT.

Donnez-leur le repos éternel, Seigneur; et que la lumière qui ne s'éteint point luise sur eux.—Ps. C'est dans Sion qu'il convient de vous louer, mon Dieu, c'est dans Jérusalem qu'on vous offrira des vœux : exaucez ma prière : toute chair viendra devant vous.—Donnez-leur...

PRIONS.

O Dieu, dont l'attribut propre est de faire miséricorde et de pardonner toujours; nous vous adressons nos humbles prières pour l'âme de votre serviteur (ou de votre servante) N., que vous avez fait aujourd'hui sortir de ce monde; ne la livrez pas aux mains de l'ennemi, et ne l'oubliez pas éternellement : mais ordonnez qu'elle soit reçue par vos saints Anges et conduite au Ciel, sa patrie; afin qu'ayant espéré et cru en vous, elle échappe

aux peines de l'enfer, et possède les joies éternelles, par J.-C. N.-S. qui vit et règne etc...

LEÇON DE L'ÉPÎTRE DE L'APÔTRE SAINT PAUL AUX THESSALONICIENS (ch. IV).

Mes frères, nous ne voulons pas que vous ignoriez ce qui regarde les morts, afin que vous ne vous ne vous attristiez pas, comme les autres qui n'ont point d'espérance. Car, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus, ceux qui se seront endormis en lui. Ainsi, nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui sommes vivants et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne dévancerons point ceux qui sont morts. Car, aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'Archange, et par la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers. Puis nous autres qui sommes vivants, et qui aurons été réservés jusqu'alors, nous serons emportés sur les nuées avec eux, pour aller dans les

airs au-devant de Jésus-Christ, et ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités.

GRADUEL.

Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière qui ne s'éteint point luise sur eux. La mémoire du juste sera éternelle il ne craindra point les discours mauvais.

TRAIT.

Délivrez, Seigneur, de tous les liens du péché les âmes de tous les fidèles défunts. Et que, par le secours de votre grâce, ils méritent d'échapper au jugement de la vengeance ; et de jouir du bonheur de la lumière éternelle.

PROSE.

Jour de colère que celui qui réduira l'univers en cendres, témoin David et les oracles de la Sibylle.

Qu'elle sera grande la terreur, quand le juge viendra discuter tout dans la plus stricte justice !

Le son de la trompette, réveillant les morts de toutes les nations au sein de leurs tombeaux, les rassemblera au pied du trône.

La Mort et la Nature seront dans la stupeur, quand l'homme ressuscitera pour répondre à son juge.

Alors sera produit le livre où est écrit tout ce qui doit faire la matière du jugement du monde.

Lorsque le juge sera assis sur son tribunal, tout ce qui était caché sera dévoilé ; aucun péché ne restera impuni.

Et moi, malheureux, que dirai-je ; quel protecteur invoquerai-je, quand à peine le juste lui-même sera en sûreté ?

O Roi dont la majesté est redoutable, vous qui sauvez gratuitement vos élus, sauvez-moi, source de bonté.

Souvenez-vous, miséricordieux Jésus, que c'est pour moi que vous êtes descendu du ciel, ne me perdez pas en ce jour.

Vous vous êtes tant fatigué à me chercher ; vous m'avez racheté par votre mort sur la croix ; que de si grands travaux ne me soient pas inutiles.

Juste Dieu des vengeances, accordez-moi la grâce du pardon, avant le jour du jugement.

Je gémis comme un coupable ; mes péchés me font rougir de honte : pardonnez, ô mon Dieu, à mes humbles prières.

Vous avez absous Madeleine, vous avez exaucé le bon larron ; à moi aussi vous avez donné l'espérance.

Mes prières ne sont pas dignes d'être écoutées ; mais, vous ô Dieu de bonté, faites par votre grâce, que je ne brûle pas dans les feux éternels.

Donnez-moi une place à votre droite parmi vos brebis, et séparez-moi des boucs.

Après avoir confondu les maudits, et les avoir livrés aux flammes dévorantes, appelez-moi avec les bénis de votre Père.

Suppliant et prosterné, je vous implore, mon cœur est broyé comme la poussière, prenez soin de ma fin.

Quel jour lamentable que celui où l'homme coupable sortira de la poussière pour être jugé !

Pardonnez-lui donc, ô mon Dieu.

Miséricordieux Jésus, notre Seigneur, donnez-leur le repos éternel.

Ainsi soit-il.

SUITE DU SAINT ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (ch. XI).

En ce temps-là, Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort : mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répondit : votre frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection qui se fera au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde.

OFFERTOIRE.

Seigneur Jésus-Christ, Roi de gloire, délivrez les âmes des fidèles défunts des peines de l'enfer et des profondeurs de

l'abîme ; délivrez-les de la gueule du lion ; que l'enfer ne les engloutisse pas, qu'elles ne tombent pas dans les ténèbres, mais que le prince des Anges, saint Michel, les conduise dans la sainte lumière que vous avez promise autrefois à Abraham et à sa postérité.

Nous vous offrons, Seigneur, des prières et des hosties de louanges : recevez-les pour ces âmes dont nous faisons aujourd'hui mémoire ; faites-les passer, Seigneur, de la mort à la vie, que vous avez promise autrefois à Abraham et à sa postérité.

SECRÈTE.

Nous vous en conjurons, Seigneur, soyez propice à l'âme de votre serviteur (servante), N., pour laquelle nous offrons humblement à votre majesté ce sacrifice de louanges ; afin que, par ces pieux hommages d'expiation, elle mérite d'arriver au repos éternel. Par J.-C. N.-S., qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit ;

PRÉFACE.

P. Par tous les siècles des siècles,

R. Ainsi soit-il.

P. Le Seigneur soit avec vous,

R. Et avec votre Esprit.

P. Elevons nos cœurs en haut,

R. Nous les tenons élevés vers le Seigneur.

P. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu,

R. C'est digne et juste.

P. Oui c'est une chose vraiment digne et juste, équitable et salutaire que nous vous rendions grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par J.-C. N.-S. : par qui les anges louent votre majesté, les dominations l'adorent, les puissances la révèrent, les cieux, les vertus des cieux et les bienheureux séraphins la célèbrent avec de communs transports. Souffrez que nous unissions nos voix à celle de ces esprits célestes, pour redire avec eux, humblement prosternés :

Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées. Les cieux et la terre sont

pleins de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; Hosanna au plus haut des cieux.

Suit le Canon, comme à l'ordinaire de la Messe.

COMMUNION.

Que la lumière éternelle luise sur eux, Seigneur, avec vos Saints, dans tous les siècles, parce que vous êtes bon. v. Donnez-leur le repos éternel, Seigneur, et que la lumière éternelle luise sur eux, avec vos Saints, dans tous les siècles : parce que vous êtes bon.

POST-COMMUNION.

Faites, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que l'âme de votre serviteur (servante) N., qui est sortie aujourd'hui de ce monde, étant purifiée par ces sacrifices et délivrée de ses péchés, obtienne le pardon et le repos éternel. Par J.-C. N.-S. qui vit et règne avec vous, etc.

CHEMIN DE LA CROIX,

Pour un chrétien qui vient de perdre une personne qui lui est chère.

PRIÈRE DEVANT L'AUTEL.

Je viens à vous, ô mon Dieu ! plein de larmes et de sanglots, répandre ma douleur sur la voie de vos douleurs divines ! Ah ! je sens maintenant que le Calvaire et votre croix sont le rendez-vous de toutes les souffrances, et que là seulement se trouve la consolation ! C'est peut-être pour me le faire comprendre que vous m'avez affligé, Seigneur, et que vous avez porté dans mon âme la désolation et le deuil.

Hélas ! j'avais un *père*, un *frère*, une *épouse*, un *fils*, un *ami*, etc., qui faisait tout mon bonheur en ce monde, et possédait toute ma tendresse ! La mort me l'a ravi, et il ne me reste après cette perte, que pleurs et tristesse profonde. Ah ! mon affliction, ô Dieu ! serait du désespoir, si je ne pensais à votre croix, à vos douleurs, à votre

volonté souveraine, au jour de votre éternité ! Gravez, Seigneur, gravez toujours plus profondément dans mon cœur, ces consolantes pensées, qui seules peuvent adoucir mon amertume ! Faites que méditant vos souffrances, et mêlant mes larmes à votre sang, je sente naître dans mon âme le calme et la résignation ! Faites que, songeant à la vie d'immortalité où vous devez nous réunir tous un jour, j'y suive en esprit celui qui m'y a précédé, et appelle chaque jour de mes vœux l'heureux instant où il me sera donné de le retrouver en vous ! Faites enfin qu'adorant vos éternels décrets, je m'écrie dans ma tristesse comme votre serviteur Job : " Le seigneur me l'avait donné, le seigneur me l'a enlevé, il a été fait selon sa volonté sainte ; que son saint nom soit à jamais béni !... (1) "

(1) Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit ità factum est : sit nomen Domini benedictum. Job., ch. 1, v. 21.

PREMIÈRE STATION

JESUS CONDAMNÉ PAR PILATE.

Vous êtes condamné à mourir dans les tourments, ô Jésus! et moi, je le suis au tourment de vivre pour voir mourir celui dont la vie m'était si chère! Vous allez mourir pour faire vivre vos frères morts; et moi je vis pour assister à la mort d'un N., que j'aurais voulu sauver au prix de tout mon sang!

Hélas! mes péchés m'avaient déjà mérité bien des chagrins, Seigneur; mais aucun comme celui où me plonge une perte qui me désole! Ah! je n'ai que vous pour me consoler, ô Jésus! et que vos douleurs pour adoucir la mienne. Je viens à vos pieds, me remplir et m'enivrer de vos souffrances, pour oublier ce que je souffre! J'écoute et j'adore le cruel arrêt qui vous condamne, pour apprendre à me soumettre à celui qul m'a frappé!

Pater, Ave, Gloria Patri.

DEUXIÈME STATION

JESUS EST CHARGÉ DE SA CROIX.

O croix adorable ! que je vois sur les épaules de mon Sauveur votre seul aspect m'est une consolation ! Je cours à vous, et vous embrasse avec le même transport que mon divin maître, quand il vous vit en sortant du Prétoire, et que, vous soulevant, il se courba sous votre bois ! c'était de l'amour et du dévouement en Jésus ! c'est en moi de l'espoir, de l'attrait, de l'effusion, de la reconnaissance.

Vous m'apparaissez comme symbole de la douleur, consacrée par les douleurs d'un Dieu ; et vous m'attirez et consolez par cela même. J'ai vu mon N., expirer dans vos bras, et fonder en vous son espérance ; vous avez reçu son dernier soupir, vous l'avez accompagné au tribunal du juste juge ! je vous rends grâce et vous bénis, ô croix adorable ! je viens à vos pieds vous demander ce que vous avez conservé de celui que j'ai perdu, sa foi, son dernier souffle, l'empreinte de ses lèvres, son espérance et son salut !

Pater, Ave, Gloria Patri.

TROISIÈME STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

O croix ! vous accablez et renversez sous votre poids le divin rédempteur qui vous porte, afin d'être pour moi un allègement dans la peine, un appui dans la faiblesse, une consolation dans la douleur. Ah ! dans l'affliction qui me désole, je viens à vous comme à mon souverain refuge ! Je vous invoque, et implore en vous les maux de mon Jésus, ses chûtes, ses défaillances, sa détresse ; j'adore et arrose de mes larmes les vestiges sacrés qu'il a baignés de ses sueurs et de son sang ; je n'attends ma force que de ces divines sources ; et laissant là les distractions et vaines ressources des hommes, je ne cherche qu'en vous, ô croix adorable, la paix et la consolation !

Pater, Ave, Gloria Patri.

QUATRIÈME STATION

JÉSUS RENCONTRE SA TRÈS-SAINTE MÈRE.

Je vous rencontre sur mes pas, ô Marie ! dans le sentier que je gravis en gémissant, à la suite de votre fils. Hélas ! vos larmes et votre désolation me rappellent et néanmoins adoucissent les miennes ! Vous pleurez un fils qui va mourir, ô mère ! et moi je pleure un N. déjà mort, et que mes prières et mes sanglots n'ont pu retenir plus longtemps en ce monde ! Ce n'est pas sans doute un égal sujet de larmes, mais c'est toujours pour moi une amère désolation !

Ah ! pour tempérer ma douleur, ô Marie ! mettez en mon âme les sentiments d'amour et de résignation qui pénétraient la vôtre pour les décrets et la sainte volonté du bon maître !

Pater, Ave, Gloria Patri.

CINQUIÈME STATION

JÉSUS REÇOIT L'AIDE DU CYRÉNÉEN.

Les hommes n'ont pas de remède à ma douleur, ô Jésus ! et ce n'est point à leurs importunes joies que je recourrai dans ma tristesse. Vous seul pouvez, Seigneur, me consoler et fortifier, par la pensée et la vertu de vos souffrances ; vous seul pouvez me tenir lieu de celui que j'ai perdu, me le rendre un jour pour ne plus jamais le perdre, et d'ici là, par l'espérance, remplir le vide qu'il a laissé au dedans et autour de moi.

C'est aussi vous seul que j'implore, ô mon maître ! vous seul de qui j'attends le secours avec confiance, ce sont vos douleurs dont je veux uniquement me nourrir ! Vous ne me délaisserez pas, Seigneur ! mais vous ressouvenant de vos moments d'angoisse, vous m'aiderez, comme autrefois on vous aida sur la voie du Calvaire ! Vous serez mon secours, ma force et ma consolation !

Pater, Ave, Gloria Patri.

SIXIÈME STATION

JÉSUS IMPRIME SA FACE SUR UN LINGE.

Vous m'avez montré, ô Jésus! votre face du Calvaire, et vous voulez que je l'imprime dans mon cœur. Le deuil et l'affliction m'ont enveloppé comme un vêtement, et ont passé jusque dans mes os comme l'aliment qui me nourrit; les larmes sont devenues tous les jours mon pain et mon breuvage; et je ne trouve d'adoucissement à tant d'amertume que dans la contemplation de votre visage outragé et souffrant.

Couvert de sang, meurtri de coups, sillonné de blessures, et néanmoins calme et résigné, il m'apprend à habiter avec la douleur, à me plier à ses rigueurs et à sa tristesse; il m'aide à en subir et en endurer en paix les désolantes étreintes. Ah! ne me cachez pas, Seigneur, les traits de cette face adorable! tenez-la moi toujours en perspective! gravez-la profondément dans mon âme, afin qu'elle soit à jamais ma force, ma paix et ma résignation!

Pater, Ave, Gloria Patri.

SEPTIÈME STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS.

Il fleurissait, ô Dieu ! beau de sagesse [2] et de vertu ; il aimait et était aimé ; promettait à ses amis et aux siens, encore des années [3] de prospérité et de bonheur, et tout à coup il est tombé comme le Cèdre sous la coignée. [4]

Ah ! que vos chûtes et vos défaillances, ô Jésus ! l'aient du moins sauvé de la mort éternelle, qu'elles lui aient mérité la vie des bienheureux ! et que, me soutenant dans les larmes et la douleur qui seules me restent désormais, elles me conduisent un jour après lui, au séjour immortel où vous avez couronné ses vertus !

Pater, Ave, Gloria Patri

2 De sagesse (s'il s'agit d'un jeune homme.)

3 De longues années (s'il s'agit d'un jeune homme.)

4 Comme la fleur des champs (s'il s'agit d'un jeune homme ou d'un enfant.)

HUITIÈME STATION

JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM.

Ce sera alors la véritable consolation, Seigneur, et je n'en attends que là de parfaite. C'est celle que vous avez promise et que vous préparez à ceux qui, dans leur voyage, auront semé comme vous dans les larmes et les travaux. Ils recueilleront alors le fruit de leurs années de peine et de leur longues tribulations ; ils reverront dans cette nouvelle terre, les chers objets qu'ils ont perdus, et y trouveront, pour en jouir à jamais ensemble, le bonheur véritable, qu'ils n'avaient fait dans la vie qu'entrevoir par la foi, et saluer de loin par l'espérance. Ah ! réservez-moi cette consolation, ô Jésus ! et laissez-moi jusque là vos souffrances, le deuil et l'affliction.

Pater, Ave, Gloria Patri.

NEUVIÈME STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS.

Comment est mort celui qui était mon appui et ma force [1], et après vous, ô Jésus ! tout mon bonheur en cette vie ! Comment a-t-il disparu comme l'ombre, défailli comme l'eau qui s'écoule, ou comme un roseau qui se brise sous la main !...Ainsi devait-il donc succomber et renverser dans sa chûte tout le présent, l'avenir, dissiper jusqu'aux illusions de mon existence ! O vanité des vanités humaines ! non, Seigneur, tout n'est ici-bas que vanité ! [2]

Fallait-il séparer, ô bon maître ! ce que votre amour et tant de liens sacrés avaient uni ! et ainsi donc l'amère mort défait et divise toutes choses ! [3] Fallait-il détruire

1 *Ou bien :* l'objet de toute ma tendresse.

2 Vanitas vanitatum et omnia vanitas ! Eccles., ch. 12, v. 8.

3 Siccine separat amara mors ? I Liv. des Rois, ch. 15, v. 32.

ce qui existait par votre volonté sainte, et semblait n'avoir de but que votre gloire ! Ah ! vous vous plaisez à confondre toutes les pensées de l'homme, Seigneur, à bouleverser les positions les plus belles, à répandre l'amertume sur les plus douces et les plus heureuses, à imprimer sur toutes, le cachet du néant et surtout celui de vos douleurs et de votre croix ! parce que la prospérité nous corrompt et nous éloigne de vous, ô Jésus ! parce que les situations les plus pures ont toujours des taches à vos yeux, tant que le malheur et l'affliction n'ont point passé sur elles ; parce que notre cœur s'attache par mille liens à cette terre, alors même qu'il en parait le plus dégagé ; et que vous voulez, ô Dieu ! que nous n'aimions et ne servions que vous seul !

Pater, Ave, Gloria Patri.

DIXIEME STATION

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS.

On vous dépouille pour vous immoler, ô Jésus ! et, quand vous frappez autour de nous et nous enlevez ce qui nous est cher,

je sens que vous nous dépouillez à notre tour pour nous préparer au dernier sacrifice !

Me voici prêt, Seigneur ! après ce que j'ai perdu, rien ne peut plus m'attacher désormais, ni me retenir sur la terre. Me voici dépouillé comme vous, pour être victime avec vous ! Après ce que la mort m'a ravi, que me peuvent être les biens et le monde entier lui-même ? Oui je vous suis à la croix, ô Jésus ! je vais à vous jusqu'à l'immolation dernière ! disposez de moi ! tranchez, coupez, brisez-moi de souffrances, prenez mon sang et ma vie ! aidez-moi à mourir, comme vous m'y avez disposé par le plus sévère dépouillement !

Patri, Ave, Gloria Patri.

ONZIÈME STATION

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX.

Nous voici à votre croix, Seigneur ; elle est rude et cruelle, puisqu'elle déchire et fait mourir ; mais elle est salutaire et pleine d'une vertu secrète, puisqu'elle

sauve par votre sang, adoucit les maux par votre amour, leur donne du prix par vos mérites.

Ah ! je m'y étends donc et m'y laisse clouer avec vous ô divin maître ! soyez-moi bon et propice, mettant mes douleurs avec vos douleurs ! et vous, ô croix ! soyez-moi dure et déchirante, faites couler mon sang, brisez et torturez mes membres ; mais sanctifiez mes angoisses, et purifiez par elles les taches et les infidélités de ma vie !

Pater, Ave, Gloria Patri.

DOUZIÈME STATION

JÉSUS MEURT EN CROIX.

La mort viendra bientôt, ô Jésus ! me réunir à vous et à celui que je pleure ; car on ne vit pas longtemps sur la Croix. Vous y avez souffert trois heures avant d'expirer, Seigneur ! j'y souffrirai le temps qu'il plaira à votre volonté sainte de m'y tenir attaché !

Ah ! faites que ce ne soit pas long, moins pour m'exempter de souffrir que pour

me laisser voler vers vous et revoir près de vous celui que vous avez ravi à la terre ! ô mort ! hâtez-vous d'achever votre victime et de me visiter dans le tourment ! non vous n'êtes plus amère depuis que mon maître a subi et adouci vos rigueurs ! je ne vous repousse plus, mais vous invoque, depuis que j'ai vu mourir mon N ! vous n'êtes plus une angoisse, mais un besoin, une consolation bien réelle, quand la vie n'est plus qu'un exil, l'existence qu'une longue immolation !

Pater, Ave, Gloria Patri.

TREIZIÈME STATION

JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX.

Quand la vie n'est qu'une croix, c'est la mort qui en détaehe ; et dès-lors elle est, un bienfait : elle met fin aux douleurs et à la misère, pour nous ouvrir l'immortelle félicité.

Que je comprenais peu ces choses, Seigneur, quand j'étais inconsolable de celle de N, que j'aimais ! Ah ! j'étais épris,

sans le savoir, des charmes de la vie présente ! Je la voulais pour lui, je la désirais pour moi-même. Vous avez rompu le prestige, ô Jésus ! en m'appelant désolé aux consolations de votre voie douloureuse ! Soyez-en à jamais béni, Seigneur ! et cette vie que j'aimais tant, rendez-la moi toujours plus insipide et plus amère ! Cette mort tant abhorrée, faites qu'elle me devienne de jour en jour plus désirable !

Pater, Ave, Gloria Patri.

QUATORZIÈME STATION

JÉSUS EST MIS DANS LE TOMBEAU.

Dans le tombeau où vous descendez, ô Jésus ! je vois celui qui m'attend au terme de mes douleurs et de mes angoisses. Vous m'y avez précédé, Seigneur, et vous en avez consacré le repos : j'adore et invoque, pour l'heure où j'y descendrai moi-même, le sommeil que vous y avez pris ! Déjà celui que je pleure y dort en paix à l'ombre de votre croix qui le protège ! Ah ! que bientôt j'aille l'y rejoindre et reposer sous la même pierre avec lui !

Nous aurons ainsi vécu en sainte amitié sur la terre, dans la tombe nos cendres se seront confondues ; et au grand jour de la résurrection dernière, nous nous lèverons ensemble pour paraître devant votre tribunal, ô Jésus ! et de là par votre grâce, posséder dans la gloire la bienheureuse éternité !

Pater, Ave, Gloria Patri.

ADMINISTRATION

DES DERNIERS SACREMENTS ET PRIÈRES DES AGONISANTS.

PRÉAMBULE.

L'Eglise toujours inspirée et conduite par le St. Esprit, a trouvé dans sa sollicitude maternelle le moyen de formuler en faveur de ses enfants des prières pour tous leurs besoins de l'âme et du corps. S'il est un moment dans la vie, où le chrétien soit plus obligé de recourir à ce moyen pour obtenir les grâces qui lui sont nécessaires, c'est, sans contredit, le moment solennel de l'agonie. Si alors, il ne peut plus prier lui-même, rien n'empêche que l'on ne prie pour lui, en récitant à son intention les prières des agonisants. Quelles grâces et quelles bénédictions sont attachées à ces prières faites et composées exprès par la Ste. Eglise, sous l'inspiration du St. Esprit et pour obtenir au chrétien,

qui va cesser de vivre, la plus grande de toutes les faveurs, la grâce d'une bonne mort! Qui ne désirerait participer à ces grâces et à ces faveurs, en ayant soin de pourvoir à ce que ces belles prières soient récitées à son intention à ce moment suprême ? Et cependant combien de fidèles qui négligent ce moyen de salut ! combien qui meurent tous les jours sans qu'on s'occupe de faire pour eux ces belles prières ! Comment expliquer l'indifférence de tant de chrétiens qui laissent tous les jours mourir sous leurs yeux un grand nombre de leurs frères sans s'inquiéter qu'on remplisse pour eux ce devoir de charité ! Quelqu'un est arrivé à sa dernière heure : c'est à qui se fera prier pour l'accomplissement de ce devoir ; c'est à qui ne le fera pas. Où est donc la foi ? Où est donc la charité ?... Quoi ! sur toutes ces personnes qui viennent assister à la mort d'un de leurs semblables, pas une qui s'offre pour dire les prières des agonisants !

Fidèles qui lisez ces pages, prenez la résolution de ne jamais vous refuser, si vous le pouvez, à l'accomplissement de cet

office de charité. Ce sera le moyen le plus sûr d'obtenir que Dieu suscite, à votre dernière heure, quelqu'âme charitable, qui fasse pour vous ce que vous aurez fait pour les autres. Alors, vous pourrez espérer que vous ne serez pas privé, au moment décisif de votre mort, de ce puissant secours; on fera pour vous ce que votre charité vous aura fait faire pour les autres.

Le respect, la vénération, l'amour que méritent le St. Sacrement de l'Eucharistie, et celui de l'Extrême-Onction, demandent que tous les Chrétiens apportent les plus grands soins à les entourer d'honneur dans leurs maisons.

Pour cela, on aura soin de nettoyer la chambre du malade, d'y placer une table couverte d'une nappe blanche, et sur cette table, un crucifix, des cierges, un verre d'eau bénite, avec un rameau béni, un autre verre plein d'eau, un linge propre pour mettre devant le malade pendant la communion, une mie de pain et quelques boules de coton.

Autant que possible les assistants répondront aux prières que fait le Prêtre.

POUR LE SAINT SACREMENT.

En entrant dans la maison, le Prêtre dit : Pax huic domui.

Réponse: Et omnibus habitântibus in eâ.

P. Adjutôrium nostrum in nômine Dômini.

R. Qui fecit cœlum et terram.

P. Domine exaudi orationem meam.

R. Et clamor meus ad te veniat.

P. Dominus vobiscum.

R. Et cum spiritu tuo.

P. Oremus.—Per Christum Dominum nostrum. R. Amen.

Les assistants récitent le Confiteor.

—

DE PLUS POUR L'EXTRÊME-ONCTION

Après les Onctions :

P. Kyrie eleison.

R. Christe eleison.

P. Kyrie eleison. Pater noster... Et ne nos inducas in tentationem.

R. Sed libera nos à malo.

P. Salvum fac servum tuum.

R. Deus meus, sperântem in te.

P. Mitte ei, Dômine, auxilium de Sancto.

R. Et de Sion tuère eum (ou eam).

P. Esto ei, Dômine, turris fortitudinis.

R. A facie inimici.

P. Nihil proficiat inimicus in eo (ou in eâ).

R. Et filius iniquitâtis non appônat nocêre ei.

P. Domine exaudi orationem meam, (comme ci-dessus.)

LITANIES DES AGONISANTS.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jésus, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour lui (*ou* pour elle).
Saints Anges et Archanges, priez pour lui (*ou* pour elle).
Saint Abel, priez pour lui.
Chœur des Justes, priez pour lui.
Saint Abraham, priez pour lui.
Saint Jean-Baptiste, priez pour lui.
Saint Joseph, priez pour lui.
Saints Patriarches et Prophètes, priez pour lui.

Saint Pierre, priez pour lui.
Saint Paul, priez pour lui.
Saint André, priez pour lui.
Saint Jean, priez pour lui.
Saints Apôtres et Évangélistes, priez pour lui.
Saints Disciples du Seigneur, priez pour lui.
Saints Innocents, priez pour lui.
Saint Etienne, priez pour lui.
Saint Laurent, priez pour lui.
Saints Martyrs, priez pour lui.
Saint Sylvestre, priez pour lui.
Saint Grégoire, priez pour lui.
Saint Augustin, priez pour lui.
Saints Pontifes et Confesseurs, priez pour lui.
Saint Benoit, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et Ermites, priez tous pour lui (ou elle).
Sainte Marie-Madeleine, priez pour lui (ou elle).
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et Veuves, priez pour lui.
Saints et Saintes de Dieu, intercédez pour lui.

Soyez lui propice, pardonnez-lui Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez-le Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez-le S.
De votre colère, délivrez-le S.
Du péril de la mort, délivrez-le S.
D'une mauvaise mort, délivrez-le S.
Des peines de l'enfer, délivrez-le S.
De tout mal, délivrez-le S.
De la puissance du démon, délivrez-le S.
Par votre Nativité, délivrez-le S.
Par votre Croix et votre Passion, déliv.
Par votre Mort et votre Sépulture, déliv.
Par votre glorieuse Résurrection, déliv.
Par votre admirable Ascension, déliv.
Par la grâce du St. Esp. consolateur déliv.
Au jour du jugement, délivrez-le S.
Pécheurs, nous vous supplions, exaucez-nous.
Pardonnez-lui ses péchés, nous vous supplions, exaucez-nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.

—

PARTEZ de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit, qui s'est donné à vous; au nom des Anges et des Archanges; au nom des Trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Chérubins et des Séraphins; au nom des Patriarches, des Prophètes et Evangélistes; au nom des saints Religieux et Anachorêtes; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes. Que vous habitiez aujourd'hui dans le séjour de la paix, et que la Jérusalem céleste devienne votre demeure.

ORAISON.

DIEU miséricordieux, Dieu clément, Dieu qui, selon l'étendue immense de votre miséricorde, effacez les crimes des pécheurs pénitents, et qui abolissez leurs iniquités, en leur accordant le pardon, regardez favorablement votre serviteur (ou servante) *N.* exaucez-le, et accordez-lui la

rémission de ses fautes, car il vous le demande de tout cœur, en les confessant humblement. Père infiniment miséricordieux, réparez en lui tout ce qu'il y a eu de gâté par la fragilité humaine, ou par la malice du démon ; réunissez-le pour toujours au corps de votre Eglise, comme un membre sauvé par Jésus-Christ. Soyez touché de ses gémissements et de ses larmes ; et comme il ne s'appuie que sur votre miséricorde, réconciliez-le parfaitement avec vous. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Je vous recommande à Dieu tout-puissant, mon cher frère, et je vous remets entre les mains de celui dont vous êtes la créature, afin que lorsque vous aurez subi l'arrêt de mort porté contre tous les hommes, vous retourniez à votre Créateur qui vous a formé de terre. Quand donc votre âme sortira de ce monde, que les glorieux Chœurs des Anges viennent au-devant de vous ; que vous trouviez à votre passage les Apôtres qui doivent vous juger. Que vous soyez rencontré par la troupe triomphante des généreux Martyrs ; que vous soyez uni pour toujours aux saints

Patriarches dans le séjour de la bienheureuse paix ; que Jésus vous regarde avec un œil de douceur et de bonté, et qu'il ordonne que vous soyez à jamais parmi ceux qui sont auprès de son trône. Que vous ne connaissiez jamais par votre expérience l'horreur des ténèbres, l'activité du feu éternel, et tous les tourments que souffrent les damnés; que Satan, tout terrible qu'il est, soit contraint de fuir avec toute sa suite ; qu'il tremble à la vue des Anges dont vous serez environné, et qu'il se retire dans la funeste demeure où règne une éternelle nuit. Que Dieu se lève, et que tous ses ennemis soient mis en fuite ; qu'ils soient dissipés comme la fumée, et que, comme la cire se fond devant le feu, de même tous les méchants périssent devant Dieu : mais que les Justes soient comme dans un festin perpétuel, et, qu'ils se réjouissent en la présence de Dieu ; que toutes les légions infernales soient confondues, et que les ministres de Satan n'osent pas s'opposer à votre passage. Que Jésus-Christ, qui a été crucifié pour vous, vous préserve de la damnation ; que ce Jésus, qui a daigné mourir pour

vous, vous délivre de la mort éternelle Que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous reçoive dans l'agréable demeure de son Paradis, et que ce vrai Pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis ; qu'il vous remette miséricordieusement tous vos péchés, et qu'il vous place à sa droite parmi les Élus. Que vous voyez votre Rédempteur face à face ; qu'étant toujours près de lui, vous puissiez contempler la souveraine vérité, et qu'assis parmi les bienheureux, vous jouissiez de la douce vue de Dieu dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ORAISON.

Recevez, Seigneur, votre serviteur (ou servante) dans le lieu du salut qu'il espère de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, de tous les dangers de l'enfer, de toutes les tribulations qui peuvent lui arriver. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Hénoc et Élie de la mort, à laquelle tous les hommes sont sujets. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Noé du Déluge. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Job de ses afflictions. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac des mains de son père Abraham, qui voulait l'immoler. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Loth, de Sodome et du feu qui la consuma. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Moïse des mains de Pharaon, Roi d'Egypte. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré les En-

fants de la fournaise ardente, et des mains d'un roi impie. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Suzanne du crime qui lui était imputé. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme ne votre serviteur, comme vous avez délivré David des mains du roi Saül, et de celles de Goliath. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré vos apôtres St. Pierre et St. Paul de leurs prisons. Ainsi soit-il.

Et de même, Seigneur, que vous avez délivré la bienheureuse Thècle, Vierge et Martyre, de trois horribles tourments, ainsi ayez la bonté de délivrer l'âme de votre serviteur, et faites-la jouir avec vous des biens éternels. Ainsi soit-il.

ORAISON.

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur, *N*; Divin Jésus, notre Souverain Maître et l'unique Sauveur du monde, nous vous conjurons de

ne pas refuser à cette âme une place parmi vos saints Patriarches ; c'est pour elle que, par une miséricorde ineffable, vous avez daigné descendre sur la terre.

Reconnaissez, Seigneur, votre créature, qui n'est pas l'ouvrage de Dieux étrangers, mais de vous, qui êtes le seul Dieu véritable ; car il n'est point d'autre Dieu que vous, et rien ne vous égale en puissance ; que votre douce présence la remplisse de joie ; oubliez ses anciens péchés et les transgressions où elle a été entrainée par l'emportement de ses passions ; car, quoiqu'elle ait péché, elle n'a pas cependant renoncé au Père, au Fils et au Saint-Esprit, mais elle a toujours cru en eux ; elle a eu dans son cœur du zèle pour l'honneur de son Dieu, et elle a fidèlement adoré le Créateur de toutes choses.

ORAISON.

Oubliez, Seigneur, les péchés de sa jeunesse, et toutes les fautes que son ignorance lui a fait commettre ; mais selon votre grande miséricorde, souvenez-vous de lui dans la splendeur de votre gloire ; que le

ciel lui soit ouvert ; que les Anges prennent part à sa joie. Seigneur, recevez votre serviteur dans votre Royaume ; qu'il y soit introduit par l'Archange Saint-Michel, qui est le Prince de toute la Milice céleste ; que les saints Anges viennent au-devant de lui, et le conduisent dans la céleste Jérusalem ; qu'il soit reçu favorablement par le bienheureux Apôtre St. Pierre, à qui Dieu confia les clefs du ciel ; qu'il soit secouru par St. Paul, qui a eu l'honneur d'être un vase d'élection ; que St. Jean, ce Disciple bien-aimé, à qui le Seigneur a révélé les secrets célestes, intercède pour lui ; qu'il soit aussi soutenu par les prières de tous les autres Apôtres, à qui le Seigneur a donné le pouvoir de lier et de délier ; enfin, qu'il ait pour intercesseurs tous les Élus de Dieu, qui en ce monde ont souffert tant de tourments pour la gloire de Jésus-Christ, afin que son âme, dégagée des liens du corps, arrive heureusement à la gloire du Royaume céleste, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Si l'agonie se prolonge, on peut lire la Passion de N. S. J. C. Lorsque le malade est prêt à rendre le dernier soupir, il est bon de répéter à son oreille les noms de JÉSUS, MARIE, JOSEPH ; et encore :

Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Sainte Marie, priez pour moi ; Marie, Mère de l'Auteur de la grâce, Mère de Miséricorde, protégez-moi contre l'ennemi de mon salut et recevez-moi, à l'heure de ma mort. St. Joseph, priez pour moi.

—

PRIÈRE APRÈS QUE LE MALADE A RENDU LE DERNIER SOUPIR.

Saints, amis de Dieu, accourez à son secours ; Anges du ciel, venez au devant de lui, pour recevoir son âme, et pour la présenter au Très-Haut. Que Jésus-Christ qui vous a appelé, vous reçoive, et que les Esprits bienheureux vous conduisent dans le sein d'Abraham.

V. Seigneur, donnez-lui le repos éternel.

R. Et que la lumière qui ne s'éteint point luise pour lui.

V. Qu'il repose en paix.

R. Ainsi soit-il.

Seigneur, faites-lui miséricorde.
Jésus-Christ, faites-lui miséricorde.
Seigneur, faites-lui miséricorde.
Notre Père, etc.

V. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

R. Mais délivrez-nous du mal.

V. Seigneur, écoutez ma prière ; R. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

PRIONS.

Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous venez de retirer de ce monde : pardonnez-lui les péchés que la fragilité de sa nature lui a fait commettre, et ne consultez que votre bonté, en jugeant celle que vous avez créée et rachetée par votre sang. Vous qui vivez et régnez éternellement avec Dieu le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

—

PRIÈRE POUR LES AMES DU PURGATOIRE.

O Dieu de toute consolation, auteur du salut des âmes, ayez pitié de celles qui souffrent dans le purgatoire ; laissez-vous

toucher, Seigneur, par la considération du sacrifice de Jésus-Christ, votre Fils, et oubliez les fautes que la fragilité de notre nature leur a fait commettre ; tirez-les de ce lieu de supplices et de ténèbres pour les introduire dans un lieu de lumière et de repos. Ecoutez, ô mon Dieu ! l'humble prière que je vous en fais, et accordez surtout cette grâce à celles pour lesquelles je dois particulièrement prier. Je vous en conjure par le nom et les mérites de Jésus-Christ, qui s'est chargé de satisfaire pour nous tous, et qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

De profundis, etc., *page*

OREMUS.

Fidélium Deus omnium conditor et redemptor, animâbus famulorum famulârumque tuarum remissionem cunctorum tribue peccatorum, ut indulgêntiam quam semper optavêrunt piis supplicationi-

PRIONS.

O Dieu qui êtes le créateur et le rédempteur de tous les hommes, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de toutes leurs fautes ; qu'ils obtiennent par les prières et les supplications de votre Eglise l'indul-

bus consequântur; qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitâte Spiritus sancti, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

gence qu'ils ont toujours désirée; vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec le Père et le St. Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ACTE HEROIQUE DE CHARITE

ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE.

L'acte héroïque est une offrande ou un don volontaire que nous faisons de toutes nos œuvres satisfactoires personnelles pendant notre vie, et des suffrages qui nous seront appliqués après notre mort, et que nous déposons dans les mains de la Très-Sainte Vierge, afin que cette tendre mère en soit la distributrice, les dispensant selon son gré aux âmes du Purgatoire qu'elle veut délivrer de leurs peines. Ce que nous donnons par cet acte, c'est le fruit spécial et personnel qui nous revient de ces satisfactions et suffrages. Cette donation n'empêche point de prier pour soi, pour ses parents, d'accomplir ses pratiques de piété, etc. Par ce don, l'on applique ou l'on donne le seul fruit *satisfactoire* de ses œuvres ; les fruits de mérite, de propitiation et d'impétration nous restent toujours, ne pouvant se communiquer à d'autres.

Croyons-le bien, loin de nous être préjudiciable, notre charité pour les morts nous sera très avantageuse. Car le mérite est en raison de la charité, et sans doute, on est plus charitable, lorsqu'au lieu de garder son bien pour soi-même, on le sacrifie au soulagement de ses frères malheureux. Il y a peu de vertu à donner son superflu aux pauvres, il y en a beaucoup à leur donner de son nécessaire. Comptons aussi sur une protection spéciale des justes dont nous aurons adouci les souffrances ou hâté l'heure de la délivrance. Une fois entrés dans la gloire, ils se feront auprès de Dieu nos plus fidèles intercesseurs. Et encore, ne seront-ils point seuls à reconnaître et à acquitter cette dette de reconnaissance. Notre-Seigneur lui-même, dont notre dévotion envers les morts procure et avance immensément la gloire et les intérêts, les aidera à nous payer les services que nous leur aurons rendus. On ne perd jamais rien en perdant pour Dieu, et pour ceux qu'il aime de l'amour le plus véritable et le plus tendre. Tout ce que nous donnons par charité aux âmes des défunts, dit St. Ambroise, se change

en grâce pour nous, et après notre mort nous en retrouverons le mérite cent fois double.

L'acte héroïque de charité a été enrichi des plus précieuses faveurs.

Les fidèles qui l'ont accompli peuvent gagner l'indulgence plénière applicable seulement aux âmes du Purgatoire, toutes les fois qu'ils feront la communion, visitant ce jour-là une Eglise ou oratoire public, et y priant selon l'intention de Sa Sainteté. Ils gagneront aussi une indulgence plénière tous les lundis, en entendant la messe pour le soulagement de ces mêmes âmes, moyennant la visite d'une Eglise, et la prière comme ci-dessus. Ils peuvent enfin appliquer aux âmes des défunts toutes les indulgences qui ne leur sont point applicables en vertu des premières concessions, et qui ont été accordées dans la suite. (Pie IX, 30 Sept. 1852.)

Aucune formule n'est prescrite pour faire cet acte ; il suffit de le faire de cœur. On pourrait adopter la suivante :

O Marie, Mère de miséricorde, je fais entre vos mains, en faveur des saintes âmes du Purgatoire, l'entier abandon de

mes œuvres satisfactoires pendant ma vie, et des suffrages qui me seront appliqués après la mort, et ne me réserve que la compassion de votre cœur maternel.

Prière pour les défunts, *De Profundis*, page 404.

ASSOCIATION

DE

L'UNION DE PRIERES

ET DE LA

BONNE MORT

AVANTAGES DE CES ASSOCIATIONS. LEURS RÈGLEMENTS.

Les avantages immenses qui résultent des deux Associations dont nous voyons les règlements dans ce livre sont si manifestes et se font si bien sentir tous les jours que nous n'avons pas cru nécessaire d'en parler en tête de cet ouvrage ; nous nous contenterons de faire seulement à cette occasion les réflexions suivantes. C'est que, en toutes sortes d'affaires si les efforts isolés se réduisent souvent à peu de chose, quand un grand nombre s'entendent et se concertent pour un même but, les résultats en sont

merveilleux. Un seul soldat, quelle que soit sa valeur personnelle, ne peut rien contre l'ennemi, mais une armée nombreuse compacte et bien disciplinée est à peu près certaine de remporter la victoire.

Pourquoi ne ferions-nous pas pour sauver notre âme et celles de nos frères tous les sacrifices possibles ; la religion sainte que nous pratiquons ne saurait-elle nous inspirer autant de courage pour gagner des âmes à Dieu que le démon en donne à ses partisans pour les perdre ? Pourquoi faut-il que les enfants de lumière ne soient pas aussi prudents que les enfants du siècle et qu'ils ne sachent pas s'unir pour le bien, comme les méchants le font pour perdre les âmes et ruiner la société ? Cependant pour nous encourager, jettons les yeux sur les statistiques suivantes :

L'Union de Prières et de Bonnes Œuvres, établie en 1851, compte aujourd'hui au moins 50,000 Associés dans notre province ecclésiastique ; elle fait chanter chaque année dans la seule Paroisse de Notre Dame, 400 services, corps présent ; elle a, actuellement affiliées à elle, près de 50 Paroisses dans chacune desquelles se

chantent encore un grand nombre de services et de messes pour les défunts.

Cette Association jouit du grand privilège d'être affiliée elle même à l'ordre des Religieux de Prémontré, ce qui lui donne une part réelle aux messes, communions et bonnes œuvres de plus de 60,000 Religieux et Religieuses, et de millions de laïques qui mettent suivant les conventions établies, leurs bonnes œuvres en communication avec les nôtres.

Quels trésors pour obtenir une sainte mort !...

RÈGLEMENTS PRATIQUES ET INDULGENCES DE LA SOCIÉTÉ D'UNION DE PRIÈRES ET DE BONNES OEUVRES.

1° L'Association s'engage à faire chanter un service, corps présent, pour chaque Associé défunt, qui ne laisse pas, après sa mort, des moyens suffisants pour cela.

2° Quand la famille d'un défunt fait chanter un service à ses frais, l'Association a le soin de faire célébrer une messe basse à l'intention du défunt, avec tous les ornements qu'elle employe aux services qu'elle fait chanter elle-même.

3° En temps d'épidémie où, suivant l'usage de cette paroisse, on cesse de faire chanter des services aux défunts, l'Association fait toujours célébrer une messe basse pour chaque Associé qui décèdera en ce temps ; et, l'épidémie passée, l'Association fait célébrer un service solennel pour tous les membres décédés pendant le même temps. Tous les ans dans l'octave des morts, la Société fait chanter un service solennel pour tous les défunts de l'Association.

La contribution annuelle de chaque Associé est l'offrande de 30 sous, le jour de l'entrée ; à renouveller chaque année dans le courant d'octobre.—Les contributions des associés forment le fonds sur lequel l'Association fait les frais des services. — La contribution devra être double si l'on désire qu'outre le service, l'Association fasse les frais de cercueil, de transport du corps, et de la fosse.

DEVOIRS DES ASSOCIÉS.

Le succès de toute Association dépendant de la fidélité à en observer les règles chaque Associé sera exact :

1° A réciter chaque jour, un *Pater* et un *Ave* pour la dernière personne défunte dans l'Association et un autre *Pater* et *Ave* pour la personne qui doit mourir la première dans la même Association, et de plus à faire l'invocation suivante: Saint Joseph, priez pour nous.

2° A offrir aux intentions des Associés vivants et défunts ses Communions, Prières et autres bonnes œuvres.

3° A assister autant que possible aux services des Associés défunts, et surtout aux assemblées générales qui ont lieu pour l'œuvre, à l'Eglise Paroissiale, chacun des Dimanches qui suit l'annonce des quatre-temps.

4° A engager ceux qui n'appartiennent pas à l'œuvre à s'y aggréger, en leur en faisant connaître la fin et les avantages.

5° Les Associés étant d'une manière spéciale sous la protection de St Joseph qu'ils ont choisi pour leur patron, ils seront fidèles à l'invoquer tous les jours, et auront recours à lui dans tous leurs besoins.

INDULGENCES PLÉNIÈRES QUE PEUVENT GAGNER LES ASSOCIÉS.

Une indulgence plénière pour les Supérieurs, les Directeurs et Directrices, les Officiers et les Membres de l'Association de Prières et de Bonne Œuvres sous le patronage de St. Joseph, les quels étant contrits, s'étant confessé et ayant communié, prieront pieusement à l'intention du Souverain Pontife.

1° Les jours de grand' messes et services célébrés pour les défunts.

2° Un jour dans chaque mois.

Pie IX, 1*er mars* 1853.

INDULGENCES PARTIELLES QUE PEUVENT GAGNER LES ASSOCIÉS.

Une indulgence de trois cents jours, pour les mêmes personnes de l'Union de Prières :

1° Pour chaque assistance soit aux assemblées générales, soit aux conseils de l'Association.

2° Pour chaque visite faite, ou soins donnés aux malades.

Pie IX, 1*er mars* 1853.

O bon et très-doux Jésus ! prosterné à genoux en votre présence, je vous prie et vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur la foi, l'espérance et la charité, un vrai repentir de mes égarements et une volonté très-ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant mes yeux ces paroles prophétiques que déjà le saint roi David pronon-

çait de vous, ô aimable Jésus! *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os.*

On peut gagner une indulgence plénière, appliquable aux âmes du purgatoire, en récitant la prière ci-dessus devant un Crucifix, chaque jour de communion, et en priant à l'intention du Souverain Pontife.

Pie VII, 10 *avril* 1821.

EXERCICE DE LA RETRAITE DU MOIS.

Le saint Exercice de la retraite du mois, considéré comme un moyen assuré de se préparer à faire une bonne mort, consiste :

1° A prendre un jour dans chaque mois pour examiner sérieusement la manière dont on a rempli ses devoirs, pour se renouveller dans ses bonnes résolutions, et surtout pour se préparer à une bonne mort.

2° Au jour que l'on aura ainsi choisi pour la retraite du mois, dès son réveil, après avoir fait le signe de la croix et prononcé avec respect les Saints Noms de Jésus, Marie et Joseph, il faut se figurer que ce jour est accordé à chacun pour régler

ses comptes avec Dieu, et faire ses prières et toutes ses actions comme si elles devaient être les dernières de sa vie.

3° Ce jour-là ou la veille, se confesser et communier dans les mêmes dispositions où l'on voudrait être sur son lit de mort.

4° Dans ce même jour, examiner sérieusement comment on a fait dans le mois qui vient de s'écouler, ses devoirs de piété, les prières du matin et du soir, avant et après les repas, ses confessions, communions, et en général tous les autres devoirs relatifs à sa condition.

5° Faire ce même jour un acte de résignation à la mort.

On peut se servir pour cela de la prière suivante.

" O mon Dieu, comme je ne sais pas l'heure de ma mort, et que je ne puis savoir si j'aurai du temps pour me préparer, et assez de force et de connaissance pour appliquer mon esprit à l'affaire de mon salut, je vous supplie très-humblement d'accepter les résolutions que je forme à présent, et de recevoir cette préparation, au défaut de celle que je ne pourrai peut-être pas faire à la fin de ma vie."

ACTE DE RÉSIGNATION

Mon cœur est préparé ô mon Dieu, mon cœur est préparé. Que votre volonté soit faite et non pas la mienne ; je m'abandonne entièrement à vous pour recevoir la mort au temps et en la manière qu'il vous plaira me l'envoyer.

On peut gagner 300 jours d'indulgence, appliquable aux âmes du Purgatoire pour la récitation des trois oraisons suivantes, et cent jours pour la récitation de chacune d'elle.—Pie VII. 1807.

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie.

Jésus, Marie, Joseph, que je meure paisiblement dans votre sainte Compagnie.

Souvenez-vous, ô très-pieuse vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné Animé d'une pareille confiance, ô vierge des vierges, je recours à vous, et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O mère du Verbe, ne

méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

Cent jours d'indulgence une fois par jour et une indulgence plénière une fois par mois, si on est fidèle à réciter tous les jours la prière ci-dessus.—Pie IX.

RÈGLEMENTS DE LA CONFRÉRIE

DE

L'ADORATION PERPETUELLE du St. SACREMENT

ET

DE LA BONNE MORT

Erigée en la Paroisse de Ville-Marie, dans l'Ile-Montréal, Canada.

FIN DE L'ASSOCIATION.

La fin principale de cette Association est de s'aider mutuellement à se procurer une bonne mort ; les diverses prières et les pieuses pratiques que l'on fait dans cette œuvre, sont pour obtenir cette grâce à tous les Associés en général, et en particulier à la personne de la Confrérie qui doit mourir la première.

Les Associés doivent faire une profession spéciale d'honorer Jésus-Christ au St. Sacrement, qu'il a institué pour se donner à nous, et être en particulier le viatique et la consolation des mourants. Ils procureront aussi, par tous les moyens qu'ils pourront, le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire, afin que ces saintes âmes étant délivrées par leurs prières et leurs bonnes œuvres, elles soient leurs protectrices dans le Ciel, et leur obtiennent de mourir comme elles, dans la grâce de Dieu.

Ainsi la dévotion au St. Sacrement, et le zèle pour la délivrance des âmes du Purgatoire, sont comme l'âme et le fond de l'Association, et en même temps les moyens dont doivent se servir les Associés pour se procurer une bonne mort.

Les Associés auront une particulière dévotion au Sacré Cœur de Jésus à qui est dédiée la Chapelle de la Confrérie ; à la sainte Vierge, aux saints Anges Gardiens, et à saint Joseph ; ils prendront ces Saints pour Protecteurs de la bonne mort.

L'on recevra dans cette Association toute sorte de personnes, de quelqu'-

état, de quelque condition, de quelque sexe, de quelqu'âge qu'elles soient, pourvu qu'elles aient fait leur première communion, qu'elles soient de bonne volonté et de bonnes mœurs.

Quand on voudra en être reçu, on s'adressera au Directeur de l'Association, qui déterminera le jour auquel on pourra l'être ; on s'y préparera par l'exercice de quelques bonnes œuvres, et surtout par une bonne confession et une fervente communion que l'on fera ce jour-là, pour gagner l'Indulgence plénière accordée aussi pour ce jour-là, par les Souverains Pontifes ; après quoi l'on récitera devant le S. Sacrement, en tenant un cierge allumé, l'Oraison suivante.

CONSÉCRATION À NOTRE-SEIGNEUR AU ST. SACREMENT.

Prosterné à vos pieds, adorable Jésus, je me consacre entièrement à vous, et je vous fais une promesse solennelle de vous rendre tous les jours de ma vie les hommages, les adorations, et les respects qui qui vous sont dûs ; et de travailler à réparer

autant qu'il dépendra de moi les outrages et les insultes qui vous sont faites dans le Sacrement adorable de votre amour. Je m'unis, à cet effet, aux saintes ardeurs du cœur sacré de votre divine Mère ; je prie cette Mère de bonté d'être mon Avocate, et de vous présenter le sacrifice que je vous fais de mon cœur et de ma vie. Puisque vous ne m'avez fait naître que pour mourir, accordez-moi la grâce, ô divin Sauveur, de pouvoir mourir entre vos bras ; ne permettez pas que je sois privé à la mort de ce Viatique, que vous avez préparé pour être la force et la consolation des Chrétiens, dans les derniers moments de leur vie ; je tâcherai de mériter cette grâce par la vie sainte que je suis résolu de mener. Pour m'aider dans cette résolution, appliquez-moi s'il vous plait le fruit et les mérites de votre Sang précieux, appliquez-le aussi aux âmes qui souffrent dans le Purgatoire, abrégez leurs peines, et donnez-leur le repos éternel ; je vous offre pour leur délivrance, toutes les Prières et autres bonnes œuvres qui se font dans l'Association : faites, qu'après vous avoir adoré présent sur nos Autels, je puisse avec ces

saintes âmes vous posséder et vous aimer éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

PRATIQUES.

Les Associés penseront chaque jour à la mort, et détermineront en particulier quelque petite Pratique, qui puisse souvent leur rappeler cette pensée, chacun selon son attrait et sa dévotion. Ils réciteront chaque jour sept fois, *Requiem æternam*, etc.

Ils passeront chaque semaine une demie-heure devant le St. Sacrement, au jour et à l'heure qui leur seront marqués ; et outre cela, une heure chaque année, pour l'Adoration perpétuelle.

Ils accompagneront autant qu'ils pourront le St. Sacrement, quand on le portera aux Malades surtout aux Associés ; s'ils ne peuvent le faire, ils diront du moins pour le malade, un *Pater* et un *Ave Maria*.

Ils auront aussi une heure marquée pour venir devant le St.-Sacrement, toutes les fois qu'il sera exposé à la Paroisse.

Ils se confesseront et communieront au moins une fois chaque mois, pour la fin de l'Association ; ce jour-là, ou quelqu'autre, qui leur sera plus commode, ils pourront faire un jour de retraite, pour se préparer à la mort, ils en demanderont la méthode à leur Confesseur.

Comme le principe de la bonne mort, est une bonne vie ; les personnes associées auront soin de régler la leur selon les maximes de l'Evangile et l'esprit de Christianisme.

L'on ne recevra point dans l'Association les personnes qui auraient fait, avec scandale, quelque faute considérable contre la pureté, à moins que le scandale ne fût réparé, et que la personne n'eut donné des preuves de la réforme de ses mœurs, et de la régularité actuelle de sa conduite.

L'on ne recevra pas non plus ceux, qui fréquentent des maisons ou des personnes suspectes, qui vont souvent au cabaret, ou sont sujettes à s'enivrer, qui vendent de l'eau-de-vie aux Sauvages, qui tiennent publiquement dans leurs maisons des bals, assemblées de danses, ou y reçoivent des masques, ou qui se masquent ; ceux et

celles qui profèrent publiquement des blasphêmes, ou des paroles injurieuses à Dieu et à sa Religion ; qui entretiennent des inimitiés, sans vouloir se réconcilier.

Les personnes qui seraient sujettes à quelques-unes des fautes susdites, ou qui, en quelque autre manière causeraient du scandale, ne seront point reçues dans l'Association ; ou si y étant admises, elles se rendaient coupables en quelqu'une des manières susdites, elles en seraient exclues, sans pouvoir y rentrer, à moins qu'elles ne donnassent des marques certaines de pénitence, et qu'elles ne changeassent sincèrement de conduite : en ce cas, si elles désiraient y rentrer, elles pourraient être reçues avec l'approbation des Officiers du Conseil.

Comme les plus pieuses institutions dégénèrent souvent de leur première ferveur, si l'on n'a un soin particulier de la renouveler, l'on s'assemblera chaque premier Samedi du mois dans la Chapelle de la Bonne Mort, à quatre heures en Été, et à trois heures en Hiver ; on commencera l'assemblée, par le *Veni sancte spiritus etc.*, l'on

dira ensuite le Chapelet de la Sainte Vierge, après quoi on lira quelques uns des Statuts de l'œuvre, ou quelqu'autre Livre de piété, ou bien l'on fera une exhortation selon le temps et la commodité du Directeur de l'Association ; après la lecture ou exhortation l'on dira le Chapelet des Morts et les Litanies de la Bonne Mort, ensuite le *Sub tuum præsidium, etc.*

Le troisième Dimanche de chaque mois l'on fera dans l'Eglise de la Paroisse, immédiatement après les Vêpres, la Procession du très-Saint Sacrement, à laquelle assisteront tous les Associés ; l'on choisira douze hommes, pour représenter toute la Confrérie, lesquels suivront le St. Sacrement, ayant à la main un cierge allumé.

Le Jeudi Saint de chaque année, tous les Associés assisteront à la grand'Messe de la Paroisse et à la Procession du St. Sacrement, qui se fait ensuite; ils feront tous ensemble leur Communion Pascale à la même Messe, autant que cela se pourra ; ce jour-là on pourra présenter un Pain béni, qui sera donné par les personnes de l'Association qui auront cette dévotion,

ou par l'un des Associés, chacun à son tour, ou enfin aux dépens de la Confrérie.

Chaque année, le Samedi dans l'Octave du St. Sacrement, tous les Associés renouvelleront la consécration qu'ils ont faite à notre Seigneur dans le St. Sacrement, au jour de leur réception : cette cérémonie se fera devant le St. Sacrement exposé.

Chaque Associé après sa réception, offrira toutes les prières et bonnes œuvres qu'il pourra faire pendant huit jours, pour la personne de la Confrérie qui doit mourir la première.

Si quelqu'un des Associés tombe malade, les personnes préposées pour cela auront soin de le visiter, de l'exhorter, s'il est en danger, à recevoir les Sacrements, et se préparer à gagner les Indulgences accordées aux Associés ; on aura soin aussi de faire avertir le Directeur de l'Association de l'état du malade.

Autant que possible suivant les localités, si l'on porte le saint Viatique aux malades, les deux Administrateurs de la Confrérie, ou si ceux-ci ne peuvent s'y trouver, quelques autres des Confrères, y assiste-

ront, chacun un flambeau à la main, et suivront le St. Sacrement immédiatement après le Dais ; les autres Associés tâcheront aussi de s'y trouver. L'on avertira par quelques coups de la petite cloche que c'est un Confrère, à qui on porte le St. Sacrement. Si le malade tombe dans l'agonie, l'on sonnera quelques coups de la grosse cloche, pour avertir les Associés, qui se rendront à la Chapelle de la bonne Mort, pour y faire les prières des agonisants, ou quelques autres à leur dévotion pour le moribond ; ceux qui ne pourront pas venir à l'Eglise, feront chez eux les mêmes prières, ou diront du moins cinq *Pater* et *Ave*.

Quand il mourra quelqu'un des Associés, tous les autres assisteront à son enterrement, ils feront pour lui une Communion, et offriront à Dieu pour le repos de son âme, toutes les prières et bonnes œuvres qu'ils feront pendant huit jours ; quatre députés de l'Association porteront les coins du drap, chacun un cierge à la main. L'on fera chanter un petit service, et célébrer trois Messes basses, pour chaque Associés décédé, autant que la Confrérie sera en état de le faire. Après huit jours

depuis la mort d'un des Associés, tous les autres offriront à Dieu pendant les huit autres jours suivants toutes les prières et bonnes œuvres qu'ils feront, pour la personne de la Confrérie qui doit mourir la première.

La Confrérie ou Association de la bonne Mort sera gouvernée par un des Prêtres du Séminaire de St. Sulpice, qui desservent la Paroisse de Ville-Marie, conjointement avec deux Administrateurs que l'on élira chaque année.

Le premier des Administrateurs présidera aux Assemblées en l'absence du Directeur ; le second aura les clefs et les registres de la Confrérie, dont il sera Trésorier : il écrira dans un registre les noms de ceux qui seront reçus, le jour et l'année de leur réception, et ce qui se passera de plus considérable dans chaque assemblée, il recevra les quêtes et les offrandes, il fournira aux dépenses qui se feront, et tiendra en ordre tout ce qui appartient à la Confrérie ; il aura un autre registre où il tiendra compte de la recette et de la dépense ; en sortant de charge, il devra, en présence des Administrateurs

assemblés remettre à la personne qui doit lui succéder, les Livres, Registres, et tout ce qu'il aura eu entre les mains.

Il y aura pour mettre les registres et tout ce qui appartient à l'Association une armoire à deux clefs, dont l'une sera entre les mains du Directeur et l'autre entre celles du Trésorier.

L'on tiendra chaque mois l'assemblée du Conseil, laquelle sera composée de tous ceux qui auront été choisis pour cela ; dans la suite, tous ceux qui auront été Administrateurs auront droit de s'y trouver ; l'on y proposera le nom des personnes qui demandent à être reçues dans la Confrérie ; l'on y règlera tout ce qui peut servir au progrès de l'Association.

Chaque année, le Samedi dans l'Octave du St. Sacrement, ou autre jour qui sera trouvé plus convenable, on fera l'élection des Administrateurs, que l'on pourra continuer deux ans et même plus, si la nécessité ou l'utilité de la Confrérie le demandent ; outre les Administrateurs, il y aura un Sacristain nommé par le Conseil, pour être aide du Trésorier ; quatre Assistants pour visiter les malades, savoir quatre

messieurs pour visiter les hommes, et quatre dames pour visiter les femmes, consoler les affligés ; ces Assistants avertiront les Directeurs ou le Supérieur, des différents besoins qu'ils auront remarqué chez les personnes qu'ils visitent.

Les Associés auront particulièrement soin que les corps morts des pauvres abandonnés soient enterrés d'une manière convenable ; si la Confrérie se trouve en état, elle fournira ce qui sera nécessaire pour cela.

Chaque Associé donnera en entrant, et puis tous les ans, vingt ou trente sols pour les Services et Messes pour les Défunts, pour les cierges et autres dépenses de la Confrérie.

Toutes les susdites Règles et Statuts n'obligent sous aucune peine de péché mortel ni véniel ; ce qui ne doit pas empêcher les Associés de les garder fidèlement, pour participer aux Indulgences, et mériter par cette fidélité, une bonne et sainte mort.

AMENDE HONORABLE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Très adorable Jésus, je me prosterne à vos pieds, en présence de tous les Anges, qui vous environnent, saisi d'une extrême douleur, à la vue des ingratitudes, des mépris, des sacriléges, des profanations, ou des simples irrévérences, et de l'oubli dont tant d'hommes payent l'amour immense que vous nous témoignez dans votre adorable Sacrement. Faut-il, mon aimable Sauveur que, vous immolant sans cesse sur nos Autels, qu'y reposant jour et nuit, tout occupé du soin de nous communiquer vos grâces, et du désir de venir à nous ; vous épuisant, vous consumant pour nous ; vous voyez encore des ingrats qui vous outragent par mille irrévérences ; des persécuteurs qui vous traitent avec la dernière indignité, par tant de sacriléges, et tant d'impiétés abominables. Ah ! je confesse, Seigneur, qu'il ne fut jamais d'ingratitude plus détestable. Abuser de cet excès inoui de votre amour, qui vous porte à vous anéantir pour demeurer avec nous, et pour vous donner vous-même à nous ; porter le crime jusque sur votre personne adorable;

la seule pensée en fait frémir d'horreur ! quels doivent être les sentiments de votre cœur, vous voyant ainsi oublié, abandonné et traité d'une manière si criminelle par un si grand nombre d'hommes ?

Je les déteste, mon aimable Jésus, ces opprobres, dont on vous déshonore, et je les déteste de tout mon cœur ; c'est avec tous les sentiments de douleur, d'humilité et de confusion, dont je suis capable, que je fais maintenant amende honorable à votre divine Majesté pour tous les outrages qu'on commet contre vous.

Oui, c'est avec un cœur tout humilié, et tout percé de douleur, que je vous en demande mille fois pardon : que ne puis-je, Seigneur, arroser de mes larmes et de mon sang tous les lieux où votre sacré cœur a été si indignement outragé ! que ne puis-je par quelque nouveau genre d'hommage, réparer tant de profanations ! que ne puis-je enfin porter tous ceux qui en sont coupables, à entrer dans les voies de la pénitence, et à vous honorer à l'avenir autant qu'ils vous ont offensé. Mais comme j'ai été moi-même à quelques égards, du nombre de ces ingrats, je viens vous témoigner le sen-

sible regret que j'en ai, et m'offrir à vous pour souffrir tous les châtiments, dont il vous plaira de me punir. Frappez, Seigneur, je baiserai toujours la main qui exercera sur moi une si juste punition. Trop heureux ! si je pouvais, par n'importe quelles peines, réparer les injures que j'ai faites à votre sacré Cœur.

Recevez, mon aimable Jésus, cette amende honorable en l'union de celle, que vous fites à votre Père sur la Croix pour les péchés de tous les hommes ; recevez-la, et en même temps pardonnez-moi tant d'ingratitudes, que je ne puis expier qu'en m'attachant désormais à vous aimer, et à vous honorer en toutes les manières dont je serai capable ; c'est à quoi je suis entièrement résolu : mais, Seigneur, fortifiez ma faiblesse par votre grâee, et faites qu'après avoir trouvé dans votre Sacré Cœur une retraite assurée pendant la vie, je puisse à l'heure de ma mort rendre les derniers soupirs dans ce même cœur. Ainsi soit-il.

ACTE D'OFFRANDE ET DE CONSÉCRATION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Cœur adorable de Jésus, pour réparer les outrages qu'on vous fait en tous les lieux du monde, dans votre adorable Sacrement, et pour éviter autant que j'en serai capable de tomber dans le même malheur, je m'offre, je me dévoue, et je me consacre sans réserve à vous aimer et à vous honorer sous ces saintes espèces, et cela de toute l'étendue de mes forces et par toutes les voies que je pourrai.

Agréez, Seigneur, la donation que je vous fais, avec toute l'ardeur de mon âme, de tout ce que je suis, et de tout ce que je puis. Ah ! que je souhaiterais de pouvoir expier par mes adorations et par mon application à vous honorer tous les outrages qu'on commet contre vous. Daignez, aimable Jésus, regarder désormais ma personne, ma vie, mes actions, mes peines, mes souffrances, le mérite et la satisfaction de mes bonnes œuvres, comme des choses consacrées à votre honneur, pour réparer les outrages qu'on vous fait dans le St. Sacrement. Disposez de moi dans

cette vue selon votre bon plaisir, et comme vous le jugerez plus à propos pour expier les profanations, les irrévérences, l'oubli, l'ingratitude dont on vous outrage sur nos Autels. Je m'offre entièrement à vous, et je ne veux désormais plus avoir d'autre désir

Ah ! que je serai heureux si je puis être une victime agréable à vos yeux, toute immolée à votre gloire, brûlée et consumée par les flammes de votre amour ; je le serai, ô mon Jésus, s'il vous plaît de me favoriser de vos grâces, et de me donner entrée dans votre Sacré Cœur. C'est là que je puiserai des lumières pour vous connaître, et de saintes affections pour vous aimer. C'est là qu'oubliant tout l'univers et m'oubliant moi-même, je ne m'occuperai qu'à vous honorer et à vous glorifier. Ouvrez-le moi, Seigneur, ce Cœur adorable, et faites tomber sur moi quelques étincelles de ce feu divin dont il est consumé, pour embraser le mien de votre amour, et pour consumer en moi tout ce qui pourrait me fermer l'entrée du vôtre. Je n'ai et je ne veux avoir jamais d'autre désir que d'y vivre, et d'y mourir avec vos plus fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

O Cor Jesu, amoris victima, sis mihi salus in tempore tribulationis, et in horâ mortis, et dic animæ meæ, salus tua ego sum.

O cœur de Jésus, victime d'amour, soyez moi favorable dans les temps de tribulation, et à l'heure de ma mort ; et dites à mon âme : je suis ton salut.

UNION DE PRIÈRES ET DE BONNES ŒUVRES SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH, POUR OBTENIR UNE BONNE MORT, ET PROCURER UN SERVICE, CORPS PRÉSENT, AUX ASSOCIÉS QUI MEURENT SANS LAISSER AUX PARENTS DE QUOI EN FAIRE LES FRAIS.

L'Association recevra comme membres, des personnes de tout âge, pourvu qu'elles soient de bonnes mœurs et qu'elles ne soient pas attaquées de maladies réputées mortelles.

La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. Ps. 115 : 5.

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. Ps. 115 : 5.

SAINT JOSEPH, PRIEZ POUR NOUS

Faites-vous des trésors dans le ciel que la rouille ne dévore pas, que la méchanceté des hommes ne saurait atteindre.

Soyez fidèles à Dieu, soyez-le dans les plus petits devoirs dans les moindres obligations faites sa volonté jusque dans les plus petits détails, rien n'est petit quand il s'agit de plaire à celui devant lequel l'amour seul est quelque chose : ne compte-il pas nos cheveux ? oublie-t-il la fleur des champs ; celui qui donne à l'oiseau la goûte d'eau qui le désaltère, aux lis des champs leur éclat et leur parure, ne vous a-t-il pas dit de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et que le reste vous serait donné par surcroît ? faites en l'expérience, et vous serez consolée. L'homme dans sa folie, croit que l'éternel ne compte que les empires, et les empires s'effacent de la terre, tandis que les larmes du sacrifice, pieusement versées, tandis que les larmes de la brûlante charité sont recueillies par les Anges et gardées pour le jour du jugement : rien ne vivra que ce que le souffle de la vie aura animé. Les cieux eux mêmes, ces cieux qui ne sont pas purs devant l'Eternel se-

ront roulés comme un vêtement, ils passeront; mais vos généreux efforts vos prières, votre active charité, le plus petit service rendu au nom de Jésus, vos amertumes dévorées pour l'amour de Lui, vos renoncements pour lui attirer des âmes ne passeront point. Ils vivront, ils seront chers à celui qui donna sa vie pour nous rendre capables de vivre en lui.

UNE PRIÈRE DE PIE IX.

A l'Audience du 25 novembre (1871,) au Vatican, Notre Saint-Père le Pape as distribué à tous les assistants la formule de prière ci-jointe :

"O bon Jésus ! notre maître et notre législateur, délivrez-nous des persécutions de nos ennemis. Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, tout est soumis à votre domination et nul ne peut résister à votre volonté ; si vous avez décrété de sauver Israël, vous êtes le maître de toutes choses, non, personne ne résistera à votre majesté. Et maintenant, Seigneur, prenez pitié de

votre peuple, car nos ennemis veulent nous perdre et détruire votre héritage que vous avez racheté pour nous. Changez en joie notre affliction, afin que nous vivions, Seigneur, et que nous puissions louer votre nom. Dans ce triste bouleversement de toutes choses, je n'ai personne que je puisse invoquer, sinon vous, Seigneur, qui êtes seul notre roi. Souvenez vous de votre Eglise qui pleure et que nul autre ne peut secourir que vous. Des novateurs et des chefs aveugles veulent faire mentir vos promesses, détruire votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, ternir la gloire de votre temple et de vos autels. Seigneur, ne livrez pas vos serviteurs à ceux qui nous haïssent, afin qu'il ne se rient pas de notre ruine; mais retournez contre eux leurs desseins pervers. Souvenez-vous de nous, Seigneur, et montrez-vous favorable au milieu de nos tribulations, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il."

FIN.

TABLE DES MATÈRES

LIVRE PREMIER

Approbation III
Préface V
Chapitre I.—Les malades 1
Chapitre II.—Les agonisants 9
Chapitre III.—Les derniers sacrements.... 15
Chapitre IV.—Les morts. Le corps 21
Chapitre V.—Les morts. L'âme 26
Chapitre VI.—Le tombeau 33
La mort 37
Doctrine Chrétienne sur l'état des corps et des âmes 40
Béatitude du corps 41
Béatitude de l'âme 44
Adieu 47
L'Espérance 51
Lettre de saint Jérôme 59
Lettre de St. François de Sales à une mère 81
Lettre de Fénélon, à une dame affligée ... 81
Extraits de quelques lettres de Fénélon.... 84
Pensons au Ciel 88
Lettre de St. Léger à Ste. Sigrade, sa mère 101

LIVRE DEUXIÈME.

On se retrouve dans le Ciel 103
A une mère 108

Réflexion sur une tombe.....111
O néant des espérances humaines.....112
En fin finale, mon âme laissera aussi son misérable corps.....114
L'Expiation temporaire.....115
Piété envers les morts.....116
Moyens de soulager les morts.....118
Les bonnes œuvres.....121
Nous oublions trop nos morts.....123
Il a passé par la mort, mais il ne s'y est point arrêté.....127
Pleurez-vous la semence quand vous la confiez au sillon.....129
Ce qui finit sitôt est toujours court.....131
Ah! que nous serons heureux si nous sommes tous ensemble au Ciel.....133
Ne vous affligez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.....134
Au ciel on se reconnait.....137
Douleur et résignation d'une mère qui pleure la mort de son enfant.....150
Le Mystère des douleurs imposées aux mères.....152
La Foi.....156
L'Espérance.....164
La Charité.....171
Consolations dans les souffrances.....179

LIVRE TROISIÈME

Prières pour les morts, messe pour demander la grâce d'une bonne mort.....185

Messe pour les morts.....191
Chemin de la croix.....200
Administration des derniers sacrements et priéres des agonisants.....217
Pour le St. Sacrement.....220
De plus pour l'extrême onction.....220
Litanies des agonisants.....221
Oraisons.....224, 222, 229, 230
Prière après que le malade a rendu le dernier soupir.....232
Prière pour les âmes du purgatoire.....233
Acte héroïque de charité envers les âmes du purgatoire.....236
ASSOCIATIONS DE L'UNION DE PRIÈRES ET DE LA BONNE MORT.....
Avantages de ces associations, leurs règlements 240
Règlements pratiques et indulgences de la société d'union de prières et de bonnes œuvres.....242
Devoirs des associés.....243
Indulgences plénières que peuvent gagner les associés.....245
Indulgences partielles que peuvent gagner les associés.....245
Exercices de la retraite du mois.....247
Acte de résignation.....249
Règlement de la Confrérie de l'Adoration perpétuelle du St. Sacrement et de la bonne mort.....
Fin de l'Association.....252

Consécration à notre Seigneur au St. Sacrement 254
Pratiques 256
Amende honorable au sacré cœur de Jésus. 265
Acte d'offrande et de conservation au sacré cœur de Jésus 268
Union de Prières et de bonnes œuvres sous le patronage de St. Joseph 270
Une prière de Pie IX 272

FIN DE DA TABLE.